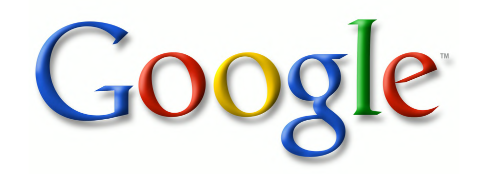
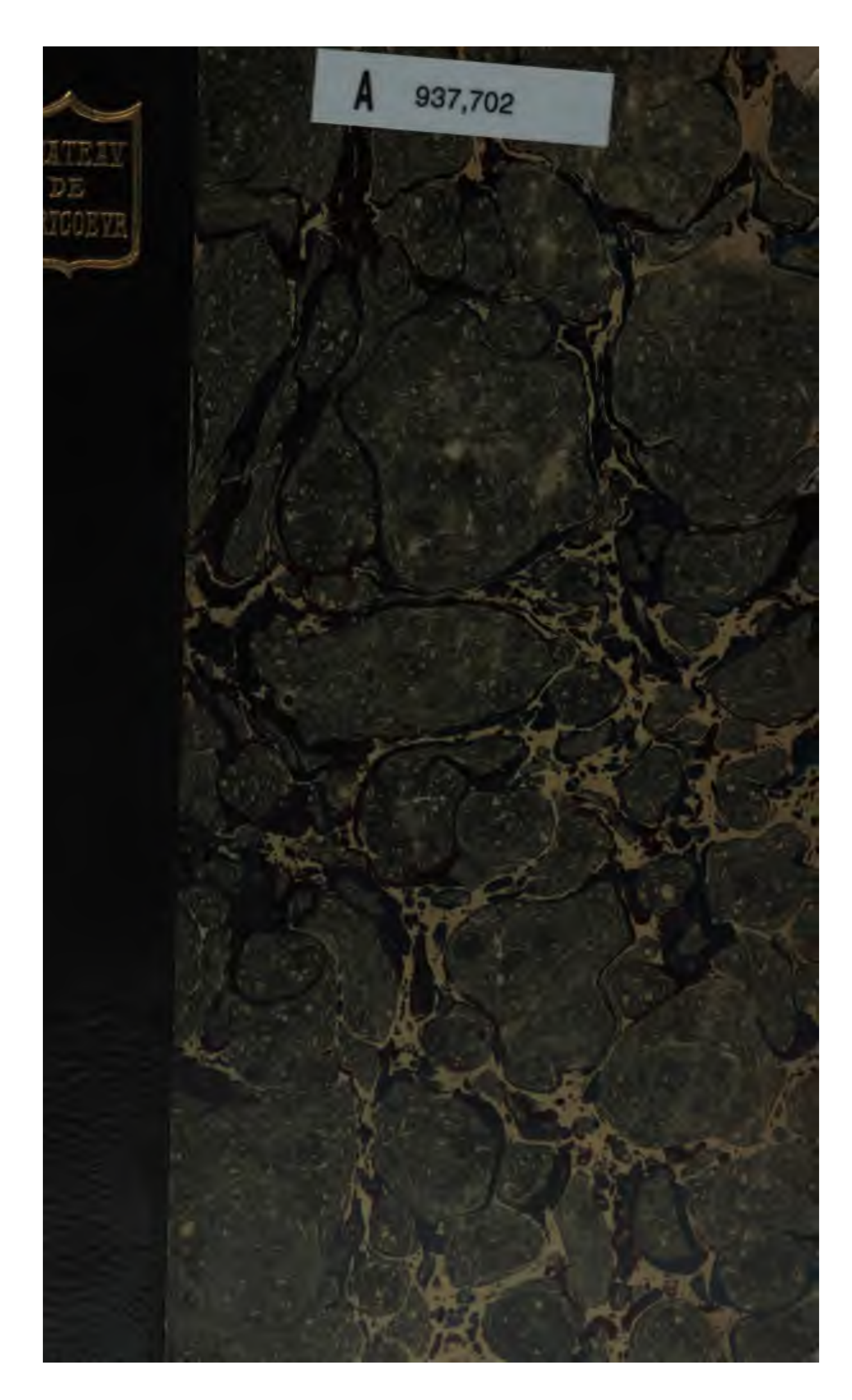
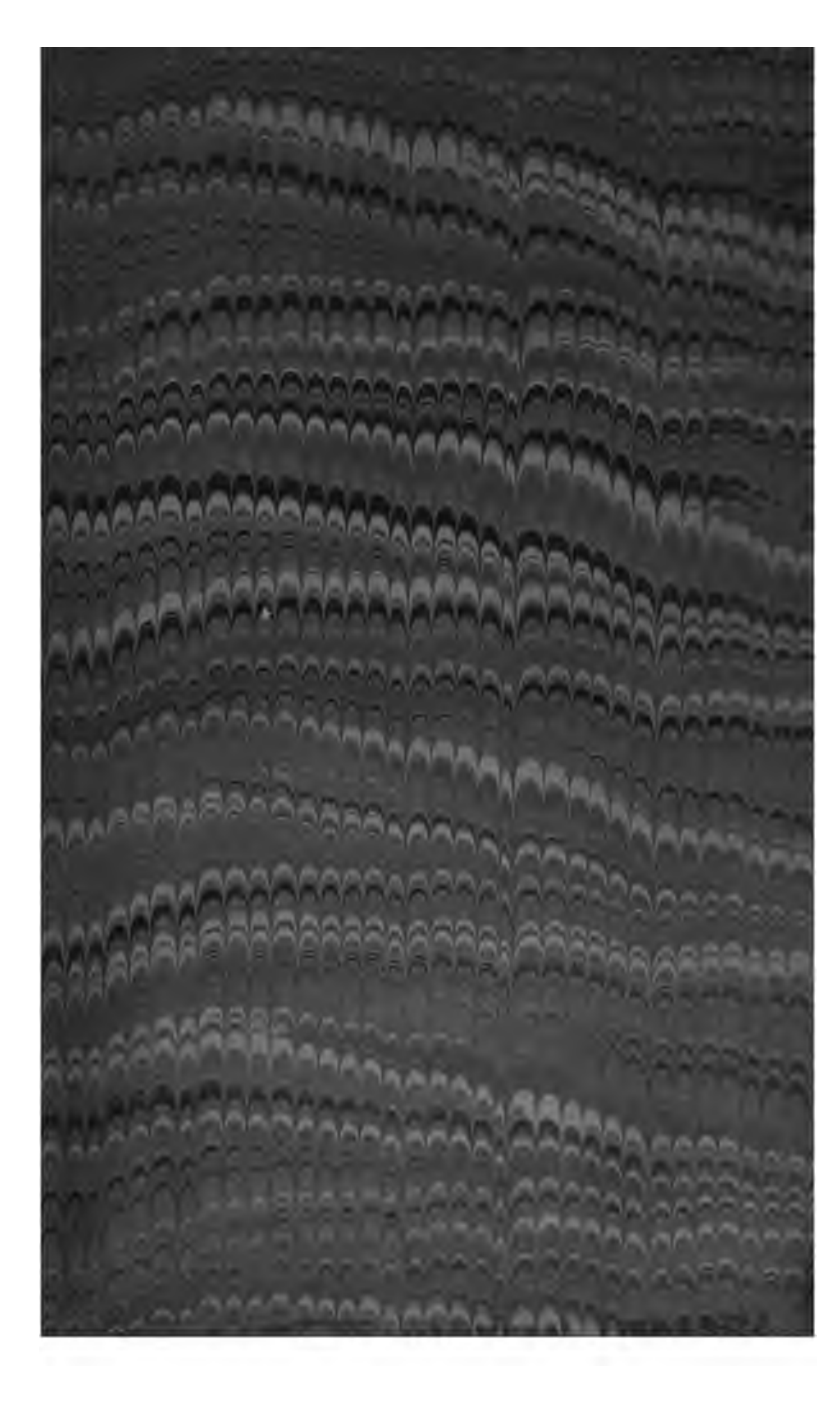



ATEAV
DE
RICOEVR
A 937,702


ΦΙΛΟΣ ΠΟΝΤΟΥ.
ANDRADA




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

L'APHROESSA

PAR

LE COMTE DE GOBINEAU

PARIS
E. MAILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE TRONCHET, 15

1869

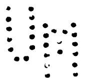


L'APHROESSA

L'APHROESSA

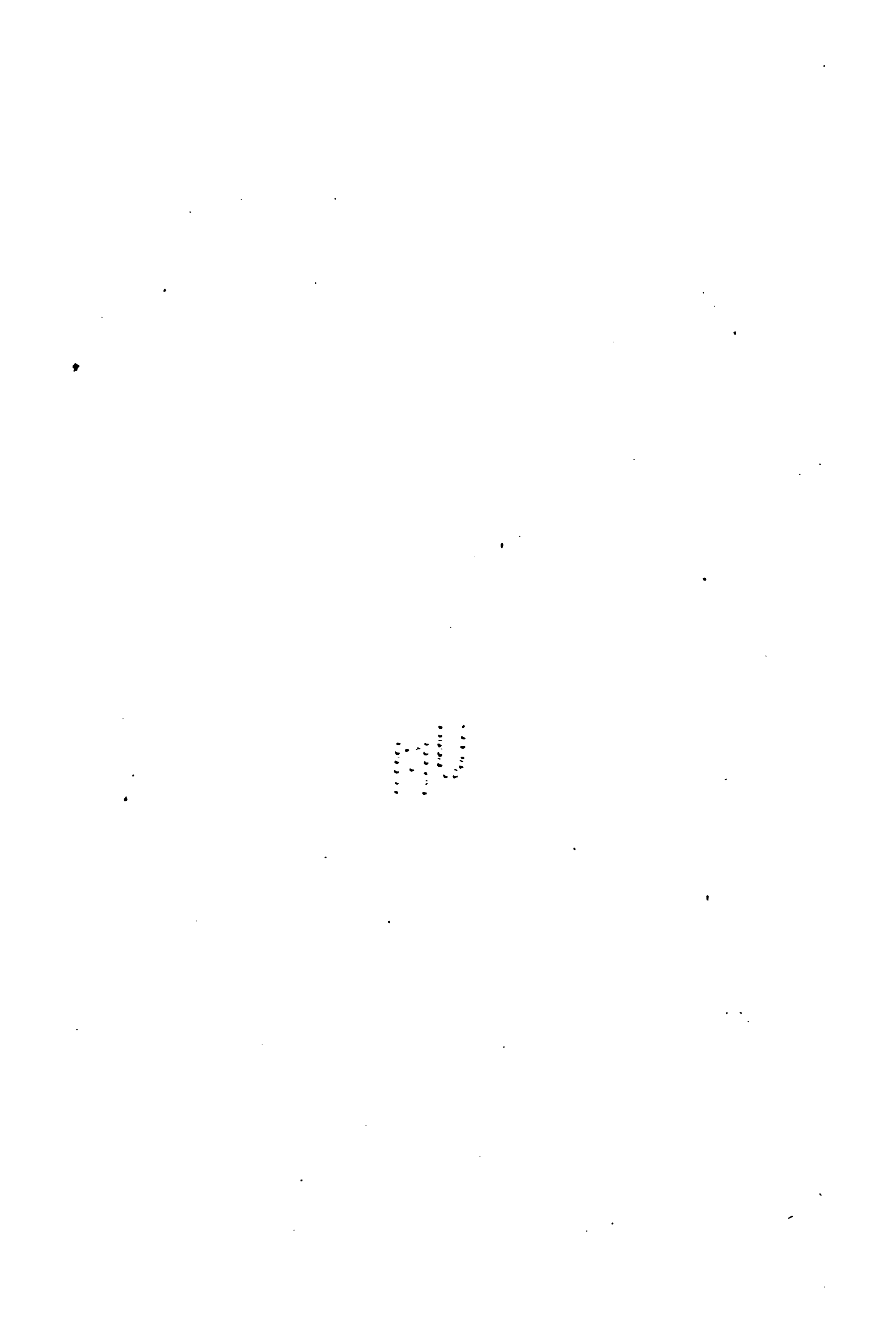
PAR

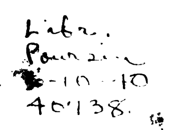
LE COMTE DE GOBINEAU, Joseph Arthur



PARIS
E. MAILLET, LIBRAIRE-EDITEUR
RUE TRONCHET, 15

1869





L'APHROESSA

Le jour où, frappant l'eau de ses trois rangs de rames,
La sainte Aphroëssa se détachait du port,
Sa proue aux flancs dorés, la pourpre de ses flammes,
Excitaient dans la foule un mystique transport.

Ceinte de boucliers, de palmes, de guirlandes,
Chère aux hommes, aux dieux, au sol, à l'air, aux flots,
Du peuple athénien elle avait les offrandes,
Et, fière, les portait au Maître de Délos.

Quand elle avait quitté le Pirée et Phalère,
Dépassé les contours d'Égine aux rochers bleus,
Laissé du Parthénon l'Idole tutélaire
Dans les roses vapeurs des lointains onduleux,

Abandonné l'Hymette endormi sur la plage,
Ménade fatiguée au manteau violet,
Adressé les saluts du pieux équipage
Au temple Sunien, aussi blanc que le lait,

Elle atteignait bientôt, sur les vagues timides
Devant elle abaissant leurs faciles remparts,
Les Cyclades en chœur, augustes Néréides
Qui, pour la voir passer, montaient de toutes parts.

Borée au cœur chagrin, mais gendre d'Érechthée,
N'aurait jamais voulu contrarier ses pas ;
Les nuages grondants et la mer irritée,
La sainte Aphroëssa ne les connaissait pas.

Le ciel lui prodiguait ses plus pures lumières ;
Apollon l'appelait et lui tendait les mains ;
Du fronton des palais et du seuil des chaumières
Les vœux de l'univers lui frayaient les chemins.

Livre! reçois le nom du fortuné navire :
Il te distinguera parmi tous tes rivaux ;

Soit que ton chargement arrive ou qu'il chavire,
Le sort te payera les honneurs que tu vaux.

Comme l'Aphroëssa, tu portes des offrandes,
Non pas au dieu de marbre adoré des anciens,
Mais à ces déités qui nous semblent plus grandes :
Les autels sont changeants et chaque âge a les siens.

BRENNUS

CHANT PREMIER.

Quand Brennus aux bras blancs sur Rome
Marchait avec ses compagnons,
C'était un chef, c'était un homme!
Il leur disait : « Nous les craignons?
Nous avons peur de leurs enseignes,
De leurs aigles, de leurs cimiers?
Il faut que ce soit toi qui craignes,
Rome! la dent de nos limiers! »

Ils étaient tombés des montagnes
Comme la foudre vient des cieux.
Ils menaient enfants et compagnes
Dans leurs chariots. Avec eux
Ils traînaient de hardis molosses,

Et c'était là des chiens colosses
Aux crocs aigus, la flamme aux yeux.
La parure où leur luxe éclate
C'est colliers d'argile écarlate,
Bracelets d'or, d'ambre et d'agate...
Les champions aux cheveux roux
Vinrent tomber sur l'Italie
Comme un déluge de cailloux,
Comme une grêle que délie
La tempête dans son courroux.
Que voulaient-ils?... Des aventures!
On leur avait conté là-bas
Que Rome avait bien des armures
Et pouvait tout dans les combats.

— Ces Romains que chacun nous vante
Seraient-ils plus hardis que nous?
A ces grands donneurs d'épouvante
Allons donc mesurer nos coups!

Le printemps semait à la ronde
Ses feux, ses fleurs de tous côtés;
Sur la glèbe et sous l'eau profonde
La vie aspirait la gaieté.
On sentait courir dans l'espace
Des souffles qui jetaient partout
Frissons, désirs, l'attrait, la grâce

Et la beauté qui séduit tout.
Les feuilles s'ouvraient sur les chênes;
Le cresson couvrait les fontaines
Où fondaient les derniers glaçons;
Les bois éclataient en chansons
Et le dos ondulé des plaines
Verdissait déjà les moissons.
Au joyeux penchant des collines
Le pampre allongeait ses rameaux
Et tâtait de ses mains divines
Les murs et les toits des hameaux;
Les temples saints couvraient les crêtes
Où, couronné de violettes,
Pan soufflait dans ses chalumeaux.

— Et toi, poëte, sage austère
Qui connais les secrets humains,
Et toi, voyageur solitaire
Dont le bâton, sur tous chemins,
A fait lever tant de poussière;
Et vous, les gens aux fronts baissés,
Usés, vieillis, pâlis, cassés
Par les soins, enfants de l'étude,
Connaissez-vous bien la raison
Pourquoi Jupin, très-grand, très-bon,
S'est fait dès longtemps l'habitude
Des ravages et des fléaux?

Pourquoi plus les pays sont beaux
Plus il y traîne de misères?
Pourquoi, sur de petits tombeaux,
Il fait courber le front des pères?
Pourquoi les produits des pinceaux,
Et les chefs-d'œuvre des ciseaux,
Et l'inspiration des plumes,
Bas-reliefs, tableaux et volumes,
Tout cela s'abîmant un jour
Dans un océan d'amertumes,
Après avoir vécu d'amour,
Trouve un destructeur imbécile?
Pourquoi la Grandeur qu'on mutile,
Glissant aux pentes du néant,
Se perd en débris inutile
Sous le talon d'un conquérant?

C'est que la Haine avec l'Envie,
Vieilles compagnes du Destin,
Vont poursuivant d'un pas certain
Le Bien égaré dans la Vie.
Trébuchant d'un pied animé,
Crispant leur ongle envenimé
Que le sang et le poison teignent,
Voyez-les harcelant partout
L'objet divin de leur dégoût...
Encor trois pas elles l'atteignent!

Les germes que vous apportez :
Dévouement, courage, constance,
Qu'oubliaient les prospérités,
Et l'ardeur à la résistance,
Et la croyance aux libertés !

Les paysans disaient : « L'année
Pour cette fois nous est donnée
Grosse de fleurs et de bourgeons !
Élargissons pour la vinée
Les celliers où nous la logeons !

— Mais n'entends-tu pas dans la plaine
Comme une menaçante haleine,
Comme un tremblement inconnu ?

— Non ! Il faut agrandir les granges
Pour ce bien qui nous est venu.
Pourrons-nous serrer les vendanges,
Pois, lupins, gerbes, et les fruits ?

— J'ai peur ! j'ai peur ! J'entends des bruits.
J'entends passer des sons étranges...
Il semble un mouvement des eaux...

— Non ! Et, d'ailleurs, la ménagère
Vient de me donner deux jumeaux !

— Les Gaulois!... La troupe étrangère
Se précipite, glaive en main,
Sur l'illusion mensongère
Qui coquettait avec demain.
Tout fuit, tout se rue à sa perte!
Le sang coule, et dans les sillons
On voit courir d'un pied alerte
Les tumultueux bataillons.
Depuis le haut de l'Alpe antique,
De ses gorges, de ses rochers,
Jusqu'à la plage où les nochers
Quittent le sable adriatique,
Maisons, palais, forts et cités,
Sous des bras au meurtre excités,
Tout croule! Et la torche brandie
Et le fer battant sans remords,
La rage appelle l'incendie,
Et devant le loup qui mendie
Dans la solitude agrandie,
Le silence embrasse les morts!

CHANT II.

— Es-tu content, Romain, mon frère?
(Vide ta coupe et la remplis!)

Ton désir le plus téméraire,
Nos vœux secrets, sont accomplis!
Camille va quitter la ville :
Sans combat, sans guerre civile,
Voilà nos maîtres assouplis!
(Vide ta coupe et la remplis!)
Sans l'homme à nos plaisirs contraire,
Nous pourrons boire, aimer et braire.
Es-tu content, Romain, mon frère?
Nos vœux secrets sont accomplis.

— Je suis content. J'ai pour maxime
Qu'un grand homme, l'orgueil au front,
Quand il passe fier et sublime,
Pour nous, petits, est un affront.
Celui qui se fait notre père
Par son génie ou sa vertu,
Qu'il soit rebuté, combattu,
Qu'on l'insulte et le vitupère!
Il offense ma nullité!
Il obscurcit l'égalité,
Seule déesse en qui j'espère
Et que je ne puis embrasser,
S'il faut avant m'embarrasser
De me tirer hors du repaire
Des petits péchés dissolus,
Des petits vices résolus

Et des commodes turpitudes
Où, sans y considérer plus,
J'aurai planté mes habitudes!

— Cependant, devant le Sénat,
Comme pour un assassinat,
On avait assigné Camille.
Il paraît. La place fourmille
De gens l'un sur l'autre entassés.
Les licteurs, quoique bien dressés
A contenir la populace,
Ont de la peine, ce jour-là,
A faire obéir le holà
Par la foule qui les enlace.
Les toits voisins en sont couverts;
Des fous chargent les arbres verts
Et le piédestal de la louve,
Dont le bronze entend leurs défis,
De ses mornes regards les couve
Et songe : Voilà bien mes fils!
Elle voit toutes leurs pensées.
Toutes les clameurs dépensées
Par ce peuple qui se croit grand,
Ne sauraient tromper sa nourrice
Sur la cause de son caprice,
Et voilà ce qu'elle comprend :

— Tu nous as trop comblés, Camille,
Tu blesses trop l'orgueil humain.
Quand nous n'avons pas de famille
Libre d'un bienfait de ta main,
Que veux-tu que chacun te rende?
La haine! Il n'est pas d'autre offrande
Pour le traître à qui l'on doit tout!

— O vous, Sénat! race quirite,
Mon cœur déborde de dégoût!
Craignez que Jupiter s'irrite
A me voir accusé, debout,
Flagellé par l'ingratitude!
C'est pour m'être fait une étude
De servir tous vos intérêts?
C'est pour avoir pris dans mes rets,
Comme un oiseleur fait sa proie,
Ce qui donnait salut ou joie
A vos besoins, à vos désirs?
N'ai-je pas fait de mes plaisirs
Litière à votre convenance?
Considérez ma contenance
Et répondez-moi franchement :
Frappez-moi d'une seule faute
En vous appuyant du serment!
Si je porte la tête haute
Au moment où vous m'accablez,

C'est que ma conscience est vide...
Oui ! plongez-y votre œil avide,
Des crimes que vous y voulez !

— On n'écouta pas sa défense,
Mais elle passa pour offense,
Et, tout d'une voix, condamné
Comme s'il eût trahi la ville
Ou quelque temple profané,
Soufflé quelque guerre servile
Ou massacré des citoyens,
On décréta contre ses biens,
Et l'on vit le tribun, l'augure,
Le consul deux fois dictateur,
L'effroi de l'Osque et du Ligure,
Le héros, le triomphateur,
On le vit, seul avec sa gloire,
Contre l'autel de la Victoire
Accoudé, triste, suppliant,
Et, sans qu'une voix opportune
Eût déploré son infortune,
Repoussé comme un mendiant.

Et, tout à coup, sa main crispée
Se sentit par le souffle pur
D'un frais baiser comme frappée...
Se retournant, il vit l'azur

Des yeux enfantins de sa fille
Qui riaient en le regardant.

Et sa femme lui dit : Camille,
Ton cœur est ferme cependant?

— Je suis le père de famille...
Je n'ai plus rien... Je pense à toi !

— Tu doutes que les dieux te donnent
Du pain pour ta fille et pour moi?

— Ne crois-tu pas qu'ils m'abandonnent?

— Je crois qu'ils éprouvent ton cœur
Et qu'ils veulent le voir vainqueur
De l'énigme qu'ils lui présentent.
Dis-leur : « Que vos yeux se contentent
« A l'aspect de ce que je sens!
« Dieux immortels, encor plus justes
« Que redoutés et tout-puissants,
« Dans vos décrets toujours augustes
« Vous m'êtes partout bienvenus!
« Je sors d'une si grande race
« Qu'avant Mézence et Latinus,
« Avant Brutus, avant Horace,
« Mes fiers aïeux, vêtus d'airain
« Et plus illustres que nul homme,

« Foulaient les collines de Rome
« D'un pied superbe et souverain !
« Vous n'avez point voulu permettre
« Que le sang vénéré d'un maître
« Dégénérât dans son enfant,
« Et moins d'honneurs que de mérite
« Éclairent mon front triomphant !
« Attendez-vous que je m'irrite
« Quand rugit au-dessous de moi
« Quelque caprice de la foule?
« Le roc a-t-il peur de la houle?
« Le sommet prend-il de l'émoi
« Quand le vent le bat de son aile?
« Roc et sommet, c'est mon modèle ! »

Et, maintenant, prends par la main
Ta fille, et voilà le chemin !
Sortons des murs sans les maudire !
Viens ! Remets-t'en pour nous conduire,
Toi le héros juste et pieux,
A ce qu'ont ordonné les dieux !

— Ainsi termina la matrone,
Et le sage qui fléchissait
Crut sentir comme une couronne
Dont son front se rafraîchissait.
Un trait de lumière azurée

Couvre le monde autour de lui,
Et dans son âme rassurée
La confiance a relui.
Tous trois s'en vont par la campagne;
Personne ne les accompagne,
Ni servantes, ni serviteurs...
Déjà le soir sur les hauteurs
Posait son pied, et dans les plaines
De réconfortantes haleines
Faisaient circuler leurs senteurs.
Partout s'éveillaient les chanteurs,
Le grillon, la bergeronnette
Et la mésange et la reinette,
Et les moins âgés des pasteurs.
Les buffles meuglaient dans les herbes;
Et les chars, criant sous les gerbes,
S'en allaient chercher les batteurs,
Tandis que la nue empourprée,
Par le soleil tombant dorée,
Semait ses feux dominateurs.

Un ~~vieux~~ arbre, au bord d'une source,
Fut le palais des exilés;
Un pain leur servit de ressource,
Leur lit se trouva dans les blés.
L'enfant s'endormit sur sa mère...
O sommeil! la vie est amère,

Mais que tu fais oublier tout!
Quand l'aurore enfin fut debout
Et de ses mains abandonnées,
Semant les fleurs, brillant butin
De ses corbeilles safranées,
Eut rougi l'éther du matin,
On reprit cette marche lente
Que réglait le pas enfantin,
Et vers midi, l'heure brûlante,
On se trouva sous les abris
De pins touffus où des cabris
Erraient en troupe malapprise,
Soit heurtant, sur leurs pieds dressés,
Leurs fronts l'un à l'autre pressés,
Soit grimpant contre le cytise.
Une cabane était auprès,
Avec un jardin sans apprêts,
Quelque peu de bette et d'oseilles,
Et sur le seuil un beau garçon
D'un cistre tourmentait le son
Pour faire essaimer ses abeilles.

— Garçon, beau garçon, je rougis...
Lui dit une voix attristée;
Es-tu le maître du logis?

— Passant, je m'appelle Aristée.

Viens! mon foyer sera le tien.
Je ne suis qu'un pauvre soutien.
J'étais esclave, quand mon maître,
Sans m'avoir vu, sans me connaître,
Me fit don de la liberté;
De lui vient ce que je possède.

— Que sa bonté lui soit en aide!
Son nom? — Le pâtre, avec fierté,
Répondit : C'est le grand Camille!

— Garçon, garçon, sous la charmille
Dressons un autel radieux!
Et, si nous n'avons d'autres choses,
Offrons du vin, donnons des roses
A la providence des dieux!

Et, bien que son humeur fût haute,
Son front sous le laurier blanchi,
Le patricien devint l'hôte
Et l'obligé de l'affranchi.

CHANT III.

L'Allia coule sombre et lente;
Elle va roulant dans ses eaux

Des corps, des armes, des chevaux;
Une écume épaisse et sanglante
S'attache autour de ses roseaux.
L'histoire est encore tremblante
De ce jour si dur aux Romains!
La peur court sur les Sept Collines;
Tout ressent ses griffes malines;
Tout fléchit sous ses froides mains.
On fuit éperdu. Les Vestales
Courent à pied par les chemins,
Sauvant les images fatales
Qui promettent des lendemains,
Et la foule qui les engage
De plis et replis étouffants,
Femmes, vieillards, soldats, enfants,
Troupeaux, chariots de bagage,
Tout, marchant sans freins et sans lois,
Voudrait dans sa terreur profonde
S'enfuir jusqu'en dehors du monde
Pour mieux échapper aux Gaulois.

Les voici, les Gaulois, dans Rome!
Dans Rome même les voici!
Certes, il faudra qu'on renomme
Le vainqueur qui vint jusqu'ici!
Qu'ensuite il tombe ou qu'il recule,
Il reste vrai qu'il est venu!

Que le fauve manteau d'Hercule
S'est enroulé sur son bras nu!
Il se peut bien que la massue
Ait glissé de sa main déçue
Avant qu'il t'ait pulvérisé,
Monstre romain, horrible bête!
Mais il t'a fracassé la tête
Et ton berceau s'en est brisé!

Voyez ces gens à barbe blanche,
Ces sénateurs au front serein,
Au regard fixe, au cœur d'airain,
Contemplant la mort qui s'épanche.
Leurs trônes sont tous alignés
Devant la porte de la ville.
Impassibles, non résignés,
Ces princes de vertu civile,
Méprisant des asiles sûrs,
Veulent tomber avec leurs murs.
Ils tomberont! Le sang ruisselle,
Leurs cadavres jonchent le sol.
Mais leur pensée est immortelle;
Elle reste et retient près d'elle
L'avenir qui prenait son vol!

Et la flamme éclate à la ronde,
Du Cœlius au Palatin;

Elle court, rouge et furibonde,
Léchant et couvrant de son onde
Les dalles du pavé latin.
Elle fume, elle siffle et gronde,
Tantôt mince et tantôt profonde,
Elle mord planchers et lambris,
Tourne, escalade, rampe ou sonde,
Pénètre dans tous les abris,
Et tandis que tout craque et tombe,
Que sous le palais qui succombe
La maison s'écrase et gémit,
La voilà qui, plus animée,
Par-dessus l'épaisse fumée
Qui l'étouffe et qu'elle vomit,
Darde des faisceaux d'étincelles,
Pour porter aux cieux ces nouvelles!

— Brennus a fait ce qu'il promit!

— Pas encore, ô Brennus!... Regarde!...
Sur ce roc où tu n'atteins pas,
Rome survit, Rome se garde
Et veut échapper au trépas!
Contemple-le, ce Capitole!
Et dans les airs un aigle vole,
Moins effrayé que menaçant;
Il plane là sur sa couvée;

La victoire est-elle achevée?
Ton courage est-il impuissant?

Et Brennus harcèle sa bande
Il lui fait honte, il la gourmande!

— C'est là, là haut, qu'il faut monter!
Laissez d'inutiles décombres
S'effondrer sans les tourmenter!
Laissez ces morts, laissez leurs ombres
Pleurer avant de les quitter!
C'est à la tourbe qui vous brave,
Ici, sur ce lâche rocher,
Qu'il faut le collier de l'esclave!..

Mais on ne pouvait approcher!
Les dards pleuvaient comme la grêle
Et transperçaient les assaillants;
La flèche, aiguë, alerte et frêle,
Descendait par essaims bruyants;
Essaim, tourbillon ou tempête,
Atteignant le cœur ou la tête,
Frappait les guerriers vacillants;
Ils dévalaient comme des balles
Tandis que clairons et cymbales
Appelaient de nouveaux vaillants.

Tel on voit au fort d'un orage,
Quand la pluie, aveuglant les yeux,
Fouette et flagelle et, dans sa rage,
Ruisselle en torrents furieux,
Un hardi piéton tenir ferme,
Tantôt s'arrêtant comme un terme,
Tantôt marchant contre le vent;
Ainsi Brennus! Il crie, il presse,
Il frappe et, toujours en avant,
Son cœur, son ardeur, son adresse
Sert d'exemple à qui va suivant.
Exemple vain! La roche est haute,
La pente abrupte! Il faut céder.

A qui l'honneur? A qui la faute?

— Le Dieu n'a pas voulu m'aider;
Serait-il devenu contraire?

Ainsi va murmurant Brennus.
Pendant trente jours il espère;
Les succès ne sont plus venus.
Combats de jour, combats nocturnes,
N'ont pas su ramener leurs pas.
Ce que le sort a dans ses urnes,
L'homme ne le commande pas.
Cependant la chance incertaine,

Égale et dure aux deux partis,
Vient associer à leur haine
Deux champions bien assortis.
Le plus intrépide se glace
Devant ces héros peu bruyants :
La Faim se glisse dans la place;
La Peste chez les assaillants.

Quel désespoir dans les courages!
Quelle terreur dans les esprits!
On les voit frappés et contrits,
Insouciants de leurs outrages,
Dans la ville et sur le rocher,
Murmurer, parler de se rendre,
Parler de fuir et se cacher.

-- Frères Gaulois, il vous faut prendre
Prendre conseil auprès de qui?
De qui? De moi qui suis prêtresse,
Qui suis prêtresse et que le gui,
Le gui sacré rend la maîtresse,
La maîtresse de l'avenir.

— Vois-tu la hideuse sorcière,
Brennus, dont le temps fait jaunir
La peau rugueuse? Aventurière
Et ne sachant que devenir,

Demi-folle et demi-méchante,
Tous les vers divins qu'elle chante
Ne sont jamais faits pour bénir.
C'est un monstre ; on la voit qui hante
Les derniers goujats, ses amis ;
Mais l'épouvante lui fait place,
Et, sentant manquer leur audace,
Les chefs auprès d'eux l'ont admis.

La nuit est noire et pluvieuse.
Au pied d'un grand mur écroulé,
L'assemblée est là, soucieuse,
Devant un agneau mutilé.
Une obscure chandelle adresse
Son rayon sale et sans éclat
A la victime, à la prêtresse,
Au sang qui coule dans un plat.
Les humeurs sont déjà si sombres,
Qu'avec ces apprêts et ces ombres,
L'odeur des morts et les décombres,
Il n'est cœur qui ne soit transi,
Enfin la vieille parle ainsi :

— Les Rois ont foi dans leur idée ;
Elle est ferme, elle est décidée ;
On honnit la vieille ridée ;

Il faut pourtant l'aller quérir.
Il faut trembler, il faut souffrir,
Et, dans la honte, il faut mourir.

Le riche est dur ; le pauvre est lâche ;
On frappe sur lui sans relâche.
L'un a l'honneur, l'autre a la tâche ;
Mais le sort fait ce qui lui plaît.
Sous ses coups le beau devient laid ;
Le maître n'est plus qu'un valet.

Mon œil a lu dans ces entrailles
Bien des lugubres funérailles !..
Là, Destin, comme tu les railles,
Ces grands autour de moi pressés !
Tu me dis qu'ils sont insensés...
Les voilà morts, au moins blessés !

En entendant cette sentence,
Brennus prit feu comme un volcan :

— Des fers, des fouets, une potence,
Et qu'on l'expose à tout le camp !

Dans sa main puissante et haineuse
Il saisit la vieille hargneuse
Et l'écrasa contre un pilier ;

Puis, continuant sa harangue :

— L'impur effort de cette langue
Va-t-il donc vous faire plier?
Avez-vous peur de cette bave?
A moi, le fort! à moi, le brave!
Nous serons rois des régions!
Malgré les fourbes et les traîtres,
Du monde je vous rends les maîtres!
Où sont, amis, les légions?
Mortes!.. Où sont leurs capitaines?
Exterminés! Et par centaines
On ramasse dans les halliers
Les anneaux de leurs chevaliers!
Ils n'avaient qu'un chef!.. Leur folie
Ote Camille à l'Italie;
Tout nous demeure, et je l'aurai!
Que vous est-il besoin d'auspices?
Sans devins et sans aruspices,
L'avenir, je vous le dirai :

Brennus prendra le Capitole!
Toujours certain de sa parole,
Brennus raffermit et console
Celui dont le cœur est vaillant!
Gaulois! Soldats! Allez criant :
Brennus est là, toujours veillant!

Comme il parlait encor, la presse
S'ouvrit et l'on vit un Romain
Exténué par la détresse
Qui disait, élevant la main :

— O Roi ! nous nous rendrons demain !

Aristée, assis sur sa porte,
De ses poules comptait les œufs.
Camille, de sa main plus forte,
Dans le labour guidant les bœufs,
Pressait lourdement sur le coutre ;
La matrone cousait une outre
Destinée à tenir le lait ;
L'enfant venait et s'en allait.

Dans le champ quatre hommes entrèrent
Et de Camille ils s'approchèrent,
Et se mettant à ses genoux,
L'un dit : Notre unique espérance,
Prends pitié de Rome et de nous !

Interrompant son labourage,
Le héros sourit aux Romains :

— Allons ! il faut changer d'ouvrage ;
Versez-moi de l'eau sur les mains !

CHANT IV.

Un deuil profond couvrit les Gaules
A cause des aventuriers.
Il était venu des courriers.
On rapportait sur les épaules
Tel champion des plus hardis,
Et parmi les tristes nouvelles,
C'étaient encor là les plus belles.
Adieu la gaîté de jadis!
Adieu les espoirs de guirlandes!
Chacun invectivait le sort.
On répondait à cent demandes :
— Ton frère est mort, ton fils est mort!
Mort! mort!... Il n'est d'autres réponses,
Et les récris et les semonces
Ne changent rien au triste mot.

Brennus, aussi, parut bientôt,
La joue hâve et l'œil en désordre,
Le cœur brisé. Ses compagnons
(Nous les voyons! nous les plaignons!)
N'étaient plus lions prêts à mordre.
C'étaient des malheureux rompus

Par la fatigue et mal repus,
Se traînant d'étape en étape,
Tombant au milieu des chemins,
Et, parfois, rampant sur les mains,
Comme un limaçon qui s'échappe.
Mal couverts de sanglants haillons,
Ce n'étaient plus des bataillons,
Mais une tourbe à demi folle;
Et puis, d'ailleurs, si peu nombreux!
Car, hélas! la plupart d'entre eux
Restaient au pied du Capitole!

Par-devant les grands du pays
Rassemblés en conseil suprême,
Entouré de tous ses débris,
Brennus comparut de lui-même.
Ce n'était pas un suppliant,
Ce n'était non plus un vaillant,
Verbe haut, la main sur l'épée;
Mais c'était une âme, pliant
Sous le destin qui l'a frappée.
Debout, en face de ses pairs,
Il dit d'une voix ferme encore :

— J'allais dévorer l'univers,
C'est l'univers qui me dévore;
J'ai pris mon devoir à l'envers.

Vous m'aviez commis une armée
Afin que dans Rome alarmée
Richesse, honneur, rien ne restât;
Qu'on me haïsse et qu'on m'accuse,
Ou qu'on me plaigne et qu'on m'excuse,
Je vous rends mon dernier soldat...
Et vous voyez dans quel état!
J'avais brisé tous les obstacles:
J'étais assuré du succès;
Il fallait d'absurdes miracles
Pour m'en défendre encor l'accès.
J'ai vu, sous mes yeux incrédules,
Ces miracles me démentir!
J'ai vu des oiseaux ridicules
Réveiller Rome et l'avertir!
La peste, ensuite, et la famine
D'accord, ont envahi mon camp...
L'une affaiblit, l'autre extermine!
Toutes deux ont bu notre sang.
J'ai vu les peuples d'Italie,
Au lieu de chercher ma faveur,
De voir en moi le Dieu sauveur
Qui les protége et les délie,
Vers Camille étendant leurs mains,
Courir au secours des Romains;
J'aurais dû craindre leur folie!
Enfin, pour prodige dernier,

Voilà que ce même Camille,
Après s'être vu renier
Et chasser avec sa famille,
Pardonne tout d'un cœur sans fiel,
Dommage, injustice, insolences,
Et, dressant des milliers de lances,
S'en vient renverser mes balances,
Comme un rocher tombant du ciel!
Malheur aux vaincus! C'est ma bouche
Qui m'a d'avance condamné.
Aveuglé par un dieu farouche,
C'est vrai, je n'ai rien deviné!
Je fus pareil à la victime
Que, pour expier quelque crime,
On enduit d'un mielleux rayon;
Par cette douceur apparente,
Tirant à soi la guêpe errante,
Elle meurt sous son aiguillon...
Mourir? Ce m'est bien peu de chose
Si vous le voulez commander,
Et c'est pourquoi je vous propose
Tout mon sang pour vous dérider.
Sans doute, j'aurais su moi-même
Expier ma fatale erreur
Et me délivrer de l'horreur
De la vie et du diadème;
Mais je n'aurais pas respecté

Le droit sacré, le droit suprême
Qui vous livre ma liberté.
Coupable, je suis votre esclave
Et j'ai mon crime pour entrave;
Pour juge, ce peuple insulté!

Brennus, au milieu du silence,
Ota son glaive et son bandeau;
Sur le sol il posa sa lance
Et la pourpre de son manteau.
Il détacha d'un doigt sévère
Ses bracelets... il les jeta...
La foule, le regardant faire,
Fondit en pleurs et sanglota.

— N'est-ce point assez d'infortune?
Allait criant la voix commune,
Faut-il encor nous séparer
Du vaillant homme qui nous reste?
Et pour nous venger de la peste,
Notre bras va-t-il s'égarer?
Éteindre un cœur si plein d'audace
Nous rendra-t-il le bien perdu?
Non! les dieux aiment notre race
Puisque Brennus nous est rendu!
Et quel attrait aurait la guerre
Si l'on n'y risquait que succès?

Si la mort n'en gardait l'accès,
Son temple ne nous plairait guère!
Hier vaincu?... Demain vainqueur!
Voilà comme elle prend le cœur,
Voilà ce qui la rend si chère!
Aux armes! Rendons aux Romains
Les traits qui, partis de leurs mains,
Ont ensanglanté nos poitrines!
Aux armes! Rentrons aux pays
D'où nos guerriers se sont enfuis,
Nous y maintiendrons les ruines!
Aux armes! Les derniers venus
Y régneront avec Brennus,
Car lui seul conduira nos bandes!
Aux armes!

Partout, dans les landes,
Dans les champs, les prés, les taillis,
Tous et chacun sont assaillis
D'une guerrière impatience.
Brennus, qu'une heure auparavant
La clameur allait poursuivant,
Brennus a tout! vertu, science,
Valeur, génie, expérience,
Dévouement!... Si quelqu'un osait
Se rappeler ce qu'on disait
Une heure en çà, tout indignée,

Bientôt la foule aurait raison
Du coupable et de sa lignée
Et des pierres de sa maison!

La nuit vient; Brennus se retire,
Mais inquiet, presque alarmé.
Il s'étonne; il n'a plus d'empire
Sur lui-même; il n'est pas charmé.
Quoi! jamais, dans son plus beau songe,
Il ne s'est vu tant de pouvoir,
Et la méfiance le ronge;
Il regarde comme mensonge
Ce qu'il désirait tant avoir!
Il le tient!.. Sa main reste ouverte
Sans se fermer sur ce trésor?
Naguère il était plus alerte;
Voilà qu'il s'interroge encor?
Non! non! Ce n'est plus une horde
Que, cette fois, il conduira!
C'est tout un peuple qui s'accorde,
Qui se donne et qu'il mènera
Partout où son esprit voudra.
C'est toute une race enivrée
Qu'à sa suite il promènera,
Et la victoire est assurée;
L'Italie, à coup sûr livrée,
Bien à coup sûr succombera!

Pourquoi donc cette incertitude
Qui vient maintenant l'envahir?
Jamais en eut-il l'habitude?
Qui jamais l'avait vu frémir?

Après avoir tenu sa tête
Pendant longtemps entre ses mains :

— Eh bien! qui m'effraye ou m'arrête?
Allons! je connais les chemins!
Allons consulter la tendresse,
Et la sagesse et la douceur,
Et cette virginale adresse
Que l'on adore dans ma sœur.
Je ne sais quel effroi bizarre
Prétend m'en tenir empêché.
Mais, cependant, quand je m'égare,
Quand mon courage effarouché
Ne sait plus décider lui-même...
Quoi donc?.. c'est ma sœur, et je l'aime.
Et rien à ses yeux n'est caché!

Il partit. La nuit était claire.
Il partit seul et sans apprêt.
Bientôt il longea la lisière
D'une ténébreuse forêt.
Il s'avança dans la clairière

Où des arbres aux troncs géants,
Vêtus d'épais manteaux de lierre,
Sous la vaporeuse lumière
Contournaient leurs bras verdissants
Dans les fourrés, son pas sonore,
Effrayant les daims bondissants,
Les faisait fuir ; plus loin encore,
De quelques ruisseaux languissants
Il entendait la voix discrète,
Tandis qu'une terreur secrète
Répandait le froid dans ses sens
A quelque chêne plus énorme
Il voyait des branches plier,
Portant un mannequin difforme,
Un casque, un glaive, un bouclier;
Le vent, en passant par bouffées
Au travers de ces vieux trophées,
Semblait gémir et supplier.
C'étaient les débris des batailles,
Les gages des triomphateurs.

Bientôt un fouillis de broussailles
Le conduisit vers des hauteurs
Où des rochers d'un grès rougeâtre
Lancés par quelque bras puissant
Parsèment un nouveau théâtre,
Le vallon où son pied descend ;

Vallon sacré, plein de silence,
Où le profane ne va pas ;
Qui ne connaît la violence
Ni des voix ni du bruit des pas ;
Vallon magique où tout sommeille,
Où ne bourdonne pas l'abeille,
Où la mouche à l'aile vermeille,
Où le cerf que la peur éveille,
Où l'urus que la faim conseille
Ne vont point chercher leur repas ;
Vallon fermé, vallon sévère,
Que tout fuit, redoute, révère,
Où la vie aspire au trépas.

Un dolmen, monument des âges
Depuis longtemps interrompus,
Sous des festons de saxifrages
Épate ses piliers trapus,
Et la lune blonde et limpide,
Dont l'esquif flotte sur l'azur,
Montre à Brennus à l'œil rapide,
Sa sœur... ô dieux ! Rien n'est si pur !
Rien ! que cette forme élancée
Qui semble monter du gazon.
Malgré les yeux et la raison,
On croit, par le vent balancée,
Que la blancheur du vêtement

Est une aile soudain ouverte
Qui va vous dérober sa perte
Dans les clartés du firmament.
Sa ceinture d'or, qui scintille
D'un éclat à peine aperçu,
Fait ressembler la jeune fille
A quelque espoir longtemps déçu.

Brennus s'approche et la contemple.
Il se sent au milieu d'un temple,
Il se voit sous la main des dieux!

— Toi, dit-il, ouvre-moi les yeux!
Je marche aveuglé de ténèbres.
J'ai peur du destin qui m'attend.
J'entrevois des objets funèbres.
Parle à ton frère qui t'entend.
J'ai cru longtemps que la vaillance,
Seul devoir, unique vertu,
N'avait jamais de défaillance.
Je me suis trompé... Comprends-tu?
Oui, je me sens comme abattu
Sous le froid regard de Camille.
J'hésite devant son maintien,
Son esprit est pareil au tien:
Vous semblez de même famille!
Je ne comprends pas ce qu'il peut!

Ce qu il est passe mon génie,
Et je ne sais pas ce qu'il veut!
Y penser, seulement, m'émeut
D'une inquiétude infinie.
Il souffre, il supporte, il combat,
Et, pour servir un peuple ingrat,
Il met de côté sa vengeance...
Il n'est pas lâche, cependant!
Si tu voyais son œil ardent
Quand il parle pour cette engeance!
Et moi, tout frappé de stupeur,
Moi, je l'admire et j'en ai peur.
Je le hais, ma sœur... et je l'aime!
Et, dans un désordre suprême,
Je sens se dissoudre mon cœur,
Qui voudrait fuir vers mon vainqueur!
Qui suis je donc, moi, moi qui plie
Sous celui-là qui m'humilie?
Serait-il un plus noble effort
Que d'être un brave et le plus fort?
Suis-je insensé? Ma vie entière
Dans l'erreur a-t-elle marché?
Ai-je rampé dans la poussière
Quand j'ai cru que ma tête altière
Près du soleil avait touché?
Parle-moi! Tu connais des charmes
Inconnus à tous les humains:

Me faut-il reprendre mes armes,
Ou passer par d'autres chemins?

— O roi! lui dit une voix douce,
Tu fais bien de venir à moi!
Agenouille-toi sur la mousse,
Et je vais supplier pour toi.

Alors, levant, tout inspirée,
Ses blanches mains vers l'empyrée,
Elle dit, en tremblant d'émoi :

— Astre d'argent, chaste déesse,
Croissant suspendu dans l'éther,
O toi dont le charme caresse
Ce que mon cœur a de plus cher;

Pâle flambeau, chaste déesse,
Lueur des mondes inconnus,
Furtive et timide promesse
Des biens qu'on n'a pas obtenus;

Blanche vertu, chaste déesse,
Dont le front est toujours serein
Et ne connaît pas la faiblesse
Soit du plaisir, soit du chagrin·

Lampe d'azur, chaste déesse,
Dont les calmes et doux rayons
Viennent tempérer la tristesse
De tant de maux que nous voyons;

Reine de l'air, chaste déesse,
J'ai toujours vécu sous ta loi...
Daigne regarder ta prêtresse...
Écoute-nous! inspire-moi!

O mon frère, à quoi bon tes armes?
Que prétends-tu de l'avenir?
Débarrasse-toi des alarmes,
Viens dans la paix, viens rajeunir!
Détache-toi, froid, insensible,
Des jouets qu'un fou peut avoir;
Alors tu tiendras, invincible,
Un irrésistible pouvoir.
Élève ton regard avide
Jusqu'à l'océan des clartés!..
Contemple-le! Qu'il est limpide!
Tous défauts en sont écartés.
Tu n'y verras point de ces taches
Qui maculent tes fiers bandeaux...
Du sang, des pleurs... Tu les arraches?...
Viens donc en ceindre de plus beaux!
Bientôt, plus parfait que Camille...

— Oui! tu me dis vrai, jeune fille:
Tes discours éveillent ma foi;
Mon cœur grandi monte vers toi...

Astre d'argent, froide déesse,
O protectrice de ma sœur,
Oui, c'est à toi que je m'adresse,
Et j'ai besoin de ta douceur!

Pâle croissant, froide déesse,
Seras-tu clémente au guerrier,
Qui ne connaît point la tendresse
Et qui ne sait pas te prier?

Morne flambeau, froide déesse...

Non, ma sœur, non! je ne peux pas!
Pourquoi donc souiller de mes pas
Cette solitude sévère?
J'ignore les mots qu'on révère...

Puis, soudain, élevant les bras:

Brillant flambeau, chaste déesse,
Je t'aime et je me livre à toi!
Je veux dépouiller ma rudesse
Et courber mon front sous ta loi!

Lampe des cieux, chaste déesse,
Je sens que l'élan de mon cœur
Franchit les honneurs, la richesse,
Et tout le clinquant du vainqueur,

Sainte lueur, chaste déesse,
Afin de mettre sous mes pieds
Tout, fût-ce même la promesse
Des univers agenouillés !

Astre adoré, chaste déesse,
Écartant ce qui n'est pas toi,
Ce qui m'enivrait, je le laisse...
Emporte-moi, recueille-moi !

Un nimbe environnait la tête
Du chef qui se transfigurait,
Et le héros devint ascète
Et ne quitta plus la forêt.

L'ACHILLÉIDE

Assis sur le dos du Centaure,
L'enfant, par la course excité,
Rit, se renverse et rit encore,
Emplissant l'air de sa gaîté.
Sa petite main déjà forte,
Nouée aux crins du vagabond,
Soutient dans l'élan qui l'emporte
Son corps qui plie à chaque bond.
Recevant d'un ciel sans nuage
La limpide clarté des dieux,
Protégé par le vert feuillage,
Caressé par le vent joyeux,

Accueilli du parfum des roses
Qui, dans les buissons printaniers,
Fraîches, vivantes, bien écloses,
De Pan ont rempli les paniers;
Salué par l'adroite abeille,
Par le grillon sous l'herbe assis,
Par le hibou qui se réveille
Au doux tintement de ses cris,
Par les aigles qui tourbillonnent,
Les grands aigles au bec d'airain,
Qui le suivent et le couronnent
Du plus profond de l'air serein,
Il ne voit pas que tout se presse,
Ouvrant les yeux, ouvrant le cœur,
L'accueillant d'une tendre ivresse
Et le reconnaissant vainqueur !
L'adorant!.. Il ne prend pas garde
Que tout le suit, tout le regarde,
Se donne à lui, l'attire à soi ;
Dans cet universel émoi,
Rien ne le tient, rien ne le gagne,
Et cette cour qui l'accompagne
Ne retient pas ce jeune Roi.
Il vit tout entier dans lui-même,
Entier dans sa jeune verdeur,
Il a quelque chose qu'il aime,
Il ressent un désir extrême,

Il éprouve un besoin suprême,
Il pressent un charme, une odeur...
Il veut, il tressaille, il respire.
Il ne pourrait rien expliquer ;
Il ne saurait pas comment dire
Ce qui lui plaît, ce qui l'attire,
Surtout ce qu'il sent lui manquer,
Et pourtant tout son sang bouillonne !
Il chante, il s'agite, il talonne
Les flancs du céleste coursier,
Et celui-ci, que rien n'étonne,
Car il connaît son écolier...
Il le connaît, il le devine !..
Descend au galop la colline
Qui fuit sous ses sabots d'acier.

— Chiron, Chiron, je veux ma mère !

— Ne la vois-tu pas, mon enfant,
Flottant sur la prairie amère
Dont le mouvement éphémère
Soulève son corps triomphant?
Vois donc, blanche comme la neige,
Sa beauté, dans l'azur des eaux,
Resplendir parmi le cortége
Des dieux protecteurs des vaisseaux.
Protô, Leucothée et Mélite,

Thoé, Polynome et Mœra,
Chacune autour d'elle s'agite,
Chacune auprès d'elle s'invite,
Et c'est à qui la portera!
Vois-tu, parmi les Néréides,
Aux corps polis et ruisselants,
Barbus, vigoureux, intrépides,
Sonnant la conque et turbulents,
Ces vieux Tritons...

— Holà, ma mère!
Viens me chercher, emporte-moi!

— T'emporter? Où va ta chimère?
Où veux-tu courir?

— Où je voi!...
Où je vois des flots qui s'assemblent,
Où je vois des champs étendus,
Où je vois les sommets fendus
De ces monts dont les arbres tremblent
Sous l'effort des vents éperdus!
Je veux courir dans les nuages,
Je veux contempler les orages
Et prendre l'éclair dans son nid!
Je veux monter, monter encore,
Toucher aux couleurs de l'aurore,

Percer les ombres de la nuit!
O ma mère, à ton fils si bonne,
Ne souris pas, ne souris pas!
Je veux tout! Il faut qu'on le donne!
Ah! je te serre entre mes bras!
Ah! je t'embrasse! Ah! je caresse
Ton front chéri, ton doux menton?
A quoi sert que tu sois déesse,
Si quand je prie on me dit non!
Aimes-tu bien que je me presse
Contre ton cou, sur ton giron?
Quels noms faut-il que je t'adresse?
Mais tu diras que j'ai raison!

— Que veux-tu que je te réponde?
Quand je sens là ta tête blonde
Tu me rends folle!.. Envolons-nous!

Elle enlève de ses genoux
L'enfant ému qui la regarde :

— Serre-moi bien! Allons! prends garde!

Et s'élance au plus haut des cieux.

— Ma mère! quel espace immense,
Solitaire et silencieux!

La terre est un point à mes yeux!

— Mon fils! c'est l'éther qui commence.

— Ma mère! en ce flot de clartés
Que chaque instant rend plus intense,
Quels sont ces monstres arrêtés
Que j'aperçois dans la distance?

— Mon fils, c'est le divin Taureau,
Mon fils, c'est le divin Verseau,
Mon fils, c'est aussi la Balance,
Mon fils, c'est le couple Jumeau
Que ton œil voit dans la distance.

— O ma mère, au-dessus de moi,
Là-bas, là-bas, je te le montre,
Quel est ce tourbillon d'effroi
Qui s'en vient à notre rencontre?

— Mon fils, c'est le grand Chariot,
Le Chariot que je te montre!
Il nous écraserait bientôt;
Mais j'éviterai sa rencontre.

— Ma mère, sur ce lourd rocher
Une géante crie à l'aide!

— Mon fils, gardons-nous d'approcher,
C'est la malheureuse Andromède!

— Ma mère, vois par millions
Cette pluie ardente d'étoiles!

— Fragiles constellations
Vois-les s'éteindre sur mes voiles!
Ce sont les débris et les corps
De tant de mondes qui sont morts
Et n'iront plus courir l'espace!

Pendant que l'air vibrant efface
Le rapide essor et la trace
De ces deux corps bien embrassés,
Tandis que, sûre de sa route,
La déesse, étrangère au doute,
Les regards sur son fils pressés,
S'amuse de l'ardente flamme
Qui de l'enfant fait briller l'âme
Dans des gestes intéressés,
Le ciel devient plus magnifique;
Les champs toujours plus étendus
Éclairent d'un éclat magique
Les bleus horizons confondus.
Plus de vapeur qui dissimule,

Dans un débile crépuscule,
Des lointains effacés, perdus !
Tout est clarté, l'ombre recule
Et son vol, au sol attaché,
L'empêche de dresser la tête
Jusqu'à ces lieux d'où la tempête
N'a jamais non plus approché !
Jaune et rose, et pure et limpide,
Non plus rougissante et timide,
Non plus hésitante à presser
Sur le dur sommet des montagnes,
Avec les Heures, ses compagnes,
Un pied qui craint de s'y blesser,
L'Aurore, imposante maîtresse,
Partout répand, dispense, adresse
Dans l'impérissable splendeur
Un beau jour qui toujours commence;
Et, du haut de son trône immense,
Tombe une éternelle fraîcheur !

— O ma mère, vois donc ces gouttes
Qui, doucement, viennent d'en haut!
Petites, grandes, elles vont toutes
D'où nous venons!..

— Mon fils, il faut
Parler bien bas dans cet espace!

Le char des dieux souvent y passe ;
Parle plus bas! Parle plus bas!

— Ma mère, tu ne réponds pas!
Quelle est cette liqueur lactée
Qui, par sa chute dilatée,
Traverse l'air en ce moment?

— Mon fils, c'est la sainte Ambroisie,
Elle est cherchée, elle est choisie
Au sein du plus pur élément.
Ce que tu vois, ce sont les restes
Demeurés des festins célestes
Et rejetés du firmament.
Jusqu'à la terre repoussées,
Ces gouttes ce sont les Pensées
Dont les humains sont glorieux!
Ce sont les vertus, les images,
Que pensent inventer les Sages ;
Mais tout cela leur vient des Cieux!

Les Cieux!.. Fragile enfant des hommes,
Comprends enfin que nous y sommes!
Respires-tu? Respires-tu?
Contemple, si tes yeux s'y prêtent,
Si tes faiblesses le permettent,
Si tes frayeurs ne t'inquiètent,

Comprends l'éternelle vertu!

C'était démesuré, splendide!
Jamais, bâtissant dans le vide,
Prophète, pontife, enchanteur,
N'y rêva pareille splendeur!
Jamais les temples de ce monde
D'une majesté si profonde
N'ont pu rehausser leurs parvis;
Non, jamais, les regards ravis
N'ont vu dans la rocheuse Égine,
Ou dans Athènes la divine,
Ou dans Tégée ou dans Argos,
Ni dans la riche Métaponte,
Ni dans la mystique Amathonte,
Ni dans les villes de Lemnos,
Ni dans Sycione ou Tyrinthe,
A Delphe, à Mycène, à Corinthe,
Ephèse, Milet ou Lesbos,
Ces édifices, ces portiques,
Ces vastes cours, ces bois antiques
Que ne décriraient aucuns mots.

L'azur, en voûtes merveilleuses,
De ses transparentes clartés
Forme des courbes orgueilleuses
Sur des murailles fastueuses

Où les rayons sont répétés.
Un peuple ordonné de colonnes
Sur ses fronts dresse les couronnes
De ses chapiteaux doriens,
Et cette enfilade infinie,
Esclave de son harmonie,
Fuit dans les champs aériens.
Les couleurs les plus éclatantes
S'harmonisent, étincelantes,
Lumineuses, resplendissantes,
Formant des voiles étendus.
L'or et l'argent, les perles fines,
Rubis, diamants, cornalines,
Émeraudes, aigues-marines,
Saphirs, agates, tourmalines,
Mêlant leurs éclats confondus,
Dans les surfaces gigantesques
Tracent de nobles arabesques
En enroulements éperdus,
Et sur la nue, épaisse et douce,
Floconneuse et d'un blanc de lait,
Tapis plus brillant que la mousse
Et plus molle au pied qui s'y plaît,
Qui va, qui vient et qui repousse,
Et qui s'efface et qui renaît,
Les dieux, sur des trônes sublimes,
Jeunes, beaux, joyeux et hautains,

Sont assis, goûtant les victimes
Et l'encens des globes lointains.

Traversant l'assemblée auguste,
Thétis précipita ses pas
Et vint enlacer de ses bras
Les deux pieds du Souverain Juste.
Elle posa sur les genoux
Du Régulateur du Tonnerre
L'enfant qui, tout en laissant faire,
Contemplait d'un œil téméraire
Le front qui fait trembler la terre,
Et penchait vers lui d'un air doux,
Puis la déesse gémissante,
Élevant sa main caressante
Jusqu'à la barbe frémissante
Du maître qui lui souriait,
Ainsi parlait, ainsi priait :

— Jupiter ! puisse ton empire
Durer toujours pour les Humains !
Que tout ce qui vit et respire
Reçoive toujours de tes mains
Le meilleur sort et non le pire !
Que jamais un fol orgueilleux,
Des Titans soulevant la tombe,
N'aspire à te prendre les cieux,

Ou que, s'il le fait, il succombe!

Vois mon fils! Regarde-le bien!
Tu connais s'il est misérable ;
Issu de moi, mon fils n'est rien!
Il n'a qu'un destin périssable.
Au lieu de trôner parmi vous,
De devenir jamais l'époux
D'une de ces fières déesses,
Là bas il subira les coups
De ces flétrissantes détresses,
De ces accablantes faiblesses,
Dont de minuscules prouesses
Ne dissipent pas les dégoûts!

Pourquoi cette amère injustice?
Achille eût dû naître de toi!
Il a fallu m'unir... pourquoi?
M'unir pour mon constant supplice,
Pour ma honte et mon sacrifice
A ce mortel peu fait pour moi
Qui, maintenant, vers la vieillesse,
Marche, se courbe et se rabaisse...
Dont je rougis quand je le voi!

Jupiter! souverain des Hommes,
Implacable maître des dieux,

Il faut, dans ce jour où nous sommes,
Laisser tomber sur moi tes yeux!
Consens, si tu m'aimes encore,
A ce qui me reste d'espoir :
Pour cet enfant je veux avoir
Quelque présent qui le décore,
Et le sépare des Humains
En lui rendant une apparence
Des droits sacrés de sa naissance
Qu'on n'a pas remis dans ses mains!

— Le Dieu bénin pencha la tête;
Il contempla profondément
L'objet de l'altière requête
Et rit à cet aspect charmant.

— Le voilà donc ce déicide!
Le voilà donc ce fils perfide,
Ce vengeur du vieux Uranus,
Qui, poussant les dieux mal venus
Sous les rigueurs des destinées,
Vers des sphères abandonnées
Nous devait renvoyer tout nus!

Eh bien, ô ma Thétis si chère,
O ma Thétis aux pieds d'argent!
Dis-moi ce que ton cœur préfère,

Ton amour peut être exigeant.
Tout ce que tu veux, je le donne!
Que l'essaim des désirs bourdonne
Autour de ton sein maternel!
Appelle à moi! Fais-en l'épreuve!
J'en jure par l'ardeur du fleuve
Qui roule un supplice éternel!

Et l'enfant, d'un œil intrépide,
Contemplait toujours le grand Dieu.
Achille n'était point timide,
Ne s'étonnait pas pour si peu!
Il comprit dans sa jeune tête
Que tout devenait sa conquête,
Dès qu'il y trouvait des appas;
Qu'il n'avait qu'à tendre les bras...
Du giron auguste il s'élance,
De Minerve il saisit la lance,
Et, dans sa naïve insolence,
Il veut la prendre.

— Que fais-tu?
Dit en souriant la déesse;
Pourquoi cette ardeur, cette presse?
Mon enfant, je suis la Vertu.
Il faut du temps pour me comprendre;
Il faut du temps pour m'entraîner;

Il faut auparavant m'entendre;
Nul ne saurait me fasciner.
Personne ne peut me séduire.
Si tu veux, je vais te conduire;
Il faut à moi t'abandonner.

— Je suis maître et non pas esclave!
Répondit l'enfant mal instruit.
Adieu, Minerve! Adieu, la brave!
Tu ne fais pas assez de bruit.
Et vous, à la belle ceinture,
Vénus, aux yeux pers... Veux-tu bien,
Si je te prie et te conjure,
Veux-tu ne me refuser rien?

— A mon fils comme tu ressembles!
Prends ma colombe dans ton sein.
Je t'attache... Est-ce que tu trembles,
Te méfiant de mon dessein?
Les nœuds chéris dont je te charge
Sont d'or, tu le vois, et d'azur,
Dans leur étreinte on est au large,
Leur pression n'a rien de dur.

— Je suis maître et non pas esclave!
Dit Achille, l'éclair aux yeux.
Je ne veux pas de ton entrave!

Et toi, Mercure au front joyeux,
Donne-moi là tes talonnières,
Ton caducée et ton chapeau!

— Oui! les oreilles prisonnières
T'obéiront! Rien n'est si beau!
Tu flatteras les multitudes,
Tu changeras leurs habitudes,
Tu leur feras la vérité!
Les éblouissant de mensonges,
Tu leur feras prendre des songes
Pour la bonne réalité.

— Je suis maître et non pas esclave,
J'ai l'horreur de la fausseté!

— C'est un Dieu! pensait dans son âme
La suprême Sagacité.
Sans le savoir, ce qu'il réclame
C'est l'éternelle Activité,
C'est l'éternelle Liberté!

Thétis, assise aux pieds du Maître,
Ses doigts noués sur ses genoux,
Ne savait y rien reconnaître,
Et de ses yeux profonds et doux
Suivait, dans la salle éthérée,

La marche inquiète, égarée
De l'enfant chercheur...

— Parmi nous,
Lui dit Jupiter qui l'embrasse,
Le Pélide à l'œil ébloui,
Étant mortel, n'a point de place;
Je ne sais qu'un moyen pour lui.
Thétis! Thétis! Il faut qu'il meure!
La terre n'est pas sa demeure,
Et ne peut lui donner qu'ennui!

Thétis, poussant un cri terrible,
Reprit son enfant dans ses bras;
Mais la Mort, d'un doigt inflexible,
Tirait Achille sur ses pas.
Elle avait en ses mains rugueuses
Une clef d'or qu'Achille vit :

— Veux-tu des heures bienheureuses?
Voilà ce que l'Ombre lui dit :
— Veux-tu de brillantes journées,
Des semaines et des années
De plaisirs sans fin couronnées,
Mais peu d'honneur, pas de renom?
Et qu'au bout d'une telle vie
D'un oubli mérité suivie,

Je te saisisse?..

— Non ! non! non!

— Veux-tu demander, au contraire,
Un destin court et tourmenté ?
Une existence téméraire,
Dure, troublée, et qui, pour plaîre,
Ait besoin que l'on sache extraire
La saveur de son âpreté ?
Dans ce cas, parle ! et je te livre,
Sous cette clef, l'éclat certain
D'un présent qui te fera vivre
Jusques au temps le plus lointain.
Les hommes pourront de leur ville
Oublier le saint fondateur ;
Ils oublieront, comme inutile,
Leur passé, même leur honneur !
Mais ils n'oublieront point Achille,
Dont le nom, brillant de splendeur
Et me faisant plier moi-même,
Luira comme un astre suprême
Au-dessus de toute grandeur !

— Je prends la clef! cria l'éphèbe ;
Ouvrez l'Enfer ! ouvrez l'Érèbe!
Je prétends m'y précipiter !

Mais Thétis, prompte à l'arrêter,
Pleurante, folle, furieuse,
Heurta la Mort pour l'écarter;
Fendant la foule curieuse,
Son fils voulant lui résister,
Elle enchaîna d'un bras sauvage,
Tremblant d'amour, d'horreur, de rage,
L'obstiné qui se débattait,
Le bâillonna de sa ceinture,
L'enveloppa de sa vêture,
Et, malgré l'étouffé murmure
Et le spasme qui l'agitait
L'emporta, bouillante et rapide
Comme un météore de nuit,
Vola vers l'Océan humide,
Frappa la vague, qui jaillit,
S'ouvrit, eut peur et l'engloutit.

— Non ! non ! il faut que je te cache !
Mon fils, ne me résiste pas !
Tu n'as pas réfléchi, mais sache
Que là, sur mon sein, dans mes bras,
Pas de place pour ton trépas !
Méchant ! tu veux quitter ta mère?
Eh ! donc, que me resterait-il ?

L'enfant, ruisselant d'onde amère,

Contemplait son séjour d'exil.
Il riait à trouver si vastes
Ses plaines et ses profondeurs ;
Il s'émouvait aux grands contrastes
De ses sables, de ses splendeurs.
Il suivait avec les Dorides
Les fleuves bleus, courants rapides
Qui se partagent l'Océan ;
Il écoutait dans leurs cavernes
Tourbillonner, froides et ternes,
Les eaux que fouette l'ouragan.

Cela dura quatre ans à peine.
Il grandissait, et sa fierté
Chaque matin plus souveraine
Dénonçait sa virilité.
Comment le tenir arrêté?
Comment lui fermer la sortie ?
Comment sa curiosité
Pouvait-elle être divertie?
Thétis, désespérant un jour,
Imagina pour tout remède
De l'engourdir dans un amour,
Et le mena chez Lycomède.
D'abord tout lui réussit bien,
Achille accourut au lien

Que lui tendait Déidamie.

— Vois-tu? Je ne désire rien
Tant que je t'aurai pour amie.
Vois-tu? Je veux me reposer
Dans les plaisirs que tu me donnes:
Rien que l'éclat de tes couronnes,
Rien que l'ardeur de ton baiser!
Tu m'imposes donc, ma chère âme,
Avec tes vêtements de femme
L'ivresse de ta volonté?
J'y consens! Dans ma chevelure
Laisse couler cette huile pure...
Cherchons la grotte fraîche, obscure,
Qui ne trahit pas le murmure
De la mourante volupté...
Attends!.. Quel est cet homme?.. Il ose
Approcher de ce lieu sacré?

— Voyez mon essence de rose,
Et ce lin richement pourpré!

— Comme la gent sidonienne
Est habile dans ses travaux!

— Voici!.. Prends!.. Que ta main la tienne,
La fleur des ornements nouveaux!

Un bracelet, des bandelettes,
Un collier d'or, un blanc miroir...
A ces inventions tout cède !
Venez, filles de Lycomède,
Prenez ! Vous pouvez tout avoir !

— Qu'est cela que je vois qui brille
Sous ce tissu d'or alourdi ?

— Ce n'est pas l'outil d'une fille,
C'est celui d'un guerrier hardi.

— C'est un glaive !.. Un beau glaive !.. Donne !

— Oserais-tu t'en emparer ?

— Je ne rends de compte à personne !

— Tremble de le déshonorer !

— Insolent ! Je m'appelle Achille !

— Je suis Ulysse, et je te tiens !

— Salut, l'homme à l'âme subtile !
Tu m'ouvres les yeux ! Pars ! je viens !

Troie en feu, le bouillant Scamandre,

Le Simoïs roulant les morts ;
Les vaines clameurs de Cassandre,
Les murs croulant sous les efforts,
Patrocle expirant sur la poudre,
Tout rouge sous son baudrier;
Jupiter brandissant la foudre
Et Mars jetant son bouclier;
Ajax, Ménélas, Diomède,
Le Roi des Rois, à qui tout cède,
Secouant partout la terreur;
Tandis que l'Achéen le raille,
Hector traîné sous la muraille
Qui tombe avec son protecteur...
Et sur les murmurantes rives
Voici des troupeaux de captives
Pleurant des adieux sans retour !...
Malgré l'arrêt des destinées,
Achille a vécu mille années,
Mettant des mois dans un seul jour!

Thétis, pendant tout ce tumulte,
Au milieu des pleurs et du sang
Et du fracas retentissant
Effroi de la campagne inculte,
Thétis, oubliant sa beauté,
Sa divine immortalité,

Ses sœurs et son père et son culte,
L'œil brûlant, le cœur irrité,
Gémit sur sa fatalité,
Cherchant à fuir la vérité
Qui la menace et qu'elle insulte !
Elle court du soir au matin,
A tous les dieux demandant grâce !
Elle a perdu son air hautain,
Il n'est genou qu'elle n'embrasse !
Elle va suppliant Vulcain
De forger des armes meilleures ;
Elle demande au sourd Destin
De retarder le pas des Heures.
Chaque jour devant Ténédos
La vague accourt et la ramène.
Elle interroge au loin la plaine...

— Achille !.., dit-elle aux échos.
O mon trésor, ô mon Achille !
O mon tout ! Je te tiens encor !
Assieds-toi là, doux et tranquille ;
Le ciel est pur, le sable est d'or !
Faudra-t-il sur ce beau rivage
Retrouver, le soir d'un carnage,
Ton corps blanc, froid, inanimé ?
Si tu m'aimais, toi, tant aimé !
Cruel ! Que n'es-tu dans Larisse !

— Bien loin de moi pareil supplice !

— Veux-tu voir tes vœux accomplis?
Je puis te rendre Briséis!

— Je veux le carnage et les armes !
Venger les misérables larmes
Qu'Agamemnon m'a fait verser !
Je veux aller et renverser
Les tours insultantes de Troie!
Je veux combattre !.. C'est ma joie !
Je veux vaincre et vaincre toujours!
Mon corps est lent, mes bras sont lourds !
Quand serai-je adroit et rapide !
Je veux gagner la clef splendide
Que la Mort, aux divins parvis,
A mes yeux fit briller jadis.
Peux-tu me la donner, ma mère?

— O des douleurs la plus amère!
Je n'ai plus de fils!

Et voilà
Que la mort crie, et parle, et presse :

— N'ai-je pas tenu ma promesse?
Achille, sur tes cheveux blonds,

Il est aisé qu'on le confesse,
Le laurier se noue et caresse
Ton front sublime!.. Eh bien! Allons!
Réponds au marchand qui réclame!..
N'es-tu pas prêt? Allons, grande âme,
Il faut partir, nous t'appelons!..

O Terre, où la vie étincelle,
Verte et mouvante à tous les yeux,
Où tout marche et se renouvelle
Dans un ordre silencieux,
Est-il possible que, saisie
D'une insolente frénésie,
L'âme ait plaisir à te quitter?

— Que dis-tu? Qui voudrait rester,
Du petit nombre de mes Sages,
Dans ces étroits et noirs passages
Où je feins de les arrêter?
Ils sentent que je suis moi-même
A peine l'ombre de leurs vœux!
Je montre ce qu'il faut qu'on aime;
Je manque de ce que tu veux!
Ma beauté n'est qu'une apparence.
Je ne suis rien, je ne suis pas!
Sœur du néant, de la souffrance,
Que peut-on trouver dans mes bras?

Ma verdure n'est qu'un mirage
Trahissant à l'œil incertain
L'imparfaite et timide image
D'un Élysée encor lointain,
Et qui n'est pas mis sous ma main.
Mon souffle est une pauvre haleine
De ce grand vent impétueux
Qui s'épand dans une autre plaine
En faisant vibrer d'autres cieux.
Va ! les faux bonheurs que je donne
Ne doivent enivrer personne
De leurs délices prétendus !
Il n'est ni sceptre ni couronne,
Ni clairon non plus dont je sonne,
Valant ce qu'on les a vendus !
Croyez-moi, moi qui suis la Terre,
Dont les mamelles ont nourri
Toute votre race éphémère
Qui pleure et ne sait pas se taire,
En s'épouvantant du mystère
Qui la presse malgré son cri...
Non ! je ne suis pas votre abri !
Je ressemble plutôt, sans doute,
A l'esquif aux ais décousus
Que le vent pousse et qui fait route
Sur des océans inconnus.
Il transporte son équipage,

A travers la brume et la peur,
Par le beau temps et par l'orage,
Vers un débarquement sauveur.
Aucun des marins dans son cœur
Ne s'imagine et ne se flatte
Que sur ce plancher qui s'éclate
Soit sa maison ni son bonheur!
Ce qu'il désire et ce qu'il aime
Est là-bas, après bien des flots !
S'il appelle, c'est aux échos :
Il leur jette son cri suprême;
Sous ses pieds, autour de ses mains,
Dans ces mouvants et faux chemins,
Il ne peut que sombrer lui-même.
Son rêve est dans ses lendemains !

C'est ainsi que je vous emporte,
Vous tous, humains, gens effarés,
A des lieux où vous frapperez
Contre une auguste et vaste porte !
C'est là, c'est là que vous irez;
C'est là, c'est là que vous vivrez;
C'est là qu'enfin vous trouverez
Ce dont le désir vous transporte!
La vie et l'air qui vous importe,
Là seulement vous les aurez!

Autour de la porte de Scée
La foule est à grand bruit poussée,
L'échelle est aux murs adressée,
La flèche ou la pierre est lancée
Par des milliers de bras tendus !
Les rochers roulant des murailles
Creusent de sanglantes entailles,
Ouvrant les membres, les entrailles
De ces vains jouets des batailles,
Les guerriers sur l'herbe étendus,
Tandis qu'à leurs cris éperdus,
Une autre foule se dispute,
Et se querelle et se culbute,
Remplaçant pour une autre chute
Les corps dans les airs suspendus !
Ainsi dans la vaste fournaise
Où le bois tombe et devient braise
L'incendie, à tout appliqué,
Nourrit sa flamboyante force
En dévorant jusqu'à l'écorce
Ce qu'il avait d'abord manqué,
Et tandis qu'il siffle et qu'il vibre,
Roule et ne laisse rien de libre
Dans son cercle d'intensité,
De même le mal, excité
Par le choc de tous ces courages,
Par l'ardeur de tous ces visages,

Par le sang de tous ces carnages,
Par les hurlements de ces rages,
Arrive à son extrémité !

L'esprit s'exalte et multiplie
L'audace et la peur à la fois!
Dans tous ces êtres aux abois
Que le danger assaille et plie,
Bouillonne l'agitation ;
C'est un effort, une action
Et tant de résolution
Que nul ne s'en croyait capable.
Dieux, héros, tout devient semblable !
Le lâche est ferme, et le plus grand
Tressaille en lui-même et comprend
Combien sa nature est fragile;
Tout s'exalte, et les animaux
Trouvant leur âme en leur argile,
On voit, on voit jusqu'aux chevaux,
Dans ce jour, père des miracles,
En tombant rendre des oracles,
Soufflant le feu par les naseaux !

Rapide et dur comme la foudre,
Achille, au sommet de son char,
Éclaboussé de sang, de poudre,
Assénait ses coups au hasard.





Savourant un bonheur sauvage,
Il poussait son brave attelage
A travers le champ des humains,
Et dans cette moisson vivante,
Criante, affolée et sanglante,
Il plongeait, replongeait ses mains,
Quand soudain, parmi la mêlée,
Il aperçut, venant à lui,
Une grande Forme envolée
Qui lui cria :

— C'est aujourd'hui!

Il la contemple avec ivresse :
Il a reconnu la déesse
Qui dans l'Olympe lui parla.
Comme elle est grave et qu'elle est belle!
Que pure est sa voix!... Elle appelle!
C'est bien la Mort... Oui, la voilà!

Elle tient la clef d'or brillante
Entre ses doigts, entre ses doigts!
Sur ta poitrine palpitante,
Sur ta poitrine bondissante,
Héros! la clef d'or, tu la vois!
Ouvrant les bras, tu la dévores
D'un regard qui vaut un baiser.



Ton désir, tu vas l'apaiser.
Salut les nouvelles aurores!
Au coup fulgurant d'un éclair,
Passant de l'obscur dans le clair,
Achille est Dieu!

Tout fait silence
Et le tumulte a disparu.
L'âme est délivrée et s'élance,
Hors de l'inerte turbulence,
Parmi le plein de l'existence
Où le mouvement s'est accru;
Mais le tumulte a disparu.
Achille voit, sent, vit... Il aime!
Il saisit, reçoit dans lui-même
Ce qu'il n'atteignait qu'à moitié!
Comme il a l'invincible audace,
Comme il peut prendre toute place,
Et que plus rien ne l'embarrasse,
Il comprend l'ineffable grâce
Et la sympathique pitié!

— Lutter! C'est ce que je préfère,
Disait-il...

Il remplit la terre
De l'éclat vainqueur de son nom!




C'est un Dieu jeune et tutélaire :
Il règne, il a toujours raison!
Croyez-vous qu'il ait ses demeures
Chez les Scythes ou chez les Neures,
Dans une île du Pont-Euxin?
Supposez-vous qu'Iphigénie
Avec sa candeur infinie,
Ou Médée à l'âme hardie,
Ou bien Hélène la fleurie,
Repose aimante sur son sein?
Abandonnez toutes ces fables :
Il a reçu d'autres honneurs!
Laissez s'irriter dans leurs sables
Le Borysthène et ses horreurs,
Et leurs mystères misérables!
Laissez Hélène avec ses sœurs!
Achille a bien d'autres douceurs!

Il habite au profond des âmes
Qui, s'effrayant des moindres blâmes,
Ne veulent trêve ni repos!
Il est chéri de toutes femmes
Dont les yeux cherchent les héros!
Il marche au-devant des bannières
Qui vont franchissant d'un pas sûr
Montagnes, plaines et rivières,
Et que ne retient aucun mur!

Il riait aû fils de Philippe
Quand celui-ci, presqu'un enfant,
Ainsi qu'il eût fait de l'Euripe,
Franchissait la mer triomphant,
Et faisait voler ses enseignes,
Porus, aux villes où tu règnes,
Sur les pays de l'Éléphant!
Il était avec ces cohortes
Qui foulèrent le monde entier;
Il était dans ces mains si fortes
Qui dépecèrent par quartier
Des empires de toutes sortes!
Il est avec tout ce qui meut,
Tout ce qui s'agite et s'avive;
Il est avec tout ce qui veut,
Il est avec tout ce qui peut...
L'aime-t-on? Eh bien! qu'on le suive!
Mais il a quitté pour toujours
Les esprits vains, les regards courts.
Les courages qui sont trop lourds
Qui veulent vivre en une enceinte,
Comme lui n'ont jamais senti;
Et la mer dont il est sorti
Roule son éternelle plainte.

LA PETITE CHANSON.

A Mademoiselle Christine de G.

— Ma petite chanson,
L'entends-tu sous les branches,
Battant ses ailes blanches
Au milieu du buisson,
Ses ailes, vives ailes
Comme en a le pinçon?
Ma petite chanson
S'élève à la moisson
Comme au temps des vendanges,
Aux palais comme aux granges,

Aux démons comme aux anges,
Ma petite chanson!

Tout en sautant d'un pied sur l'autre,
A travers bois elle passait.
Son chien, faisant le bon apôtre,
Sautait, jappait, la caressait
Et, repartant, il s'enfonçait
Dans le taillis, sous les fougères.
Suivant des modes étrangères,
Son casaquin, pailleté d'or,
De sa pourpre et de sa dentelle
Serrait sa taille droite et grêle.
Elle avait, elle avait encor
Une jupe un peu chiffonnée,
Mais reluisante et satinée,
Peinte, quadrillée et chinée,
Tombant plus bas que le genou.
Quelques grains de verroterie
Ceignaient ses bras, ceignaient son cou;
Sa tempe, elle l'avait fleurie
D'une églantine et d'un muguet
Et d'un rameau de marjolaine.
Elle-même était un bouquet.
Que de bon cœur elle chantait,
Elle chantait à perdre haleine!

— Ma petite chanson,
Le grelot de ma vie,
M'emmène et m'a suivie,
Toujours à l'unisson!
Sans débats et sans guerres,
Ne nous séparant guères,
Je suis son nourrisson!
Ma petite chanson,
C'est mon pied, mon chausson.
C'est aussi ma défense!
La vieillesse et l'enfance
Accueillent sans offense
Ma petite chanson!

Elle avait quatorze ans à peine,
Peut-être quinze, mais pas plus!
Ses yeux bleus riaient sous l'ébène
De ses cheveux un peu crépus.
Était-elle bohémienne?
Je le croirais; je n'en sais rien.
Son rire était assez sauvage...
Elle passait sous le bocage
Toute seulette avec son chien.

O la ravissante journée,
Où l'on vivait à grand plaisir!
Faite pour une âme adonnée

A quelque chatoyant désir!
Claire!... Et la fillette, à loisir,
Jetait sa voix passionnée :

— Ma petite chanson,
Je n'en suis pas surprise,
Un matin fut apprise
Sans peine et sans leçon!
En regardant la nue,
La rivière inconnue
Où jouait le poisson,
Ma petite chanson,
Comme un léger frisson,
Tout à coup prit naissance!
Comme elle a de puissance!
La belle connaissance,
Ma petite chanson!

L'enfant passait sous le feuillage
Bien loin des endroits fréquentés;
L'ombre jouait sur son visage
Au gré des taillis agités
Par les battements de la brise.
La feuille, au revers blanche ou grise,
Jaune déjà, pourpre souvent,
Se soulevait avec le vent;
Sous un dôme épais d'émeraude

Les tiges du bouleau changeant
Semblaient bien, dans une ombre chaude,
Autant de baguettes d'argent.

Elle traverse la clairière,
Aspirant air pur et lumière,
Douces ténèbres, frais rayons;
Les framboisiers, les liserons,
Dressent la tête à son approche;
Plus d'une ronce en fleurs accroche
Sa longue manche ou ses jupons.
Les lapins que son pas éveille,
Allongeant leur branlante oreille,
Se dressent pour la voir passer.
Sur son front voltige une abeille;
Un scarabée ose presser
De son vol sa divine oreille
Et bourdonne pour l'embrasser.
La demoiselle aux ailes bleues,
Les papillons aux longues queues
Sur ses pas montent tournoyant,
Et, tandis qu'ils s'en vont fuyant
Vers le bourgeon qui les allèche,
Elle court, riant, sautillant,
Et poursuivant de sa voix fraîche :

— Ma petite chanson

Jamais ne se lamente;
Elle est toujours charmante
Et ferme sur l'arçon!
Elle veut la parure,
Sans plumes, sans fourrure
Et sans caparaçon!
Ma petite chanson,
Pareille au limaçon,
Se plaît dans elle-même!
O gué! combien je l'aime!
O gué! plaisir suprême,
Ma petite chanson!

On entendait dans la ravine
Les coups pressés d'un bûcheron;
Il travaillait à la ruine
D'un peuplier au large front.
Déjà, couchés tout de leur long,
Des charmes, des frênes, des ormes,
Avaient de leurs têtes énormes
Écrasé l'herbe aux alentours,
Et leur vigoureuse verdure,
Leur frétillante chevelure,
Eux expirants, vivait toujours.

La femme du bourreau rustique
Avec ses garçons, les aînés,

Détaillait d'un bras famélique
Les pauvres rameaux contournés;
Les deux filles, des moindres branches,
Leurs jupons brassés sur les hanches,
Liaient et cotrets et fagots,
Soufflant à peine quelques mots;
Et trois marmots, sur la fontaine
Sourdant des racines d'un chêne,
Construisaient un petit moulin.
C'étaient des rires, des querelles,
Comme les jeunes hirondelles
Matin et soir en ont entre elles,
Beaucoup de bruit, pas de venin.

Le père en faisant son ouvrage
Pensait cependant à part lui:

— A quoi me sert tout mon courage?
Que deviendrait mon entourage
Si j'allais mourir aujourd'hui?
Voilà cinquante ans que j'existe,
Et, traînant le sort le plus triste,
A peine ai-je assuré le pain
Et du jour et du lendemain.
Ce que j'essaye est comme un leurre!
Toujours m'arrive de bonne heure
Un cruel désenchantement.

J'ai beau tenter, tenter encore,
Toujours une nouvelle aurore
N'apparaît que pour faire éclore
Sous ma hutte un nouveau tourment!

Je suis né dans un jour funeste
Où les Routiers massacraient tout.
Père, mère, oncle, avec le reste
Des miens, nul ne resta debout.
Le feu dévora notre église;
Il ne demeura du hameau
Qu'un épouvantable monceau
Où les morts, raidis par la bise,
Rongés jusqu'au dernier lambeau,
Laissèrent creuser leur tombeau
Par le bec aigu du corbeau
Et le croc sanglant de la louve.
Je fus jeté dans une douve
Et mon malheur en ôta l'eau.

Sans savoir ni pourquoi ni comme,
Un vieux mendiant, un pauvre homme
Tel que je suis, me ramassa.
Par les chemins il commença
A me traîner sous des guenilles.
Nous trouvions d'honnêtes familles

Qui nous coupaient un peu de pain
Et nous hébergeaient sur la paille;
Mais, moins chanceux le lendemain,
Notre sort n'était rien qui vaille.
J'avais du cœur et de bons bras:
Je me fis valet d'écurie;
Ce fut bien un autre embarras!
Les loups qui couraient la prairie
Ayant dévasté mon haras,
On m'accusa de volerie.
Je fus chassé. Je me vendis
Comme esclave au seigneur d'Aguille.
Il me fit l'époux d'une fille:
Ce fut ma part de Paradis.
J'eus un enfant, puis j'en eus dix;
Il leur faut donner leurs pâtures.
J'aime ces pauvres créatures;
Mais j'ai beau hacher jour et nuit,
Je ne sais quel guignon me suit,
Nous avons des heures bien dures.
Pourquoi ne puis-je réussir
A leur gagner le nécessaire?
Pourquoi voir toujours la misère,
Gueule ouverte, âpre à me saisir?
Tant de gens sont dans l'abondance!
Je demande ma suffisance :
Pourquoi ne puis-je l'obtenir?

Voilà pourtant, sur ma parole,
Un bout d'ouvrage assez bien fait !
Un chêne est mort quand je l'accole !
Eh ! je pourrais tenir école !

Et le bûcheron triomphait.
Une joie entière et subite,
L'ayant envahi sans raison,
Croissait, gaillarde et non petite,
Et l'exaltait d'une façon
Que, le front levé vers la nue
Qui flottait légère et menue
Au-dessus du bois éclairci
En souriant à la fougère,
Le vieux se mit à rire aussi,
Semblant écouter l'étrangère,
Qui, sans regrets et sans souci,
Passant dans l'ombrage obscurci,
Poursuivait de sa voix légère :

— Ma petite chanson,
Tu n'es pas difficile,
Tu n'es pas imbécile
Et tu vas sans façon !
Évitant d'un pied preste
Le chagrin et le reste,
La peine et la cuisson,

Ma petite chanson
D'un déluré garçon
A parfois la manière;
L'école buissonnière
A pris sous sa bannière
Ma petite chanson!

— Holà! Simon, dit le pauvre homme,
As-tu ta flûte?

— Oui, très-bien!

— Ma femme, as-tu raisin ou pomme?

— Non, mon compagnon, je n'ai rien!

— N'importe! Il faut entrer en danse,
Le temps est beau, profitons-en!

Et cette famille, en cadence,
Vieillesse, âge mûr, belle enfance,
Sautait, ballait sans défiance,
Sans réflexion, sans défense,
Sans regard vers nulle espérance,
Sans frayeur d'aucun ouragan.

Plus loin passait dans la clairière

Le sire de Gournay tout noir.
Il avait levé sa visière,
Près de lui flottait sa bannière;
Il retournait vers son manoir.
Au fond de son âme hardie
Il roulait un projet hautain,
Voulant au duc de Normandie
Dénier son droit suzerain.
Il allait, dès le lendemain,
Offrir la ligue au Roi de France;
Entre le doute et l'espérance
Son esprit flottait incertain.
Ce n'est pas tout que d'être brave
Et réfléchi dans ses projets.
Les plus libres ont quelque entrave,
Les plus adroits ont des sujets
De buter dans la réussite.
Le triomphe échappe si vite,
Et sitôt viennent les regrets!

— O ma jeunesse! ô ma prouesse!
O ma vigueur! je me fais vieux!
Tout me menace et me délaisse,
Et le repos me vaudrait mieux.
Toujours guerroyer! et pour vivre
Ne savoir quelle route suivre!
Des alliés et pas d'amis!

Si je m'arrête une minute,
J'oscille aussitôt vers ma chute,
Et mon cœur m'avait tant promis!

Hé! mes pages, prenez donc garde!
Vous fatiguez trop ce coursier!
Et toi, sergent d'armes, regarde!
La rouille atteint ce branc d'acier!
Sénéchal! surveille ces drôles
Et caresse-leur les épaules
De ton bâton de coudrier!

Le vieux Hugue avait la voix forte;
Sous son coup d'œil éblouissant
Chacun a peur, et dans l'escorte
Règne un silence obéissant.
Les écuyers baissent la tête,
Les chevaliers baissent les yeux,
Les archers marchent sérieux,
Et, dans leur armure complète,
Les bannerets disent tout bas :

— Allez, et ne l'irritez pas!
Nous ne sommes pas à la fête ;
Il est morne et triste aujourd'hui!

Et l'ancien vainqueur, à part lui,

Tenant son cheval blanc d'écume,
Continuait :

— Entre l'enclume,
Entre l'enclume et le marteau
Le Diable a saisi mon cerveau !
Jean-Sans-Terre est un mauvais maître,
Et le Français, pire peut-être,
M'effraye plus ! Il est prudent
De ne pas agacer sa dent.
Puisqu'il prétend mon allégeance,
Donnons-la-lui ; mais Dieu sait bien
Qu'ici je ne me fie à rien
Et que je devine à l'avance
Plus d'un hasard, plus d'une chance
Où je devrai me repentir
D'être à Philippe et le servir !

O mon Gournay ! chères murailles,
Inventions de mes aïeux,
Vous m'êtes plus que mes entrailles,
Plus que mon sang, plus que mes yeux !
O mes tours ! ô maisons tranquilles,
Où s'éjouissent mes bourgeois !
O la plus douce entre les villes,
Dans mon cœur même je te vois !
Faudra-t-il qu'un malheur t'atteigne

Après avoir tant échappé ?
Qu'un Anglais, qu'un Français t'étreigne?
Que tu tombes, que ton flanc saigne?
C'est ton sort, si je suis trompé!
Maudits soient mon père et ma mère
Qui m'ont fait puissant feudataire
Quand j'aurais été plus heureux
D'être un laboureur sur la plaine,
Un mendiant criant sa peine,
Quelque prisonnier dans sa chaîne...
Ils n'ont à s'occuper que d'eux!

En mordant l'amère harangue
Que de la sorte il s'adressait,
Le châtelain se redressait
Et soudain, malgré lui, sa langue
Parla contre ce qu'il pensait :

— Sire Gilbert, as-tu mémoire
D'un plus beau jour que celui-ci?

— Monseigneur, j'y songeais aussi!

— Je suis à deux doigts de me croire,
Continua le vieux seigneur,
A ce jour d'éternel honneur

Et mon plus beau fleuron de gloire,
Où, devant l'orme de Gisors,
Au milieu des cris, des transports,
Nous avons juré la Croisade !
T'en souviens-tu, mon camarade?
La jeunesse et la passion
Gonflaient en ce temps ma poitrine !
Je servais la cause divine !
Je suivais le Cœur-de-Lion !
C'était bien la température
Que nous ressentons aujourd'hui !
Légère, douce, vive et pure,
Et qui relève la nature,
La caresse et lui sert d'appui !
On croit vraiment dans les bruyères
Qu'il passe comme un chant d'oiseau !...

Ce n'étaient pas là des chimères !
Tout le long, le long du coteau,
Il s'élevait en notes claires :

— Ma petite chanson,
Sans coupe ni ciboire,
Se contente et sait boire
Dans un pauvre tesson !
De la mie un peu grise,
Avec une cerise

Et deux brins de cresson!
Ma petite chanson
Vit bien sans échanson!
Elle est ambitieuse
D'être toujours joyeuse...
Dieu! comme elle est rieuse,
Ma petite chanson!

-- Par ma barbe! quoi qu'il arrive,
La vie est très-bonne, après tout!
Dans les halliers entends la grive!
Allons! preste et tôt qu'on me suive,
Si nous mourons, mourons debout!

En voyant la mâle figure
Du paladin s'illuminer,
Toute la troupe prit l'allure
Que son chef lui voulait donner.
Les chevaux, secouant la tête,
Sautaient, hennissaient, l'œil en feux.
Ils se cabraient, bride et gourmette
A peine venaient à bout d'eux!
Dans ce vif et joyeux désordre,
Les lévriers cherchaient à mordre
Le tabard du page taquin,
Ou sa botte de maroquin.
Avec cliquetis de ferrailles

Les hauberts secouaient leurs mailles,
Les brancs battaient les étriers;
Et les chanfreins, les boucliers,
Jetaient des éclats de lumières!
Le soleil dorait les bannières,
Les gonfanons, les baudriers,
Les traits des arbalétriers,
Les chausses, rouges, jaunes, blanches,
Les bleus bonnets, les vertes manches,
Et les selles des destriers.
Enfin, piétons, cavaliers,
Toute la bande turbulente
Passa dans l'ombre étincelante
Qui longtemps répéta ses cris;
La forêt, vasteet somnolente,
L'enveloppa sous ses abris.

Au plus profond de la vallée
Les voyageurs pouvaient souvent
Entendre la claire volée
Des cloches d'un ancien couvent.
L'abbé, comme un saint personnage,
Aimant à regarder en soi,
Ce jour-là même, sous l'ombrage,
Pesait les choses de la Foi.
Il contemplait avec tristesse

Les torts de l'humaine faiblesse,
Et leur évidente détresse
Devant le dernier Jugement.

Il trouvait si grande la faute,
Avec la justice si haute,
Que tout méritait châtiment.

Et comme il marche tête basse,
Courbé par l'âge et par le poids
Du grand souci qui l'embarrasse,
Il se fait soudain, dans le bois,
Qu'un souffle court, qu'une voix passe :

— Ma petite chanson,
S'enivrant d'ambroisie,
Construit sa fantaisie
En habile maçon !
Toujours la bonne chose,
Dit-elle, est dans la rose,
Aussi dans le glaçon !
Ma petite chanson
En découvre un tronçon,
Du moins elle l'assure !
Dans la pire morsure ;
Craint-elle la blessure,
Ma petite chanson ?

En rentrant dans le monastère
L'abbé fit venir le prieur :
— Mon enfant, je ne puis vous taire
Que je me sens changé d'humeur.
Il se peut qu'un chagrin austère
Soit contre l'esprit du Seigneur.
Peut-être ai-je fait cette erreur
De trop considérer la terre
Comme un pur séjour de malheur.

Je suis vieux, ma tête est branlante
Et mes jours seront tôt comptés.
Sous une rigueur accablante
J'ai mal plié mes volontés.
Souvent fâché, parfois rebelle,
Je crie à Dieu qu'il me rappelle
Et cesse de me voir souffrir!..
J'ai bien hâte, je vous l'avoue,
De tirer enfin sur ma joue
Le drap qu'on ne doit plus ouvrir.
Insensé!.. Fils ingrat!.. O frère!
Si j'avais compris la prière,
Je n'aurais rien dit de pareil!
J'aurais remercié mon père
D'avoir fait la peine éphémère
Et d'avoir promis le réveil!

— Seigneur abbé, Dieu vous pardonne
Et nous pardonne à tous, je crois.
Il n'est aucun qui ne frissonne
D'avoir bien mal porté sa croix,
Sa croix, vous dis-je, ou sa couronne!
Nous avons tous eu du chagrin,
Nous avons passé sous l'airain
De la herse, qui, sur le monde,
Est traînée, en tous temps, partout;
Notre âme serait peu féconde
Sans la souffrance et le dégoût.

— Nous voilà tous deux du même âge,
Frère Antoine, et tu m'entends bien.
Nous avons fait même voyage
Et de moi tu n'ignores rien.
Nous habitions même cellule
A Nogent, sous l'abbé Guibert.
Toujours sous le même couvert,
Nous avons même crépuscule.

Mieux doué que ton compagnon,
Tu n'as pas voulu la science
Et tu vécus sans défiance,
Plus digne de notre maison.
Lorsque je lisais tant de livres,
Toi, tu bêchais notre jardin,

Et tu nous préparais des vivres
Quand je me faisais du chagrin.
J'ai copié, tu t'en rappelles?...
Dans des jours pour moi bien mauvais!...
Tous les missels de nos chapelles,
Le *Miroir* de Jean de Beauvais,
Des légendes et des Novelles.
Je songeais, en traçant le mot,
En puisant dans mon écritoire,
Qu'il fallait m'enfuir au plus tôt
Et m'en aller chercher la gloire!
Tourmenté par un faux démon,
Je répugnais à la raison
Quand elle m'inspirait ma tâche...
C'est tout ainsi que j'ai vécu,
Me débattant, mal convaincu,
Peut-être fou, peut-être lâche!
Et maintenant que je suis vieux,
Sous le remords de ma folie
Je me courbe, je m'humilie,
Et l'aveugle mélancolie
Pleure ses larmes dans mes yeux.

Mais à l'instant, sur la garenne,
J'allais, songeant à tout cela,
Quand je sentis ma lourde peine
S'alléger... Il se révéla

Dans ma douleur une allégresse,
Dans ma souffrance il s'éveilla
Un éclair brûlant de tendresse,
Et mon cœur ravi s'envola.
J'éprouvais une joie intense,
Et comme un tourbillonnement
Me prit, me porta, sans défense,
Presque contre mon sentiment,
Sans que je comprisse un moment...
Dans le bonheur, bonheur immense,
D'un immense attendrissement !

A cette heure où je te confesse
Une si frivole faiblesse,
J'en suis encor tout pénétré,
Et ce plaisir dont je me vante,
Et qui, cependant, m'épouvante,
Dans mon sein reste concentré !..
Ce rayon soudain qui m'éclaire
D'une espérance involontaire
Me remplit, et je ne crains plus !
Et je crois sentir en moi-même....
(Oh ! ce ne peut être un blasphème !)
Que j'avais tort et que Dieu m'aime
Et blâme ce remords extrême
Qui tenait mes sens éperdus;

Que le siècle n'est pas si traître
Que nous voulons l'imaginer;
Qu'il a les caprices d'un maître,
Mais ses bontés, et que, peut-être,
Il ne veut pas nous entraîner
Pour, après, nous abandonner!
Qu'il saura bien plaider la cause
De tant d'enfants qu'il a nourris;
Que, de sa part, Dieu se dispose
A l'écouter et... sans mépris!
Que ce monstre, enfin... tu souris?...
Oui! si l'on a peur d'être injuste,
On peut soupçonner, cependant,
Que c'est seulement jusqu'au buste
Que la sirène est un serpent!

Et le vieux moine à barbe blanche
Soupire, et sa tête se penche...

Pourtant, tu dansais, tu courais,
Lutinant piétinante, émue!
    O les forêts!
Le vent est gai, l'ombre remue!
    Tu disparais!
Et qu'es-tu donc, fille céleste,
Pour donner ainsi du bonheur?...

O la fraîcheur!
O la chaleur!
Ton présent, est-ce qu'il nous reste?...
Mais tu fuis... Tu n'écoutes pas!
Tu t'en vas, glissant d'un pied leste,
Dans les verts sentiers tu t'en vas!
Où sont tes pas?
Où sont-ils donc, que l'on te suive?
Mais l'herbe n'en a rien gardé,
C'est au cœur qu'est l'empreinte vive
Du bien que l'on a possédé!

GENEVIÈVE DE BRABANT.

Soleil ! je te louerai de parcourir le monde
En répandant partout tes fleuves de clartés,
De rendre les cœurs gais et la terre féconde,
De prodiguer enfin au ciel, au sol, à l'onde,
La divine chaleur qui les rend habités.

Je vous louerai, vapeurs des humides ténèbres
Qui roulez vos manteaux au front du firmament ;
Nuages qui frappez les roulements funèbres
Et faites resplendir l'éclair du châtiment ;
Je louerai les torrents de déchirer la glèbe,
Car ils mettent à nu les trésors souterrains ;
Je louerai la Terreur, la Souffrance et l'Érèbe,
Car ils sont les vengeurs des décrets souverains.

Je te louerai, Nature, en tes diverses formes:
Héros aux corps parfaits, nains et géants énormes,
Fleurs, poisons, éléphants, fourmis, serpents glacés;
Je louerai, sans y mettre aucune différence,
La Faute, la Vertu, l'immortelle Espérance,
Tous ces cribles divers où nous sommes passés!

— Écoutez, Geneviève, il faut que je vous quitte!
Depuis assez longtemps je consulte et j'hésite...
C'est trop tarder, je pars... à mon corps défendant!
On l'exige de moi... j'obéis! Cependant,
Lorsque je pris la croix, ce fut par violence...
Quoi qu'il en soit, je pars demain pour Ascalon.

Geneviève, un instant, réfléchit en silence,
Les yeux fixés à terre et le doigt au menton,
Puis dit :

— Excusez-moi si je vous contrarie;
Mais, pensant comme vous, je ne partirais pas.
Vous n'avez pas d'amour pour la sainte patrie;
Dieu ne veut pas de vous et ne vous attend pas.

Le duc prit de l'humeur et dit d'une voix rude :

— Vous êtes une femme et ne comprenez rien.
Si je restais ici, je sens déjà trop bien

Que se railler de moi deviendrait habitude.
On croirait que j'ai peur! Chacun prendrait le droit
De sourire à mon nom! Il faut donc que je fasse
Ce que les autres font. J'aurais mauvaise grâce
A fournir un sujet de me montrer au doigt!

Le duc alla trouver Golo :

— Dis-moi, mon page,
Connais-tu le devoir de la fidélité?

— Sans doute!

— Je te veux, allant au saint voyage,
Confier et ma terre et tout mon parentage.
Tu seras en ma place!

— Ah! j'ai donc mérité
Qu'on me laisse en arrière avec le lourd bagage!
Non! non! je veux servir la croix! En vérité,
Dans le saint paradis j'aurai mon héritage!
Savez-vous de quel sang est sorti mon lignage?
Quoi! l'on court au combat et j'en suis écarté?
Prenez quelque vieillard pour garder le ménage,
Mais, à moi, laissez-moi toute ma liberté!

— Vassal présomptueux, crois-tu que je consulte

Ta petite sagesse et ta jeune raison?
Ta réponse est folie et ta colère insulte,
Et, pour ton châtiment, demeure à la maison!
Tu me la défendras contre la trahison!

Pendant les premiers jours, le page eut de la peine
A pardonner l'affront qu'il avait essuyé.
Chacun l'apercevait, grondant sa plainte vaine,
Suivant d'un œil chagrin le chemin dans la plaine,
Aux créneaux du donjon sur le coude appuyé.
Ensuite il visita les femmes dans la salle,
Mais restait à l'écart, mécontent, ennuyé;
Enfin, quand eut passé quelque peu d'intervalle,
Il se dit :

— Sur l'honneur! ma dame est sans égale!
La dame que je sers est, certes, sans rivale;
Jamais astre pareil dans les cieux n'a brillé!
Que Geneviève est belle et sa vertu touchante!
Sa voix me glisse au cœur sitôt que je l'entends,
Plus de charme cent fois que la grive qui chante
Ou que le rossignol dans les nuits du printemps!
Cieux et terre! et vous tous, rayons aux clartés bleues,
Caressants messagers de l'éther endormi,
Que séparent de nous des millions de lieues,
Lune aux regards d'argent, bon zéphyr, doux ami,
Tranquillité nocturne, ô fraîcheur, ô silence,

Comme je suis heureux et rapproché de vous!...
Que mon être est léger, vers vous comme il s'élance!
Qu'un sentiment profond fait plier mes genoux!
Désormais je comprends la muette éloquence
Du langage attendri qui descend jusqu'à nous!
Je suis heureux! mes pleurs vous l'apprennent sans doute...
Je ne désire rien! Je ne sais pas pourquoi
Dans tout ce que j'éprouve et dans ce que j'écoute
Un bonheur si complet se fait maître de moi.
Vivre près d'elle est tout! mon existence ouverte
Voit un charme nouveau l'atteindre et s'y plonger.
Plus vaste est l'horizon, la campagne est plus verte,
Et ce monde m'embrasse où j'étais étranger!

Quelques mois écoulés, Golo sentit son âme
Fatiguée, énervée et ne se trouvant plus...
L'étoffe se tirait et, partout, dans la trame,
Il se rompait des fils. Des vœux irrésolus
L'assaillaient, lui montrant d'incertaines lumières,
De troublantes lueurs d'une fausse clarté,
Des éclairs d'ouragan, feux follets éphémères,
Qui jetaient des frissons dans son corps agité.

—Oui! je suis bien heureux! Mais... qu'ai-je donc? Peut-être
Elle est trop insensible et ne prend garde à rien.
Sait-elle si je vis? Me veut-elle du bien?
Sans qu'elle en prît souci, je pourrais disparaître!

Je suis, pour elle, autant que les autres varlets!
Rien de plus... Rien de plus? Pourtant, si je voulais,
Cette adoration que mon zèle lui voue,
Sans un trop grand effort je pourrais l'étouffer!
Le temps l'emporterait dans un tour de sa roue!
D'un pareil sentiment je saurais triompher!

Pourquoi me mépriser? Qu'ai-je fait qui l'offense?
Suis-je prêt à donner mon sang pour sa défense?
Je suis prêt!... Suis-je prêt pour lui tout épargner,
Peines, douleurs, regrets, fausses inquiétudes,
A m'offrir de moi-même aux tourments les plus rudes?
Je suis prêt!... Je voudrais la voir partout régner!
Je ne demande rien qui lui doive déplaire!...

Ah! si je nourrissais quelqu'un de ces espoirs,
Importun à l'orgueil d'un esprit si sévère,
Si j'avais seulement aux recoins les plus noirs
De ce cœur, tout entier rempli de son image,
Un désir, un soupçon, un reflet, un mirage,
Moins qu'un rêve tronqué, caressant le présage
De quelque ambition dont serait irrité
Un génie aussi fier en sa pudicité,
Je comprendrais! Mais quoi, pas une ombre pareille
N'a passé devant moi! Non, jamais mon oreille,
En dehors, en dedans de mon sein, de mon front,
N'entendit un soupir qui lui fût un affront!

Me suis-je dit à moi, me parlant à moi-même,
(Jamais je ne l'ai dit ni pensé !) que je l'aime?
Mais je ne l'aime pas !... Si je l'aimais!... Ce mot,
Flamboyant devant moi, me tuerait aussitôt!
Je voudrais, j'aurais soif, j'aurais faim de son être,
Je me cramponnerais aux plis de son manteau...
J'atteindrais cette main ! Et ma bouche, peut-être !...
Ah! quels feux dévorants brûleraient mon cerveau !
J'irais imaginer des douceurs de sa lèvre
Des choses que l'esprit ne doit pas concevoir!
J'en suis sûr, j'en suis sûr, je vivrais dans la fièvre!
Ce que je sentirais, qui le pourrait savoir ?
D'où vient qu'elle me fuit, me dédaigne, m'évite?
Si je ne l'aime pas, que craint-elle de moi?

— Golo, venez ici! Jean de Flandre m'invite
A ne plus différer l'appui que je lui doi.
Du comte de Limbourg il dresse la poursuite;
Prenez mes tenanciers et préparez-vous vite,
Et vous irez, sous lui, dégager notre foi!

Il était bel à voir le camp de Jean de Flandre!
Au revers d'un ruisseau qu'il était bien assis!
Des prés verts et touffus lui servaient de tapis.
Sur les arbres fruitiers on s'égayait d'entendre
De mille oiseaux, pressés de monter et descendre,
Les combats emportés et les joyeux devis.

Les tentes s'alignaient au bord de l'onde claire;
Les pavillons dorés battaient au gré du vent.
Ce n'était pas l'aspect d'une œuvre de colère,
On eût dit le contraire en passant par devant.

Il s'y donna pourtant de grands coups, et les braves
Y furent moissonnés par monceaux, sans pitié!
L'acharnement haineux n'y connut pas d'entraves,
Et l'on y parla plus de mort que d'amitié.
Et Golo fit des mieux, et, tout brillant de gloire,
Étonna les plus durs, qui ne voulaient pas croire
Qu'un jouvenceau sans barbe eût pareille vigueur.
Son intrépidité fit pâlir maint vieux reître;
Les plus désespérés avaient trouvé leur maître;
Il n'était jamais las! Les siens en avaient peur.
Quand, le heaume fermé, ses deux bras martelaient
De la hache de fer l'ennemi reculant,
Indécis, étonné, songeant à fuir, hurlant,
Vers le manoir lointain ses désirs s'envolaient!
Son cœur était absent... Ses yeux étincelaient
Sans que son âme eût part à leur tableau sanglant!
Son coursier se cabrait sur la plaine fumante,
Des cadavres hideux s'étendaient sous ses coups...
Mais, flottant devant lui, se serrant dans sa mante,
Il voyait une femme et la courbe charmante
De ce blanc cou de cygne entouré de bijoux!

Il perçait en avant et poursuivait... son rêve!
Il frappait, il frappait, sans écouter, sans trêve,
Comme si la victime eût barré son bonheur...
Jean de Flandre criait :

— Suivons-le! Qu'il achève
La route qu'il nous fait, ce modèle d'honneur!
Compagnons, imitez, imitons sa raideur!
Jamais tel champion n'a tenu la campagne!

Et Golo se disait : La grâce l'accompagne!
Quand on l'a contemplée, on ne regarde plus
Richesse, éclat, louange, aucune des vertus!
C'est la sœur, oui, la sœur de la Vierge Marie!
Elle seule, je l'aime et, seule, je la prie!

Il revint au château, chevalier. En tous lieux,
Les plus hauts suzerains venaient lui rendre hommage.
Partout on ne parlait que de ce fier courage,
De tant de force unie à si jeune visage;
On entourait son nom de l'assuré présage
D'un sort dont la grandeur devait toucher aux cieux.

— Je mettrai mon trophée à ses pieds, en silence,
Et je m'accuserais d'orgueil et d'insolence
Si j'osais lui parler un peu plus qu'autrefois.
Non! c'est un être saint qu'il faut que l'on adore
De loin! Pour l'approcher je suis trop bas encore.

Je veux que mon esprit la craigne et la décore
De respects plus entiers que même je ne crois !

Il eut, dans cette idée, un mois de paix brûlante.
Dieu sait ce qu'eût produit cet étrange repos;
Mais, un jour, il ouït une voix nonchalante,
Et qui pourtant brûla la moelle de ses os.
Une voix!.. Et c'était la voix d'une servante
Échangeant dans la cour d'ordinaires propos;
Mais cette voix lui fut, au travers de son être,
Un fer rouge qui mord la place qu'il pénètre.
Elle fit de son sein bondir tous les échos.
Elle disait : « Sais-tu? Geneviève est enceinte;
Monseigneur, au retour, verra son héritier. »

Ce discours pour Golo fut une rude atteinte.
Il étouffait. L'horreur l'envahit tout entier,
La rage le saisit.

— Qu'il est heureux, cet homme!
Pensa-t-il, ou, plutôt, rugit-il dans son cœur :
Ah ! comme il est heureux, comme il est fier et comme
Il a bien mérité ce qu'il a de bonheur !
C'est vraiment un héros, un parangon d'honneur!
J'en jure sur ma foi, c'est un être sublime !
Il m'aura donc choisi pour constante victime?
Erreur ! car je le vais frapper si rudement

Qu'on ne lui verra plus ni la tête si haute,
Ni le sang si subtil sous la septième côte,
Ni l'humeur si légère en son enchantement!

Tiens, messager! Va-t'en, va, cours en Palestine!
Va, trouve ton seigneur en quelque lieu qu'il soit :
Remets-lui ce billet, observe bien sa mine
Et viens me raconter ce qu'il veut, ce qu'il croit!

Le messager partit. La nuit passa. L'ivresse
Tomba. Golo sentit un remords.

— Qu'ai-je fait!

Il voulut ressaisir, détruire son billet;
Il courut sur les pas de l'action traîtresse,
Et ne put l'arrêter; elle était déjà loin.

— Qu'ai-je fait! Qu'ai-je fait!

Par les champs, sans témoin,
Il criait :

— Qu'ai-je fait!

L'horreur et la surprise
Le tenaient terrassé. Un jour, dans une église,
Il entendit prêcher qu'aussitôt qu'un démon

Dans l'âme d'un pécheur a creusé sa maison,
Il y peut introduire, et c'est le mal suprême!
Des milliers de démons plus méchants que lui-même.
L'épouvante le prit... Il s'était reconnu,
Et son intérieur s'étalait tout à nu.

Mais, bientôt, il tomba dans une autre visée
Qui, rendant l'énergie à son âme épuisée,
De son abattement fit un géant d'espoir.

— Si ce misérable homme ose bien concevoir
Que sa femme, à bon droit, pourrait être accusée,
Il voudra la chasser de chez lui... Dieu du ciel!
Geneviève chassée, errante sur la terre!
Quelle douceur sans nom peut découler du fiel!
J'ai bien fait de mentir! Et je me désespère
Au moment où je touche un but inespéré?
Quoi!... sans pain, sans soutien?... Eh bien, qu'aurai-je à faire
Si ce n'est à donner ma vie... oh! tout entière!
Pour qu'un si grand forfait, au moins, soit réparé?
Quel profond avenir de poignante liesse,
Et que je dois bénir l'heureuse hardiesse
Qui, ne respectant rien, aura tout préparé!

Le messager revint :

J'ai trouvé notre maître;

Il était sous sa tente avec d'autres seigneurs,
Assez déshabillés à cause des chaleurs,
Buvant, jouant aux dés. Quand il me vit paraître,
Il me dit :

— Quoi de bon?

— Je tendis le billet
Que j'avais à donner, et je le vis sourire :

— Maladroits que de nous! commença-t-il à dire,
Nous voilà bien traités! Tandis que l'on priait,
Marchait de jour, de nuit, fatiguait, bataillait,
Nos femmes s'amusaient! Mais, en bonne justice,
Il faut que notre droit demeure triomphant!
J'écris : « Golo, tuez ma femme et son enfant. »

— Il plia, cacheta, cria : — Qu'on m'obéisse!

— Je restai comme un marbre en entendant cela,
Puis je m'en retournai tout triste, et me voilà.

— Golo! répondez-moi devant toutes mes femmes :
Ce n'est pas le moment d'affecter des secrets.
On prétend qu'il circule un bruit des plus infâmes;
Vous devez le savoir. Ces propos sont-ils vrais?

On assure que vous, vous-même, eûtes l'audace
D'écrire à monseigneur... Répondez sur-le-champ!

— Madame, je ne sais ce qu'il faut que je fasse..
Ne me condamnez pas... Écoutez-moi de grâce!
Autrefois... Pensez-vous que je sois un méchant?...

— Je ne crois rien! Parlez, qu'on puisse vous comprendre!
Balbutier, pâlir, ne me fait rien entendre!
Ne cherchez pas les mots, soyez franc, s'il se peut!
M'avez-vous accusée et sur quelle apparence?

— Madame, ayez pitié de moi!... Quelle souffrance!
Madame... Chacun dit, après tout, ce qu'il veut!
Je n'en suis pas comptable et si vous croyez être,
En un danger quelconque, adressez-vous à moi...
Pour vous défendre... Eh bien, je ne crains Dieu ni maître!
Vous n'en douteriez pas si vous pouviez connaître
Quel pouvoir absolu vous avez sur ma foi.
Dites-moi seulement : Je me confie à toi!
Et, sur ce mot, je veux, je peux, j'entends, je jure!...
Envers et contre tous, je venge votre injure!
Nul ne pourra percer jusqu'à vous, et ma loi
Sera d'anéantir vos ennemis!...

— Hé quoi!

Prends-tu pour ennemi notre seigneur lui-même?

—Je n'ai d'autre seigneur que vous, si vous voulez!

— Voilà donc tes projets tout à plein dévoilés!...
On les lit dans tes yeux menteurs, sur ton front blême!
Tu me calomniais pour qu'une peur extrême
Me fît tomber aux lacs que tu m'avais tendus!
Mais le fourbe, en tous temps, mangera ce qu'il sème :
Sors! impudent valet, tes plans sont confondus!

Il s'enfuit, obsédé de rêves de ruines,
Poursuivi de la soif de quelque méchant coup.
Il courut les rochers, resta, dans les ravines,
La tête entre les mains, des heures, tout debout!
Il ne sentait plus rien, du beau temps, de l'orage;
Il ruisselait de pluie et ne s'en doutait pas;
Mais de la tête aux pieds il tremblait quand ses pas
Éveillaient quelque bruit de feuille à son passage.
Il chercha le désert, il craignit le regard!
Longeant le bord du meurtre, il savourait le crime,
Il voyait sous ses yeux s'étendre sa victime...
Il la considérait, frissonnant et hagard.
L'horreur qu'il évoquait engloutissait son âme;
Quelque chose d'affreux s'étalait sur ses mains...
Mille voix lui criaient qu'il était un infâme...
Il le savait déjà, mais il suivait sa trame

Et marchait, obstiné, dans ses honteux chemins!
Plus de repos, jamais! Chaque nuit, dans sa chambre,
Des spectres allongés le tourmentaient sans fin.
Une froide sueur lui mouillait chaque membre;
Il aurait tout donné pour hâter le matin.
Cloué sur son chevet, sans pouvoir se défendre,
Il entendait des bruits sinistres menacer...
Il fallait les subir, il fallait les attendre,
Garrotté dans l'effroi qui le venait glacer.
Sous son lit, le remords lui mesurait les gouttes
Du sang qu'il connaissait et qu'il voulait verser.
Les cheveux hérissés, il restait aux écoutes;
A chaque battement il opposait ses doutes...
Que d'horribles terreurs contraignaient à passer.

Quand l'aube paraissait, la peur tombait; la haine,
Une haine sans nom, bâtarde de l'amour,
Envahissait son être, et, redoublant sa peine,
Dans de nouveaux transports le jetait tout le jour.

— Non! tant qu'elle vivra, je ne pourrai pas vivre!
Vivons! et qu'elle meure et son enfant, surtout!
Puisque je sais que faire, il me convient de suivre
Ce qui m'est commandé!... Voyons! qu'on me délivre!...
Eh bien! d'elle ou de moi qui restera debout?
Hubert et toi, Samson, gens de sac et de corde,
Partagez-vous, d'abord, ce que je vous accorde!...

Beaucoup d'or! beaucoup d'or! En faut-il encor plus?
Cette femme du comte, il convient qu'elle meure!
N'allez pas contester des ordres absolus!
Que nous importe à nous?.. Entrez dans sa demeure...
Voici la clef!... Frappez! Frappez surtout l'enfant!
Non! ne les frappez pas sous ce toit qui m'abrite!
Emmenez-les bien loin dans le bois étouffant!
Faites tout pour le mieux... mais, pour Dieu! faites vite!
Cachez-moi leurs tombeaux!... Surtout, je vous défend.
De me parler jamais de ces êtres infâmes!
Vous tuerez cette femme horrible entre les femmes!
Vous l'anéantirez, et si complétement
Que celui qui dira qu'elle existait,... il ment!
Et quand tout sera fait... Ah! déjà je respire!
Partez!... Qu'attendez-vous? Je n'ai plus rien à dire,
Allez!... J'ai retrouvé tout mon contentement!

Le couple scélérat entra chez Geneviève.
Son enfant, près du lit, dormait dans un berceau.

— Debout, madame! Allons! vite et tôt qu'on se lève!
Dit Samson en tirant brusquement le rideau.

— D'où vient que jusqu'ici l'on ose s'introduire?
Deux hommes dans ma chambre?.. Êtes-vous en délire?
Sortez!

— Sortons tous trois; nous allons vous conduire.

— Que voulez-vous de moi?

— Faut-il donc vous le dire?
L'ordre de votre époux n'est-il pas dans nos mains?
Lisez! lisez ceci, puisque vous savez lire :
« Golo, tuez ma femme et son enfant. » Le pire
Serait de vous frapper ici! Moins inhumains,
Nous sauverons, du moins, votre honneur, car je pense
Qu'on ne saura jamais de quelle récompense
Il fallut châtier vos crimes.

— Quels soupçons!
Laissez-moi! vous savez que je suis innocente!

— Nous ne raisonnons pas et nous obéissons!

— Épargnez cet enfant qui n'a rien fait!

— Chansons!

— Quel réveil! Est-ce un rêve!

— Avant qu'elle consente
Trois siècles passeraient! Prenons-la dans nos bras!

Un des deux malandrins la saisit par l'épaule...

— Je vous suis! mais, de grâce, ah! ne me touchez pas!

Laissez-moi me vêtir!

— Abrégez votre rôle,
Cette affaire nous cause un peu trop d'embarras.
Croyez-vous qu'on se plaise à tourmenter les femmes?
Nous avons à veiller au salut de nos âmes,
Et nous obéissons comme de vrais soldats.

Ils sortirent, traînant Geneviève à leur suite.
Elle n'hésitait pas, allant sans savoir où;
Elle ne parlait pas, et sa main si petite
Serrait bien fort l'enfant endormi sur son cou.
Elle ne pleurait pas, n'exhalait nulle plainte,
Descendait les sentiers, remontait les coteaux,
Courait, marchait toujours, resserrant son étreinte
Quand son pied rencontrait des cailloux inégaux.

L'aube apparut, blanchâtre, au fond de la campagne,
Où de longues forêts emplissaient l'horizon.

— Jusque là-bas il faut que l'on nous accompagne!..
Mais, d'honneur, elle est brave et comprend la raison.

— Hubert!... écoute-moi... Madame, allez plus vite!
Nous avons à causer et sans être entendus!
Crois-tu, tout calculé, qu'elle ait tort et mérite
Ce que nous allons faire?

— A parler franc, j'hésite...
Des traits plus innocents, je ne les ai pas vus.

— Hubert, pas un reproche!

— Hé quoi! pas un murmure!
Elle court à la mort, calme comme un agneau.

— Je ne pourrai jamais lui faire une blessure!

— Je sens que de ma main tombera mon couteau!

— Madame! arrêtez-vous! Jurez, quoi qu'il arrive,
De ne jamais chercher à fuir de ces lieux-ci!
Je voudrais vous sauver; mais il faut que je vive,
Et si vous consentez à disparaître ainsi
Qu'on soit persuadé que vous êtes bien morte,
La pitié que je sens restera la plus forte;
Nous vous pardonnerons!...

— Ah! bonnes gens, merci!

— Vous nous faites serment?..

— Je jure!

— Mais, ici,

Vous vivrez à jamais?

— A jamais! Dieu vous sauve,
Amis inespérés d'êtres bien malheureux!

— Vous ne maudirez pas ceux qui dans votre alcôve
Sont entrés cette nuit?

— Non! je prierai pour eux!

Ces propos échangés, les deux soudards partirent,
Et l'épaisse feuillée effaça ces grands corps.
Sur la terre moussue, où leurs pas s'amortirent,
Les bruits accoutumés reprirent leurs accords,
Sans que rien d'étranger en troublât l'équilibre.
Geneviève était seule, ou le crut un instant.
Elle prêta l'oreille; elle se sentit libre.
L'enfant dormait toujours sur son sein palpitant.
Il lui vint à l'esprit un soupçon de sourire.
Elle passa la main sur son front rafraîchi.
Elle voulait prier, mais ne trouvait à dire
Que ces mots :

— O mon Dieu, mon fils vous a fléchi!

A mesure, pourtant, que le trouble et la crainte
S'éloignaient de cette âme et lui rendaient l'essor,
Elle considérait la merveilleuse enceinte
Qui renfermait sa vie et son dernier trésor.

La forêt, la forêt profonde et souveraine,
Maîtresse d'elle-même en sa sérénité,
Pressait une inflexible et ferme volonté
Sur tous les accidents de son vaste domaine,
Mariait le sapin et le chêne au bouleau,
L'orme et le châtaignier, et le frêne au mélèze,
Étendait ses tapis, où s'enflammait la fraise,
Sous les épais taillis buissonnant près de l'eau.
Des gerbes d'angélique et de larges fougères
Mêlaient leurs panonceaux et leurs jets découpés
Sur les éboulements où la couleur des terres
Bariolait de jaune ou de teintes austères
Les replis dans le sol brutalement frappés;
Les rochers, écrêtés par d'antiques rudesses
Qui longtemps leur avaient refusé le repos,
Aux jours où les volcans, arrachant ces grands os,
Les lançaient au hasard de forces vengeresses,
S'étageaient l'un sur l'autre, assemblés dans ce lieu,
Semblant vibrer encor sous les efforts du dieu;
Le granit, contractant sa mine grise ou rousse,
Se cachait à demi, hargneux et méfiant,
Et n'osait s'endormir sous l'azur souriant
Des vacillantes fleurs qui parsemaient sa mousse.
L'eau sourdait dans les flancs de ces géants détruits,
Et partout la forêt, dominant ses royaumes,
De ses robustes fils arrondissait les dômes
Et restait impassible en écoutant leurs bruits.

Tout modulait, parlait une langue imposante.
L'arbre parlait. La fleur murmurait dans son coin.
La bruyère parlait, et, d'une voix pesante,
La terre réclamait je ne sais quel besoin.
C'était comme un concert d'unanimes demandes;
Chacun avait la sienne, et la pierre et les landes
Répétant leur récri, se répondaient au loin.

Non, non, ce n'était pas la nature animée
Qui, seule, proférait des plaintes et des vœux:
C'était cette matière étreinte et comprimée,
Qui de son sourd murmure interrogeait les dieux!
L'oiseau chantait, sans doute, et, cachés sous les herbes,
Les insectes coureurs martelaient leurs chansons;
Mais ils ne tenaient pas des discours si superbes,
Mais ils ne savaient pas de si vastes leçons!

— Seule ici? Seule ici? murmurait Geneviève;
Mais je ne suis pas seule, et tout vit à l'entour!
Que se passe-t-il donc? Suis-je à mon premier jour?
Mes yeux sont-ils ouverts par la veille ou le rêve?
O redoutables voix! est-ce haine, est-ce amour
Qui, des balbutiements dont vous troublez l'espace,
Vient me remplir aussi, m'effraye et m'embarrasse?

— Consolantes fraîcheurs qui circulez partout!
Ineffables douceurs des vertes solitudes!

Viens, mon fils, nous aurons ici d'autres études
Que celles dont le monde exerça mon dégoût!

— Bois sacré, sauras-tu garder notre existence?

— Tu vivras ce qu'au ciel il est écrit d'avance;
Je n'en veux rien changer, ôter ni rembrunir!

— Ruisseau que dans ce pré je vois là-bas venir,
Nous accorderas-tu quelques gouttes d'eau pure?

— Je livre ce que j'ai sans en rien retenir.

— Et toi, beau merisier, heureux de contenir
Dans les recoins touffus de tes vertes corbeilles
L'étincelant bouquet de tes boules vermeilles,
Seras-tu généreux pour nous entretenir?

— Comment te refuser quand je donne aux abeilles?

— Voilà mon existence et tout mon avenir.
Grotte aux dures parois où pendent des feuillages,
Tu sembles m'attirer vers tes rugueux abris?

— Oui! je te garderai du froid et des orages,
Et tu dormiras mieux sous mes voûtes sauvages
Que ne font tes pareils sous d'éclatants lambris!

— Rois puissants, accueillez doucement ma faiblesse !
A peine ai-je le droit, au sein de vos grandeurs,
De penser que j'existe ; ici, tout me rabaisse,
Tout me fait trop sentir l'infime petitesse
Des ressorts compliqués engrenés dans nos cœurs.
Devant ces mouvements d'uniforme puissance
Qui gonflent à la fois vos seins toujours émus,
Se croire quelque chose est presque une insolence,
Et l'âme d'un mortel se prosterne en silence
Sans comprendre jamais d'où vous êtes venus.
Me plaindre ? m'étonner des peines qui m'arrivent ?
Accuser les destins de s'être fait un jeu
D'ameuter contre moi les maux qui me poursuivent,
N'est-ce pas déraison à moi qui suis si peu ?
Qu'importe ce que fait d'un atome de poudre
Le rayon de soleil où je le vois briller ?
Il peut s'anéantir sans que frappe la foudre,
Et moins qu'un souffle d'air aura pu l'éveiller !
Éphémère soupir qu'on nomme Geneviève,
Reconnais tes égaux dans ces mouches du soir
Dont tu verras bientôt comme le sort s'achève
Sans que rien ici-bas s'en daigne apercevoir !

— Ne parle pas ainsi ! reprit la forêt sombre ;

— Ne parle pas ainsi ! mugirent mille voix ;

— Ne parle pas ainsi ! crièrent à la fois
De tous les coins du ciel, de tous les coins du bois,
Les arbres, les rochers et les plantes sans nombre,
Dont les fronts se dressaient et s'agitaient dans l'ombre;
De la création tu méconnais les droits !
Rien de grand, de petit, n'échappe à la balance
Dont les larges plateaux contiennent l'univers;
Que le ciron se plaigne, un dieu met en silence
Son doigt sur la raison qui cause la souffrance;
Attendons, pour juger, que les plaids soient ouverts!

— Je te veux, mon cher fils, instruire sans relâche;
Sitôt que tu pourras comprendre, aimer et voir,
Nous allons commencer notre commune tâche;
Tu sauras, tout d'abord, où trouver ton devoir.
Viens !... demeurons en paix parmi ces chastes ombres...
Mais, qu'aperçois-je là, sous cette obscurité ?...
Ne vois-je pas briller, en ce coin, deux yeux sombres
Qui portent la douceur dans leur limpidité ?
Une biche est couchée, incertaine, tremblante;
Elle voudrait s'enfuir, et me suit du regard...
Dois-je marcher vers elle ou rester à l'écart?...
J'ai peur de l'effrayer !... Crois-moi, pauvre habitante,
Chère hôte, comme moi, des bois hospitaliers,
Je suis bien plus que toi craintive et palpitante;
J'ignore plus que toi les risques des halliers...
Si l'une de nous deux a souci qu'on la chasse,

C'est moi, sois-en bien sûre, et ne m'effraye pas!
Ah! je comprends pourquoi tu restes à ta place...
Elle a des faons!... Hélas!... la pauvrette a mis bas!
Elle est mère!... Elle craint pour ces deux faibles êtres
Attachés, du matin, à son flanc plein de lait.
Restez en ce logis dont vous êtes les maîtres!
Souffrez-moi dans ce coin bien étroit qui me plaît.

La biche regardait fixement Geneviève.
Elle ne bougeait pas, et, sans se dire un mot,
Les deux mères, pourtant, s'entendirent bientôt.
Dès lors le temps coula... si doucement!... Un rêve!
Et qui dura trois ans.

Un soir, car tout s'achève!
De subites rumeurs parcoururent les bois.
C'étaient les bruits épars de turbulents abois,
Un battement de pieds de chevaux sur la terre;
Et les cris des chasseurs que la curée altère
De tous les alentours s'élevaient à la fois.
Soudain, parut la biche au travers des gaulées,
Accourant, éperdue et folle de frayeur.
Elle grimpait les monts, franchissait les vallées
Et vint s'abattre enfin, à longues anhélées,
Aux pieds de son amie.

Et la forte clameur

Grandissait, approchait. Bientôt, la verte place
S'encombra du concours de fougueux cavaliers,
De hardis forestiers, de bruyants fauconniers.
Les piqueurs faisaient rage en leurs trompes de chasse,
Brandissant leurs épieux d'un geste de menace ;
Nul d'entre eux ne voulait rester dans les derniers.
Cette foule entoura la placide caverne
Et s'arrêta surprise en voyant le tableau
D'une femme embrassant la biche au regard terne,
Et d'un tout jeune enfant auprès d'un faon nouveau.
Il y eut un instant de curieuse attente.

— Qu'est cela?

Les limiers, épuisés, haletants,
S'étendaient sur le sol, et, la langue pendante,
Contemplaient cette scène avec des yeux ardents.
Alors, un cri partit :

— C'est Madame elle-même !
C'est Madame, vous dis-je, il n'en faut pas douter !
Appelez Monseigneur ! Qu'il daigne se hâter !
Voyez donc comme Dieu préserve ceux qu'il aime !

Et le duc de Brabant, bien en point, gras et frais,
Récemment débarqué de son lointain voyage,
Descendit de cheval au milieu du feuillage.

Il était affligé de son triste veuvage,
Mais portait assez bien le poids de ses regrets.

— Est-ce vous, Geneviève? Approchez-vous sans crainte!
Je suis très-satisfait de vous trouver ici.
Golo s'était permis une méchante feinte.
Je sais pertinemment que je n'ai nulle plainte
A former contre vous, qui n'avez pas failli.
Le traître s'est enfui, redoutant ma justice :
Sans doute il eût péri par le dernier supplice
Si j'avais pu l'atteindre et le traiter ainsi
Que les gens de sa sorte ont mérité de l'être.
Revenez au château! J'entends vous reconnaître
Pour une digne épouse, et vous l'êtes aussi.
Venez ! N'ayez pas honte, et que je vous embrasse!

— Monseigneur, mon esprit n'a pas gardé la trace
D'un passé dont le temps a dissous la vapeur.
Je ne me souviens plus que j'étais votre épouse.
De votre affection je ne suis plus jalouse,
Et je ne prétends plus de droits sur votre cœur.
Ce qui fut a pris fin ; rien n'en vit, rien n'en reste.
Heureux ou malheureux, agréable ou funeste,
Je n'en regrette pas les débris disparus.
Je n'ai pas conservé la moindre souvenance
De ce qui fut plaisir, de ce qui fut souffrance;
Je n'ai rien à donner qu'entière indifférence

A des soins qui me sont désormais inconnus.
J'appartiens sans réserve à ce Dieu que j'adore!
Il m'a prise, et mon cœur ne peut plus le quitter!
Pour des tourments sans but, on me verrait encore
Me lasser, m'aveugler, gémir et regretter?
Et, dans un monde étroit où la clarté défaille,
Livrer une éternelle et stérile bataille
Pour des palmes qu'on cherche afin de les jeter?
Laissez-moi m'affranchir d'une tâche si rude!
Je préfère l'attrait de cette solitude,
Où je goûte sans fin le calme de l'amour,
De l'amour que je sens pour le Maître des choses.
Pour celui qui me tient loin des songes moroses,
Et me garde la nuit et me soutient le jour.
Il me parle! et j'irais quêter, parmi les hommes,
D'autres voix que la sienne, un plus doux entretien?
Soyons, chacun de nous, ce qu'on voit que nous sommes:
Suivez votre sentier, et laissez-moi le mien.

Le Duc fut étonné d'un semblable langage;
Il s'en fallut de peu qu'il n'en fût irrité;
Mais, voyant qu'on pleurait dans tout son entourage,
D'oublier Geneviève il estima plus sage.
Elle demeura donc paisible en son bocage,
Et lui s'en retourna, calme en sa vanité.

L'enfant grandit. Sa mère, avec un vieux ermite,

Lui donna des leçons et le rendit savant.
D'elle il apprit le sens du monde sans limite,
De lui ce que les saints pensaient auparavant ;
Et comme son esprit était d'étrange force,
D'elle comme de lui multipliant le soin,
De ce qu'on lui montrait il pénétra l'écorce,
Et, quittant ses soutiens, monta beaucoup plus loin.
Il devint pour le monde un foyer de lumière ;
Les docteurs, en tous lieux, demandaient ses avis ;
Ils se félicitaient de les avoir suivis.
Tous les yeux l'admiraient dans sa haute carrière.
Il n'était pas plus sage en la chrétienté ;
Le Saint-Père voulut l'avoir à son côté ;
Mais il s'y refusa tant que vécut sa mère.

Elle mourut... Non pas! Mais, une nuit d'été,
Comme le rossignol chantait dans la clairière,
Geneviève, affaiblie et disant sa prière,
Sourit et s'éteignit sans qu'on s'en fût douté.
Il sembla que sa vie avait fui sur les ailes
De ce chanteur voilé, que l'on n'entendit plus.
Si près, si près déjà des choses éternelles,
Le voyage est aisé pour les âmes fidèles
Que n'embarrassent pas des liens superflus.

Ayant, dès lors, perdu sa pieuse compagne,

Le jeune homme obéit au pape Célestin.
Il fut nommé légat des Marches d'Allemagne
Pour rétablir la paix chez un peuple mutin.

Un matin, il entra dans un grand monastère.
L'abbé lui dit :

— Daignez me promettre, saint père,
D'exaucer le désir que je vais exprimer :
Nous avons en ces lieux un serviteur étrange ;
Cet homme réunit la pureté d'un ange
A des entêtements qu'on ne peut estimer.
Depuis près de vingt ans il travaille aux cuisines,
Porte l'eau, fend le bois, jeûne sans s'arrêter ;
Il profère parfois des sentences divines,
Puis il reste muet s'il nous voit l'écouter;
Alors, pendant des mois il garde le silence.
Je le trouve accompli dans son obéissance,
Hormis qu'il n'a jamais voulu dire son nom.
Souvent, baigné de pleurs, blêmi par la souffrance,
Les yeux étincelants et comme hors de raison,
Il demeure à genoux au fond d'une chapelle.
Il ne se lève pas à moins qu'on ne l'appelle,
Et semble illuminé par la sainte oraison.
L'âge l'a moins courbé que la douleur, sans doute ;

Mais son heure s'approche, on voit qu'il va mourir.
Quand il apprit hier que vous étiez en route,
Il tressaillit, pleura, puis m'envoya quérir.
Il vous veut, vous attend, vous exige! Sa vie
Ne semble s'arrêter que pour ce seul espoir.
Son âme dans ses yeux se répandit ravie,
Lorsque je l'avertis que vous veniez ce soir.
Que ferez-vous?...

— Allons! dit le légat. J'aspire
Au bonheur d'embrasser un pécheur qui se rend.
Voyons ce que cet homme a besoin de nous dire.
Heureux qui met le baume en un esprit souffrant!

L'abbé, dans un taudis sans air et sans lumière,
Tout au bout du jardin, fit entrer le légat.
Là, couché sur un dur et sordide grabat
D'où pendaient les débris d'une mince litière,
Un vieillard était seul.

— Parlez-moi, me voici!

— Je me confesse à Dieu, dit le mourant transi,
A la Très-Sainte Vierge, à saint Michel-Archange,
A saint Pierre et saint Paul, à vous, mon père... Étrange
Est ce décret du ciel, bonheur ou châtiment,

Qui vous mène à mon lit, vous et non pas un autre!
Il faut que cette tâche, il paraît, soit la vôtre,
De prononcer sur moi le dernier jugement.
C'est vous qui pèserez ce que valent mes crimes
Et le long repentir que je m'en suis donné.
Vous allez me jeter aux éternels abîmes,
Ou me rendre l'espoir d'être enfin pardonné.

Je suis Golo. Sur moi prononcent deux victimes;
J'ai recherché leur sang; je l'ai voulu! J'ai fait
Pour livrer à la mort ces têtes innocentes
Mille combinaisons que je croyais puissantes;
Dieu m'a fait échouer; mais, quant à mon forfait,
Il est là tout entier... redoublé par sa cause!
Vous ne remûrez pas ces fétides horreurs;
Votre oreille ne peut ouïr pareille chose.
Éclairer d'un flambeau de telles profondeurs
Est désormais sans but... Croyez ce que j'avoue;
Ne vous exposez pas à souiller votre joue
De ce qu'il me faudrait y porter de rougeurs.
Quand l'attentat, mûri, montra son fruit infâme,
Je m'enfuis, car le jour éclata dans mon âme,
Et je vis s'inonder d'une intense clarté
Ce que ma convoitise avait exécuté.
Je me connus alors tel que je suis. J'eus honte;
Car de mes actions s'alignait tout le compte,

Et sans obscurités mon regard m'aperçut.
Mensonge, trahison, calomnie et le reste,
Je compris que j'étais un être si funeste,
Qu'en me créant Satan avait atteint son but!
Je restais, par le vrai l'âme toute saisie,
Aussi froid que la veille encor j'étais brûlant;
Desenivré du mal, libre de frénésie,
Maître de me juger moi-même, et le voulant!

Je partis. Impuissant à vivre sur la place
Où s'était accompli ce qui me révoltait,
J'allai, sans savoir bien dans quel lieu de l'espace
Une ombre de repos désormais existait.
Ce repos, à coup sûr, je ne l'espérais guères,
Et, pour m'exprimer mieux, je ne le cherchais pas.
Je souhaitais plutôt qu'à force de prières
Dieu daignât m'accorder quelque sanglant trépas
Qui, mettant une fin terrible à mes misères,
Pût m'élever un peu lorsque j'étais si bas.

Je voulus m'en aller combattre en Palestine...
Mais quoi!... J'aurais porté ces signes de l'honneur,
L'épée et le haubert, et, là, sur ma poitrine,
J'aurais sali la croix de mon divin Sauveur?
J'aurais, tombant enfin sur un champ de batailles,

Volé leur part de gloire à de braves élus,
Et, peut-être, usurpé ces dignes funérailles
Qu'un lâche tel que moi ne mériterait plus?
Quelqu'un m'aurait pleuré?.. L'on eût eu des louanges
Pour cet être pourri? L'on eût cru que ce chien
Avait rendu son âme entre les bras des anges?
Ce n'était pas mon lot, et je le compris bien.
Non ! non! l'abjection, une robe de bure,
Les pieds nus, le front ras, le cœur soumis et prêt
A porter sans regrets la souffrance et l'injure,
C'était là, seulement, le sort qu'il me faudrait!
J'avais trop déchiré mon nom de gentilhomme
Pour, légitimement, oser m'en souvenir.
J'allai me prosterner aux pieds du Pape, à Rome,
M'en remettant à lui de régler l'avenir.
Je fus absous, trop tôt, par son omnipotence.
Il m'ordonna de vivre en un pauvre couvent.
Mais je connus bientôt que cette pénitence
Me laissait aussi dur que je l'étais avant.
Mes compagnons, jouets de quelque hypocrisie
Qu'à mon insu, sans doute, auprès d'eux j'affectais,
De me faire prieur eurent la fantaisie,
Me croyant, les rêveurs ! autre que je n'étais.

Je les quittai. Je vins en ce saint monastère,
Frère lai, dérobant mon nom, prenant le soin

De garder, en tous temps, un secret nécessaire,
De ne jamais parler sans un pressant besoin.

Depuis trente ans passés j'existe de la sorte;
Par la bonté du ciel, j'ai su votre salut.
Votre mère!.. Plus tard.. j'appris qu'elle était morte. .
Elle priait pour moi... Golo s'en aperçut!

Ah! mon Dieu, la revoir un jour!... sur les nuages,
Dans le plus haut du ciel, le Christ entre ses bras!
Majestueuse, au sein des divines images,
Et moi, le malheureux, la contempler d'en bas!
Est-ce possible?.. Hé quoi! trente ans de repentance,
Mon esprit asservi, mon cœur cent fois dompté,
L'oubli de mon orgueil brisé, de ma naissance,
De tout ce que j'avais de force et de puissance,
De ce que je pouvais concevoir d'espérance,
N'empêchera-t-il pas que je sois rejeté?...
Je suis à bout!... je meurs et ne sais plus que faire...
C'est à vous de parler, de prononcer sur moi...
Je sais qu'on est maudit alors qu'on désespère...
J'ai fait ce que j'ai pu... Jugez suivant la loi!

Quand le légat revit la salle du Chapitre,
La Cour abbatiale attendait son retour.

Le prélat, crosse en main, était près du pupitre;
Quelques enfants de chœur tenaient l'encens, la mitre;
Les soldats, cuirassés, bourdonnaient à l'entour.
Des clercs, plus raffinés, qui le suivaient de Rome,
Trouvèrent au légat de morbides pâleurs ;
Il restait insensible à toutes les splendeurs,
Et pensait, le cœur gros, les yeux noyés de pleurs :

— J'ai vu mourir deux saints : ma mère et ce pauvre homme!

LE

CARTULAIRE DE SAINT-AVIT.

SAINT AVIT,

PREMIER ABBÉ.

912.

— Je viens chercher au fond du marécage
Un nid obscur pour mes chanteurs divins;
J'y construirai, des roseaux du rivage
Et des ajoncs qui bordent les ravins,
Le frêle abri des oiseaux de passage.
Pourvu que l'eau, qui sous nos pieds croupit,
Ne baigne pas notre couche éphémère,
Pourvu que l'eau, qui dans les airs bondit

Quand l'ouragan fait rouler le tonnerre,
N'atteigne pas notre front qui blanchit,
Nous avons tout ce qu'il faut sur la terre.

Bâtissez donc la nouvelle cité
Du Seigneur Dieu, vivaces hirondelles!
Ouvrez vos yeux à la pure clarté
Qui sur nos cœurs répand ses étincelles!
Et grandissez dans notre humilité!

Les purs croyants viennent à tire-d'ailes.

— Où dressons-nous la croix?

— Dans nos esprits!

— Où mettons-nous la chaire?

— En toute place!
Le temple est grand; le ciel est son lambris!
Du constructeur on voit partout la trace.
La trouvez-vous?... N'avez-vous pas compris
Ce qu'elle enseigne à l'atome qui passe?
Pour nous plonger dans l'Océan d'amour,
Chacun de nous doit se perdre lui-même;
Quittez les noms que vous portiez un jour!
Pour bien aimer, il ne faut plus qu'on s'aime;

Vous n'êtes rien devant le but suprême
Que moucherons palpitants au soleil.
Prenez, enfants, ce qui fait notre envie!
Vous qui dormez, aspirez au réveil!
Vous qui naissez, aspirez à la vie!
Flammes! montez au foyer sans pareil!

SAINT ANDIOL,

QUATRIÈME ABBÉ,

en 1015.

Par un beau lundi de carême,
Et fête de saint Adrien,
L'abbé nous instruisait lui-même,
Et l'on ne s'attendait à rien,
Quand, soudain, au travers des chênes,
Dont le monastère était clos,
On entendit des voix prochaines
Qui faisaient trembler les échos.

C'était le comte de Champagne,
Thibaut, suivi de maint seigneur;
Il parcourait monts et campagne,

Ardent, dispos, de bonne humeur;
Et sitôt que, dans la clairière,
Ombre moitié, moitié lumière,
Ils nous aperçurent assis :

— Voilà, dirent ces gentilshommes,
Voilà, grands pécheurs que nous sommes,
Ceux qui nous gagnent Paradis !

Ils descendirent, unanimes,
De leurs frémissants destriers,
Ces héros, vassaux magnanimes,
Assurés sur leurs étriers!
Et, s'approchant de notre troupe,
Qui s'était ramassée en groupe,
Admirant de si fiers guerriers :

— Quoi! mes pères, nous dit le comte,
Vivez-vous ainsi dans ces bois?

— Saint Andiol dit : J'ai grand'honte
De la mollesse où tu nous vois.
On nous a bâti ces cabanes
De bonne planche et chaume épais,
Nos lits sont mous et bien profanes,
Puisque la mousse en fait les frais.
Une loi bien plus régulière

Régnait jadis; on la suivit
Autant que la ferveur première...
Tant que nous resta saint Avit.
Mais désormais on devient lâche!

— Et moi, par Dieu, ce qui me fâche,
C'est tout droit ce qui te ravit!
Convient-il, je vous le demande,
A vous, mes nobles compagnons,
Qu'une province riche et grande
Comme le fief où nous régnons
Permette à la Foi qui nous sauve,
A la Religion de Dieu,
De dormir en pareille alcôve
De se morfondre en pareil lieu?
Bon pour eux, mauvais pour nous-mêmes!
Nous méritons les anathèmes
Lancés sur l'avare et l'ingrat!
Nous avons l'air d'être sans cure
De qui dégage la nature
De sa native pourriture,
Pour nous prie et pour nous combat!
Couchés sur des lits de mollesse
Et vêtus de pourpoints très-chauds,
Logés dans nos tours où se dresse
La cheminée aux longs tuyaux,
Par ma barbe! est-ce que je pense,

Quand j'ai bien bu, garni ma panse,
Que je vaux mieux que saint Avit?
Non! non! Arrêtons ce scandale!
Beau père, il faut que ta sandale
Pose désormais sur la dalle
Que le maçon taille et polit!
Il faut que ton saint monastère
Soit digne enfin qu'on le révère,
Comblé de tout ce qui peut plaire,
Un beau corps pour une âme austère...
Certe il faut mieux loger le Dieu qui nous bénit!

Construisons, poursuit-il en commandant du geste,
Construisons vite et tôt, j'y mets ce qui me reste
D'ardeur, et j'y prétends travailler jour et nuit!
Construisons en ces lieux une ville céleste
Où l'on viendra de loin chercher le Saint-Esprit!

Chacun de ces barons qui l'entouraient en foule
Applaudit hautement à ce pieux discours
Les maçons, accourant comme un torrent qui coule,
Se mirent à creuser les fondements des tours.
Les murs poussaient du sol comme une herbe nouvelle.
L'hôtel abbatial, le cloître, la chapelle,
Les celliers, les clochers, montaient dru dans les airs:
Les cantiques joyeux épandaient leurs concerts;

Les peintres, les sculpteurs, les doreurs, tant de maîtres
Accouraient empressés! Tous payés grassement,
Sans se faire prier, ornaient le monument
Suivant l'art qu'ils avaient appris de leurs ancêtres.

Ici, dans la travée où gît présentement
Le tombeau du grand chantre avec sa pierre grise,
On voyait, martelant les parois de l'église,
Un adroit Byzantin, sur un palan assis,
Et qu'avait envoyé l'empereur Alexis
Pour incruster partout de riches mosaïques.

Là, deux Italiens taillaient, à coups précis,
Et Jésus et la Vierge, images authentiques!
Plus loin, où l'on a mis le chef de saint Maclou,
Dont huit rubis balais parent le reliquaire,
Trois Flamands, consommés dans ce qu'il fallait faire,
Dressaient un saint Christophe avec Dieu sur son cou.

Puis, du matin au soir, au fond de sa cellule,
Le trésorier, mettant cédule sur cédule,
Écrivait : « Aujourd'hui, des calendes d'août
« Neuvième jour, Guillaume et sa femme Alberarde
« Ont donné leur manoir et fief de la Libarde,
« Avec les lods, les cens et la rente et le tout,
« Y compris les bestiaux, les hommes de poëste,
« Et deux faucons dressés, pour fonder un obit,

« Recommandant leur âme à la troupe céleste
« Des moines, successeurs de monsieur saint Avit. »

Il écrivait encor : « Le sixième des Ides
« De ce mois de septembre, Arnould de la Ferté
« S'est donné comme serf avec sa parenté,
« Abjurant sur l'autel toute sa liberté,
« Pour servir saint Avit. »

Noble élan! Dons splendides !
La pieuse abbaye allait s'agrandissant!
Semblable au pur soleil, montant, resplendissant!
Couvrant de ses rayons les lointaines provinces!
Chère à l'âme des Rois, des Prélats et des Princes!...
Les Papes la comblaient de brefs élogieux!

Comme une fiancée et parée et servie,
Elle était souriante et s'avançait ravie,
Gagnant à chaque pas un bijou précieux.
L'univers s'écriait : Contemplez cet exemple!
C'est la Jérusalem terrestre! c'est le temple
Où se complaisent Dieu, la Vierge et les élus !
Vénérez à genoux les sages cénobites!
N'ont-ils pas appelé le ciel dans ces limites
Où viennent s'épurer les plus rares vertus!

Pourtant, saint Andiol gardait des yeux sévères,

Et qu'il ait approuvé personne ne le vit.
Quand on l'interrogeait, il disait à ses frères :

— Non ! ce n'est pas cela que voulait saint Avit !

HUGON,

QUINZIÈME ABBÉ,

en 1108.

L'ennui me ronge en ma cellule,
O nuit, ô nuit, ô belle nuit !
Mon sang bout ; la fièvre me brûle...
Tout me fatigue et tout me nuit !
Emporté, suivant qu'il me semble,
Par un élan qui vole aux cieux,
Je me défie et, soucieux,
Je me vois sans guide et je tremble...
Dis moi pourquoi tu m'as souri,
O Phingari !

Appuyé sur la balustrade
Du clocher perdu dans les airs,
Sais-tu, comme un batteur d'estrade,

Que je t'épie en tes déserts?
Ton rayon, ton ruban fluide,
Traîné blanc sur les coteaux bleus,
Les rend si froids ! Et, froid comme eux,
Je cherche ton brouillard lucide...
Quel mal as-tu jamais guéri,
O Phingari ?

Et, pourtant, je te suis sans cesse,
Je ne peux pas me détacher
Du goût fantasque qui me presse
Et me fait à toi m'attacher!
Donne-moi la douceur dormante
Qui, sans doute, émane de toi !
L'inquiétude où je me voi,
La folle ardeur qui me tourmente,
Glace-les dans mon cœur flétri,
O Phingari !

Le philosophe arabe entra sur la terrasse
Et regarda le ciel :

— Phingari va d'abord
Passer dans le Verseau... La courbe qu'elle trace
Voulez-vous la noter?

— Laissons cela de grâce,

Lui répondit l'abbé. Peut-être que j'ai tort
De poursuivre avec toi de pareilles études.
Mes remords d'autrefois me reviennent plus rudes.
Je ne suis pas heureux, et je voudrais bannir
Tant de soins que je prends, quoi! sans le devenir!
Comprends cela, Mourad.

— Je m'oublîrais moi-même,
Plutôt que de fausser ma route ou d'y broncher.
S'il vous plaît maintenant de me dire anathème,
Je reprends mon bâton, vous quitte et vais chercher
Un coin où mon travail puisse encor se cacher.

— Ainsi tu ne crains pas de rencontrer le crime?
Ton âme ne dit rien contre ce que tu fais?
Affirme-moi cela ! Tu trouves légitime
D'égorger la nature et voler ses secrets?
Nous osons, cependant, des choses bien étranges!
Avec nos talismans nous maîtrisons les anges
Et les faisons répondre à nos cris forcenés;
Nous tirons les démons de leurs fosses profondes
Et nous les envoyons à travers cieux et mondes
Nous recueillir les sucs des astres nouveau-nés.
Au fond de nos creusets nous forçons la matière
A dépouiller sa forme, à tomber tout entière
Dissoute, et, lui prenant sa force et sa beauté,
Quand, en vapeur confuse, au col de la cornue

Elle vient floconner, dans notre avidité,
Nous cherchons à fixer la substance inconnue
Dont aucun des humains ne s'est jamais douté.
Combinant sans relâche et cherchant sans mesure,
Nous avons marié ce qui, dans la nature,
Fut toujours séparé pour ne jamais s'unir;
Et ce que mon esprit avec le tien réclame
C'est de mettre la main sur le germe de l'âme...
Dieu nous le permet-il ou va-t-il nous punir?
Après tout, nos efforts, nos succès, l'espérance
De gagner plus encor dans ces horribles jeux,
Nous ont-ils exemptés de l'antique souffrance?...
Devenu si savant, es-tu ce que tu veux?...
Oui, nous faisons de l'or! Si nous le voulions être,
L'un de nous des humains pourrait devenir maître
Et maître impérieux, puisqu'ici tout se vend!
Mais, étendant plus haut notre orgueilleuse envie,
Oui, nous avons surpris le ressort de la vie,
Nous avons fait un homme, et notre âme ravie
A compris l'arcanum qu'on ignorait avant!

Eh bien! sommes-nous dieux? Réponds, et sois sincère!...
Pour moi, je me retourne au point où me voici!...
Je m'arrête un instant, je regarde en arrière...
Et j'aperçois ma longue et traînante misère
Et toujours la fatigue et toujours le souci,
Et je renonce enfin à me tromper ainsi!...

L'Arabe répondit :

— Vous êtes de ces hommes
Dans lesquels le Fabricateur
N'a pas mêlé toutes les sommes
Dont se compose la vigueur.
Assez d'humaine convoitise
Vous alourdissait aux plus creux
Des gouffres noirs de la sottise ;
Mais assez de substance exquise
Vous fit monter au-dessus d'eux.
Vous avez, dans une âme altière,
Assez d'élan vers l'infini
Pour planer avec la prière
Bien au delà de la poussière
Où le commun reste banni ;
Mais, quoi ! trop d'attaches charnelles
Cousent les plumes de vos ailes
Et vous retiennent ici-bas.
Vous avez l'âme aventureuse,
Non pas dévouée ou pieuse...
Elle est ardente, curieuse,
Vos extases sont des combats...
Vous avez de la patience
Et de l'attrait vers la clarté
Assez pour que de la science
Vous ayez pris l'avidité ;

Votre intelligence est si forte
Qu'elle peut franchir toute porte;
Et que sa volonté la porte
Facilement à son butin;
Mais elle va de place en place,
Et, du triomphe bientôt lasse,
C'est moins un ange qu'un lutin.
Promené par les vents contraires
D'un golfe dans un océan,
Voyant de loin toutes les terres,
Mais laissant prise à l'ouragan,
Tu n'as jamais su jeter l'ancre,
Et, plus malheureux que le cancre
Qui, tout en marchant de côté,
Arrive pourtant à ses proies,
Il te suffit que tu les voies
Pour qu'aussitôt tu te dévoies
Sur quelque obscure nouveauté!

Pour moi, le Seigneur Dieu m'a fait d'un jet de bronze
Sans soudure et de franc métal!
Je ne suis pas un saint, je ne suis pas un bonze,
Je n'ai jamais senti l'attrait de l'animal
Ni vers le bien, ni vers le mal!
Mon cerveau, qu'entretient un constant exercice,
Conduit mon organisme entier.
Il l'a toujours contraint à lui faire service;

Il n'a songé jamais à lui donner quartier ;
Mais bien toujours à le plier!
Ce que j'ai de pouvoir et de force agissante
Je ne l'applique qu'à savoir!
Je suis une machine éplucheuse et pensante ;
Je m'empare de tout, je peux tout concevoir,
Je veux ouvrir et je veux voir !
J'imagine que Dieu, me créant de la sorte,
A consenti que je sois tel.
S'il n'est pas satisfait, qu'il me jette à la porte !
Je n'accuserai pas d'un caprice cruel
Le maître du monde éternel.
S'il aimait le secret, il n'eût pas fait les sages,
Jamais il n'eût créé l'esprit!
Il n'eût pas révélé sous tant et tant d'images
Ce gros de vérités dont la splendeur nous luit,
Et nous attire, et nous conduit!
Es-tu si fatigué? Reste au bas de la rampe.
Pour moi, je monte! Adieu! je pars...
J'ai du courage au cœur, de l'huile dans ma lampe,
La substance du monde offerte à mes regards...
Tant de propos sont des retards !

— Mourad, tu parles vrai dans ta rigueur extrême,
Et tu me connais mieux que je ne fais moi-même.
Laissons cela. J'ai tort. Épions Phingari !
Apporte l'astrolabe... Après tout, la pensée,

Même quand elle est lourde, obscure, embarrassée,
Vaut mieux, assurément, pour un homme aguerri,
Que tous ces mouvements, ces feux follets de l'âme,
Qui sur les sens troublés font flotter une flamme
Fumeuse et sans clartés, fille d'un sol pourri!
Je pensais, tout à l'heure, aux chevaliers, mes pères!
J'enviais leurs plaisirs... J'en souris maintenant...
J'évoquais les grands saints de ces vieux monastères...
J'enviais leurs transports et leurs vertus austères...
Faut-il donc à leurs pieds croupir en me traînant?
Au temps où j'étais jeune il me sembla facile
De vivre en aimant trop... J'ai perdu mon amour.
Berthe est morte... Après tout, il fallait bien qu'un jour
Ce chaud bouillonnement de chimère inutile,
Qui me la rendait chère et n'était qu'en moi seul,
D'une ou d'autre façon tombât dans un linceul.
Pourtant je n'en ai pas moins senti la morsure
Du coup de faux terrible à la femme adressé!
Mon cœur, par elle atteint, saigna de sa blessure.
Tout y fut mis en pièce et tout y fut cassé.
Le temps ferma la plaie, il est vrai; mon supplice
Cessa; mais un calus, mais une cicatrice,
Ce n'est pas le retour, hélas! au temps passé!

Quand je considérai, devenu cénobite,
Ce qui me convenait, mon âme, à sa hauteur,
Ne trouva que l'orgueil qui la mit à la suite

D'un effronté glouton que j'appelai l'Honneur.
Je marchai trop longtemps sur les pas de ce traître,
Et, pour ce qu'il valait quand je pus le connaître,
Il était tard... trop tard... J'étais perdu! J'eus peur.
Ne pouvant revenir à Dieu par la prière,
Ne sentant rien en moi qui fût de saint Avit,
J'appelai la Science, et sa main meurtrière,
Loin de me ramener dans la juste carrière,
M'égara plus encore, m'aveugla, me ravit
Mon peu de conscience et mon peu de lumière...
Et tu vins, mécréant, et mon cœur te suivit.
Reste donc près de moi, reste, mon dernier guide!...
Donne-moi l'astrolabe! Allons! ferme et rapide,
Que mon esprit s'anime et pénètre à la fin
Dans ce que nos secrets cachent de plus divin.
Nous touchons au moment où la Source elle-même,
Se livrant au désir du curieux qui l'aime,
Va jaillir sous nos mains prêtes à s'y plonger...
Je repousse l'effroi qui vient me déranger...
Qu'importe!... Bravons tout!... Que deviendrait ma vie,
A moi qui n'ai plus rien, plaisir ni même envie,
Si de route, aujourd'hui, je prétendais changer?
Allons! Écris! Notons Phingari qui s'incline...
Déjà son disque blanc a touché la colline...
L'aube apparaît là-bas...

Comme il parlait ainsi,

Des cloches du matin la voix perçante et claire
Tinta subitement dans tout le monastère.
Les cloîtres, aussitôt, s'animèrent aussi.
Prieur, moines, convers, sortant de leurs cellules,
Passaient sous les arceaux, la lanterne à la main;
Le pavé cliquetait sous le bois de leurs mules,
Et de la grande église ils prenaient le chemin.
L'Arabe mit le doigt sur la manche du prêtre :

— C'est le temps de prier ! Séparons-nous, mon maître!
Va-t'en vers tes pareils, et moi je reste là...
Le Dieu veut qu'on l'adore et qu'on le remercie.
Obéis humblement aux rites du Messie;
Je ferai le Nâmaz vers la sainte Kibla!
L'insecte dans la glèbe, et sur les rochers l'aigle,
Les hommes sur le sol, Léviathan dans l'eau,
Tout ce qui vit et meurt, tout doit suivre la règle,
Sans la règle il n'est rien de durable et de beau.
Pour nous, qui dominons, en effet, la nature,
N'allons pas en heurter la loi qui toujours dure;
Courbons, quand il convient, nos fronts souvent dressés;
Et bien que nous soyons de ceux que rien n'étonne,
Couronnés, n'allons pas offenser la Couronne;
Laissons la négligence inerte aux insensés!

Hugon, du bruit hautain de sa rude sandale,
Fit résonner au loin la nef abbatiale;

Il entra dans le chœur, et debout dans sa stalle,
Levant son capuchon, d'une puissante voix
De l'office du jour il donna la lecture;
Chaque moine du maître admirait la stature,
Et dans les traits marqués de sa sombre figure
Croyait voir et le ciel et l'enfer à la fois.

ENGUERRAND DE RIBART.

DIX-SEPTIÈME ABBÉ,

11 juillet 1159.

« Par l'ordre de puissant révérend père en Dieu,
Enguerrand de Ribart, sire abbé de ce lieu,
A vous, Guy de Vernon. Croyez-vous que l'Église
Soit venue ici-bas pour se faire insulter?
J'ai le froc sur le dos et j'ai la barbe grise,
Mais je sais mieux que vous mener une entreprise,
Et vous risquez beaucoup à m'oser affronter.
Un de vos écuyers, guettant dans ma garenne
Mes daims, a prétendu n'avoir pas peur de moi!
De m'appeler cafard vous avez pris la peine,
Et ce fut, je le sais, la dernière semaine;
Vous êtes un ribaud, sans vergogne et sans foi.
Sachez que nous lisons dans la sainte Écriture,

Que David, un grand saint! avait la main plus dure
Que tous les chevaliers du pays philistin.
Il tua Goliath, un baron très-mutin,
Qui faisait grand éclat de son épaisse armure.
Vous aurez même sort, c'est moi qui vous le jure,
Si vous avez le cœur de tenter l'aventure
Et ne requérez pas merci dès ce matin.
A frère Mathurin j'ai dicté les présentes. »

RÉPONSE DE GUY DE VERNON.

« Au révérend abbé, salut. Je suis surpris
D'avoir reçu de vous des lettres malplaisantes,
Et je m'étonne assez de vos airs de mépris.
On ne m'avait pas dit que, dans votre garenne,
On eût chassé vos daims. Je ne puis tout savoir;
Mais si quelqu'un des miens a faussé son devoir,
Je le veux châtier. Je n'ai pas pris la peine,
En aucun temps, non plus la dernière semaine,
De vous nommer cafard, et fort mal averti
Fûtes-vous, car sachez que l'on vous a menti.
Quant à saint Goliath, ce n'est pas mon affaire,
Et, s'il s'est mal battu, j'en ai bien des regrets.
Je n'ai rien à comprendre en votre bréviaire;
Mais vous feriez très-bien de me laisser en paix.
Guillaume, chapelain, écrivit les présentes. »

RÉPLIQUE DE L'ABBÉ DE SAINT-AVIT.

« A toi, Guy de Vernon. Quand on parle si haut,
On se doit tenir prêt à des peines cuisantes.
Demain, au point du jour, ne me fais pas défaut!
Je t'attends près du pont, à l'épée, à la lance,
A la hache, au poignard, et, pour ton insolence
Envers le livre saint, je te préviens ici
Que, si je suis vainqueur, je ne fais pas merci. »

— Moi, frère Mathurin, accablé de tristesse,
J'ai vu tomber le juste et vaincre le méchant.
Notre révérend père arriva dans le champ
De bonne heure et l'esprit exalté d'allégresse.
Il avait déjeuné d'un fort grand appétit,
Suivant son habitude en pareille occurrence;
Il avait bon visage et très-noble assurance,
Et chacun augurait le mieux quand il partit.
Le sire de Vernon ne voulait pas combattre
Et déclara trois fois qu'on l'accusait à tort.
Mais le seigneur abbé, se croyant le plus fort,
En vaillant qu'il était, faisait le diable à quatre.
Par malheur, son cheval glissa dans un fossé
Et, comme l'ennemi sur lui s'était lancé,

Un coup de masse d'arme effondra sa visière
Et lui brisa le crâne. Il tomba pour toujours.

Ce fut un grand abbé, d'une humeur très-guerrière ;
Souvent le roi Philippe implora son secours.
Il avait assisté, dans sa longue carrière,
A plus de cent combats, et toujours fut sans peur.
Il était très-pieux, et l'on sait qu'en son cœur
Il ne manqua jamais de dire sa prière.

JACQUES DE BRICAUD,

VINGT-NEUVIÈME ABBÉ,

1498.

—

Chansons des paysans du bourg de Saint-Avit.

Le père abbé, quand il s'amuse,
Est un seigneur très-gracieux.
Sait-on un plaisir qu'il refuse ?
Tout ce qui luit plaît à ses yeux.

Grand appétit et rouge oreille,
Il est plus heureux que le Roi;
Oh! Thibaut, réveille, réveille,
Ohé! Thibaut, réveille-toi!

L'autre jour qu'il faisait sa ronde
Dans les détours du pré fleuri,
Vint la commère rouge et blonde
Qui ne songeait à son mari.
— Que portes-tu dans ta corbeille?
Tu veux me frauder, je le voi!...
Oh! Thibaut, réveille, réveille,
Ohé! Thibaut, réveille-toi!

— Je n'ai jamais fraudé personne,
Et, peut-être, le savez-vous!
— C'est beaucoup dire, ma Simonne,
Quoi! non pas même ton époux?
— Retournez à votre bouteille,
C'est votre dieu, c'est votre foi!
— Oh! Thibaut, réveille, réveille,
Ohé! Thibaut, réveille-toi!

Le bon abbé se mit à rire,
Tenant son ventre à pleines mains.
Il ne trouva rien à redire;
Laissant la belle en ses chemins,

Il vint s'accouder sous la treille,
Avec son pichet devant soi.
Oh ! Thibaut, réveille, réveille,
Ohé ! Thibaut, réveille-toi !

JEAN GRILLET,

VALET DE CHAMBRE DU ROI,

TRENTE ET UNIÈME ABBÉ (COMMANDATAIRE),

1552.

—

A Mademoiselle de Tyran-de-la-Gayrosse,
Fille d'Honneur de la Reine.

Montrez-vous, jeune merveille !
Venez dans nos bois touffus ;
Tout confus
Je suis là prêtant l'oreille !...
J'entends le bruit de vos pas,
Et vraiment je ne sais pas

Si je dors ou si je veille ;
Je me sens près du trépas!

La fougueuse impatience
Tient mon cœur et rend mes sens
Frémissans!
La crainte et la confiance
Me saisissent tour à tour ;
Pauvre esclave de l'amour,
Je n'ai plus d'autre science
Que désirer nuit et jour.

Quoi ! me disent les poëtes,
Toi, le meilleur d'entre nous,
Si jaloux
De vers, de chants et de fêtes,
Te voilà? Tu ne veux rien
Que resserrer un lien
Qui, fatal aux nobles têtes,
N'a jamais fait aucun bien !

J'entends Ronsard qui m'embrasse,
Mon du Bellay, mon Baïf,
Le plus vif!
Et Marot, l'enfant d'Horace;
Ils me blâment sans pitié,
J'ai perdu leur amitié...

Si j'avais du moins la trace,
La trace où posa ton pié?

Que jamais je te contemple
Dans la cellule où j'attend!
Trop content,
Trop heureux dans ce vieux temple
Sera ton fidèle amant;
Et jusques au monument
Je pourrai servir d'exemple
Du bonheur et du tourment!

AUTRE.

A Madame Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois.

Atteindre à vous louer, madame, est impossible!
L'éclat de vos vertus fait pâlir le soleil;
A vos attraits divins rien ne reste insensible;
Vous êtes ici-bas un astre sans pareil!

Les arbres, les rochers, la nature impassible
S'émeut à votre aspect et trouve le réveil;

Vous animez le bien, vous changez le nuisible,
Et parmi les couleurs vous seriez le vermeil !

A qui demanderait si, dans l'orbe céleste,
Ce rang dominateur également vous reste,
Apollon répondrait par ma tremblante voix,

Qu'aussi bien que sa sœur vous a quitté ses bois,
La royale Junon, la souveraine altière,
Vous a fait de ses droits cession tout entière!

GÉDÉON DE LANSAC DE PEREYRODE,

Capitaine d'une cornette de cent argoulets (arquebusiers à cheval), sous la charge du roi de Navarre.

TRENTE-SIXIÈME ABBÉ (COMMANDATAIRE),

1592.

Pour un homme éclairé des feux de l'Évangile,
Quel spectacle que ces Romains!
Leur superstition impudente, imbécile,
Me fait bondir le cœur et démanger les mains !

Je me sens agité de fureurs meurtrières
Quand j'entends leurs chants, quand je vois
Leurs autels de Baal, leurs idoles de pierres,
Leurs crucifix taillés et tous leurs saints de bois!
J'ai déjà nettoyé quelque peu cette bauge
En jetant dehors saint Avit;
Un ramas de vieux os, Dieu sait quoi! Dans une auge
Je l'ai fait secouer pour que chacun le vît!
C'était un noir débris de poudreuse carcasse
Que l'on adorait à genoux...
J'ai de mes propres mains démantelé sa châsse,
Et l'or que j'en tirai vint à propos pour nous.
Des livres déchirés j'ai fait flamber le reste
Sur un grand bûcher, dans la cour;
Les vieux moines pleuraient... Mais j'ai calmé d'un geste
Le fatigant essor de ce risible amour!
Je prétends bien sous peu raser la vieille église
Au niveau du sol. En son lieu
Nous mettrons un château: c'est une forte assise!
Et nous y planterons les étendards de Dieu!
L'antechrist est vaincu! Son règne n'est qu'un rêve;
Ses derniers suppôts vont mourir.
Je veux mander ici des docteurs de Genève,
Et de la manne sainte à mon gré me nourrir!
Nous étendrons partout, soit de gré, soit de force,
Les bienfaits de la vérité;
Qui greffe un sauvageon en mutile l'écorce,

Et l'arbre le bénit de cette cruauté.

J'ai d'autant plus de haine à ces chanteurs de messe
Que, peu s'en faut, ils m'ont séduit,
Épaississant autour de ma sotte jeunesse
Les voiles redoublés de leur lugubre nuit.
Dès l'âge de douze ans, j'avais ce monastère,
Qui, d'ailleurs, est d'un bon rapport·
J'en devais être un jour le pasteur et le père,
Et dans la fourberie on me poussait bien fort.
J'allais donc me carrer en petit hypocrite
Confit dans les signes de croix;
Mais le sieur de Mornay m'en dégoûta bien vite,
Et, quand j'y réfléchis, j'entends encor sa voix.
Grâce à lui, dès vingt ans, j'ai saisi la rondache
Et l'arquebuse au lieu du froc.
J'ai vêtu le harnois, j'ai frisé ma moustache,
Et l'on n'a jamais vu mon épée à son croc.
Partout où l'on se bat, j'entonne aussi le psaume
Qui fait vaincre nos bataillons;
L'abbé de Saint-Avit est, par tout le royaume,
L'épouvante du pape et de ses moinillons.

Holà! vieux cellérier, traîne ici ta sandale!
Écoute bien ce que je dis!
Va tout droit me dresser le souper dans la salle;
Qu'il soit un peu meilleur qu'il ne l'était jadis!

Force gibier, corbleu! Tu me comprends, je pense?..
Et force jambons cuits à point!
Force chapons dodus! C'est un jour de bombance!
Force vins capiteux et de piquette point!
Tu mettras cette Bible auprès de mon assiette,
J'ai plaisir à la commenter!
Allons!... Tiens donc!... Crains-tu que ce soit amulette
Qui va brûler tes doigts ou te faire sauter?...
Si quelque chose manque au repas, prends bien garde
A tes oreilles d'âne! Attend!
Va-t'en dire au prieur que ce soin le regarde,
De venir me tirer les bottes à l'instant!
Et préviens dans la cour mon sergent de bataille,
Quand notre repas sera cuit,
D'amener le cornette, Assolant de Rapaille,
Gentilhomme d'honneur et pétillant d'esprit!
Cours, faquin!...

Si ces gens avaient des dents pour mordre,
J'aurais quelques trous dans ma peau!
Il me faut cependant établir un peu d'ordre,
Et dans le droit chemin maintenir mon troupeau!

LOUIS-NICOLAS-ARMAND DE MALERUE,

QUARANTIÈME ABBÉ,

19 novembre 1688.

*A Madame la Marquise de M***.*

Madame, sans retard j'ai tenu ma promesse.
Hier, vers le midi, fort de la sainte messe,
J'ai demandé ma chaise et suis ici venu
Sans que le père abbé fût en rien prévenu.
J'ai compris, tout d'abord, sa crainte et sa surprise.
C'est un homme assez vert, quoique de barbe grise,
Bon visage... L'air faux, si je sais deviner.
Sa réputation n'a rien pour m'étonner.
Les loups (nous en savons d'assez justes nouvelles!)
Vêtent, pour mieux tromper, les toisons les plus belles,
Les plus blanches! Ces gens, que l'on porte si haut,
Qui n'ont que des vertus, sans l'ombre d'un défaut,
Cachent tous dans leur cœur, à la place première,
Quelque trou ténébreux où, mettant la lumière,
On voit (quand on sait voir!), avec un cri d'horreur,

Jusqu'où l'orgueil humain porte sa profondeur.
J'ai, d'abord, présenté des manières faciles :

— Je vais trouver ici des personnes dociles,
Ai-je dit en riant; j'en suis sûr; mais le Roi,
Il faut vous l'avouer, pense autrement que moi.
J'ignore qui l'a pu prévenir de la sorte.

— On l'a fait dès longtemps, reprit-il; mais qu'importe!
En suis-je moins tenu de garder mon devoir?

— Sans doute, répondis-je, il faut me faire voir
Tous ces papiers qu'Arnauld et d'autres Jansénistes
Ont mis sous votre garde et dont on suit les pistes.

— Ces papiers, si j'en ai, sont commis à ma foi.

— Monsieur, songez-y bien, je parle au nom du Roi!
Voici du chancelier un billet, et, peut-être,
Me dispenserez-vous de prendre un ton de maître:
Vous avez trop d'esprit pour manquer de raison.

— J'ai trop de cœur aussi pour une trahison,
Me dit-il d'une voix contenue et profonde.

— Monsieur, la volonté du plus grand roi du monde
Ne se discute pas; on n'y doit qu'obéir!

— Faites, murmura-t-il, suivant votre plaisir;
Mais ne demandez pas que, moi-même, j'oublie
L'amitié qui m'oblige et l'honneur qui me lie.
Ouvrez tout! Fouillez tout! Voici les clefs! Cherchez!

— Je regrette bien fort l'avis où vous penchez,
Répliquai-je, monsieur; car, d'une humeur égale,
Nous pourrions tout finir, sans trouble et sans scandale,
Et vous m'imposez là de fâcheux procédés
Souffrez que je vous presse, et, croyez-moi, cédez!

Il secoua la tête et j'ouvris la fenêtre.
J'appelai les exempts qu'on vit d'abord paraître.
Ils surveillaient la rue avec quelques soldats.
Ce trait inattendu le mit dans l'embarras.
Puis, comme il s'aperçut qu'on lisait sa pensée,
Il répéta deux fois, d'une voix oppressée :

— Par le droit du plus fort, cherchez, fouillez partout!

Je me saisis des clefs, et, d'un air de dégoût,
Je les jetai d'en haut à l'homme de police
En lui criant : Monsieur! faites qu'on obéisse
Aux ordres souverains dont vous êtes porteur!

Je fermai la fenêtre et revins au docteur
Comme il restait muet, j'allai prendre une chaise,

Et, dans le coin du feu me mettant à mon aise,
J'ouvris mon bréviaire, où, d'un air absorbé,
Je lus, tout en suivant les gestes de l'abbé.
Je puis vous l'affirmer, il était au supplice,
Et je lui rendais là le plus mauvais service !
Tantôt un mouvement, tantôt des bruits froissés,
Agitaient, quoi qu'il fît, ses doigts entrelacés.
Ce farouche maintien durait depuis une heure,
Quand un éclat de voix ébranla la demeure :
On criait, on hurlait, et je pense, entre nous,
Qu'on jurait par des mots qui n'étaient pas très-doux.
Moi, devinant assez que ma sévère escorte
S'en prenait aux moyens de rester la plus forte,
Je ne crus pas, d'abord, devoir faire semblant
D'entendre tous ces cris... l'abbé devint tremblant...
Mais, dans ma quiétude, à mon tour, tenant ferme,
Les yeux sur le feuillet, je restais comme un terme ;
Tout à coup, le prieur, de vingt moines suivi,
Envahit le salon, ce dont je fus ravi !

— Monsieur, s'écria-t-il, me regardant en face,
Ce qu'on ose tenter, voulez-vous qu'on le fasse ?
Vos gens, escaladant l'autel, ont mis la main
Jusque sur l'ostensoir !

— Ils suivent le chemin
De l'obstination de celui qui vous guide !

Votre abbé leur impose un nouveau déicide!
Lui seul qui se mutine en son aveuglement,
Lui seul est sacrilége et court au châtiment!

Puis, je continuai d'une voix onctueuse :
Mes pères, oublions cette âme impétueuse
Qui, tout abandonnée à son coupable feu,
Insulte aux lois, au prince, à l'Église, à son Dieu!
Laissons cet homme, en proie au démon qui le presse,
Contempler d'un œil sec la commune détresse!
A ses pieds, mille fois, je me serais jeté
Pour tirer du péril votre communauté,
Mais il n'écoute rien!.. C'est vous, vous que je prie!
Sauvez-le malgré lui! Sauvez cette patrie,
Cette sainte patrie où florissaient avant
La paix, la pureté! Sauvez votre couvent!
Si quelqu'un d'entre vous, messieurs, a connaissance
Du coupable dépôt, il doit en conscience
En avertir le Roi, non sans un juste espoir
De se rendre agréable en faisant son devoir.

Je parlais avec feu; je versai quelques larmes;
Les moines interdits nageaient dans les alarmes,
Et je m'apercevais qu'ils craignaient tout de bon
D'être, enfin, emportés en croupe d'un dragon.

Un convers se glissant d'une façon discrète,
Quand il fut près de moi, m'offrit une cassette;
Je l'ouvris tout joyeux : c'était notre butin!
Je le tenais! Alors, d'un air froid et hautain,
Je dis au père abbé : Monsieur, croyez, de grâce,
Que je suis désolé de prendre votre place.
Mais le Roi, qui signa ma nomination,
M'oblige à vous troubler d'une telle action.
Voici l'ordre. A présent, partez pour la Bastille.

Il sortit sans rien dire; au dehors de la grille,
L'exempt qui l'attendait avec un chariot
Le saisit, l'emmena... L'on ne souffla pas mot!
J'envoyai le prieur et quelques-uns des pères
Refroidir leur ardeur en d'autres monastères,
Et de notre froment ayant ôté le son,
Je crois que du restant je peux faire façon.
Veuillez m'associer quelques personnes sûres;
Il me faudra longtemps prendre ici des mesures,
Et, pour bien rétablir la candeur de la foi,
J'aurai toujours besoin que vous veilliez sur moi.

JULES-MARIE SARBOISE,

QUARANTE-TROISIÈME ABBÉ,

1760.

A messieurs les Membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

—

ODE.

Le siècle est éclairé par la philosophie
La Superstition trouve qui la défie!
Le Fanatisme impur, l'œil sanglant et hargneux,
En secouant sa torche aux flammèches funèbres,
S'enfuit, épouvanté, jusqu'au fond des ténèbres,
Qui le vont désormais cacher à tous les yeux!

La douce Tolérance a partout pris sa place.
Elle pousse, en riant, l'Ignorance qui passe
Et s'en va, d'un pied lourd, demander un retrait
A ces climats lointains que le Soleil oublie,
Mais qui reconnaîtront, quelque jour, sa folie
Et la sauront encore exiler sans regret.

L'Univers ne veut plus d'une lumière terne!
Il préfère aujourd'hui que la Raison gouverne
Et que la Vérité déborde à flot pressé.
Les prêtres, démentant eux-mêmes leurs oracles,
Apprennent à rougir des prétendus miracles
Où jadis leur triomphe était intéressé.

Pour moi, pontife obscur d'un temple séculaire,
Je veux que la Vertu seule, en mon sanctuaire,
Aux humains attendris ose dicter des lois.
J'honore le travail, je blâme la paresse,
Je bénis des époux la féconde tendresse,
Je secours le malheur partout où je le vois.

Dans nos prés, parcourus par le troupeau qui bêle,
Je vois le tendre agneau que la brebis appelle,
Et, le regard mouillé des plus douces langueurs,
J'admire les effets de l'amour d'une mère,
Tandis que les bergers, auprès de leur chaumière.
Au son du chalumeau, se couronnent de fleurs.

A ces simples esprits, si près de la nature,
J'enseigne la Sagesse, et de sa source pure
Je fais couler pour eux la sainte Vérité;
Je leur apprends combien leur triste confiance
Fut trompée autrefois, en nos temps d'ignorance,
Et je les charme ainsi par ma sincérité.

— Le fameux Saint-Avit, leur dis-je, par exemple,
Qu'on vous donna toujours pour patron de ce temple,
N'a jamais existé, mes enfants ! Aucuns lieux
N'ont montré son tombeau ; c'est une vaine idole !
Les moines, trop grossiers, y croyaient sur parole;
C'était, assurément, un mensonge pieux.

Des antiques païens qui furent nos ancêtres,
Et qui jusqu'à la fin demeureront nos maîtres,
C'était quelque démon ou quelque déité;
Les prêtres des chrétiens, ne pouvant la détruire,
En firent un apôtre, un saint, puis vinrent dire
Qu'on pouvait l'adorer en toute liberté!

Oublions cette ruse et cette hypocrisie!
Que désormais notre âme en tous temps soit saisie
De la beauté des cieux et de leurs doux bienfaits!
Partout l'Être Suprême avait mis l'Innocence;
Il faut reconquérir cette belle science,
Puisque nous comprenons ses timides attraits!

C'est ainsi que je parle et que chacun m'écoute.
Tous les bons villageois s'empressent sur ma route;
Je bénis les enfants, j'embrasse les vieillards;
Je m'assieds au foyer des heureuses familles,
Et je suis indulgent lorsque les jeunes filles
Des garçons du pays agacent les regards!

MARIE-SAVINIEN-EUGÈNE DE THÉRY.

QUARANTE-QUATRIÈME ET DERNIER ABBÉ,

14 décembre 1792.

—

A monsieur le Chevalier de Versalis, à Londres.

Non, mon cher Adrien, je ne suis pas si triste
Que votre affection semble l'imaginer.
J'ai l'esprit bien atteint, mais pourtant je résiste ;
Je ne suis pas si fou que de m'abandonner.
Au milieu des soucis qui m'assaillent en foule,
Le faut-il avouer ? plus troublé qu'abattu,
J'imite le nageur qui se tient sur la houle.
Sans doute le flot sombre et le couvre et le roule...
Il remonte, pourtant, comme un léger fétu.
Le spectacle effrayant que chaque jour invente
Et vient, effrontément, sous mes yeux étaler,
N'est pas uniquement pour donner l'épouvante !...
Une muraille croule, on entend la suivante
Que des coups furieux s'efforcent d'ébranler ;

Même les fondements de ce royaume antique
Gémissent; leurs débris sont lancés dans les airs;
Ils s'effondrent partout! C'est la foi catholique,
C'est le trône, le droit, c'est la pudeur publique
Qui tombent, éperdus, aux pieds de l'univers.
Rien ne reste sacré! Rien, pour les mains profanes,
N'est trop haut, trop sublime, et, sous un tel effort,
Comble d'étonnement! rien non plus n'est trop fort!
Aux tombeaux oubliés on demande leurs mânes,
Avide d'insulter des noms longtemps chéris!
On traîne à l'échafaud prêtres, nobles, grands hommes.
Même les plus petits de tous tant que nous sommes,
Dans leur humilité ne trouvent pas d'abris!
L'ouragan est immense, immense la ruine,
Si grande qu'il faut bien que la Vertu divine
Ait poussé ce fléau... Je la sens qui chemine...
Les mortels ne sauraient créer tant de débris!
C'est un temps de Gomorrhe, une œuvre de Sodome,
Le châtiment vengeur saisit jusqu'à l'atome,
Nous sommes dans les jours de désastre et de cris
Qu'Isaïe et Jonas et Baruch ont décrits.
Croyez-vous que celui que son malheur amène
Devant pareils tableaux ait l'instinct de trembler?
Non! la grandeur du mal le fascine et l'entraîne;
Il a trop à sentir, rien ne peut l'accabler!
Il regarde, il mesure et la chute et l'abîme;
Le sol fuit sous ses pas; il voit tomber la cime;

Sur son propre destin l'éclair vient l'aveugler.
Comment penser à soi? pleurer sur sa famille?
L'âme, quoi qu'on en ait, s'ouvrant dans ce transport,
Agrandit sa pitié, car le malheur fourmille;
Un chameau passerait par le trou de l'aiguille
Plutôt qu'un de nous tous hors des doigts de la mort!
Non, non, je ne crains rien! je ne suis plus mon maître!
Que je sois préservé, c'est un si grand peut-être,
Tant de gens plus puissants, plus grands, plus saints, meilleurs,
S'en vont chaque matin porter leur vie ailleurs,
Que je me sentirais quelque chose du traître,
Si je me découvrais d'égoïstes frayeurs.
Je regarde, j'écoute, et je demande aux choses
De m'apprendre comment le siècle est venu là.
Qu'a-t-il donc mérité? Qu'a-t-il fait pour cela?
Gémir ne mène à rien; il faut chercher les causes.
Le pouvoir du méchant apparaît déchaîné;
Le ciel est irrité, puisque l'enfer déborde;
Qui donc a jamais vu que Satan rue et morde
Sans qu'un arrêt divin l'ait d'avance ordonné?

Nous étions amollis jusqu'à la pourriture;
Plus bas que la langueur permise à la nature
Nous étions descendus; nous ne faisions des vœux
Qu'au néant parfumé qui nous rendait heureux.
Tout se racornissait. Une fausse science
Exaltait les esprits sans pouvoir les remplir.

Les vertus paradaient devant la conscience,
Cherchant à l'élever bien moins qu'à l'assouplir.
C'était en souriant qu'on était honnête homme.
Une foi faisait peur qui s'exprimait trop haut;
Dormir, laisser dormir et tout railler; en somme,
Il n'était que souffler et le froid et le chaud.

Voilà la cause ! Eh bien, tant mieux, elle se montre!
Les deux camps ennemis sont tranchés désormais;
Le crime, démasqué, s'avance à ma rencontre !
Comme il a dépouillé l'air bénin que j'aimais !
Il m'insulte en des mots qu'il ne disait jamais!
La rage dans les yeux, voilà donc son visage !
Il marche en grand arroi; nous pouvons nous compter;
Puisqu'il a commencé de se mettre à l'ouvrage,
Je suis maître à mon tour d'essayer mon courage,
Et l'on ne dira pas que je viens affronter !

A l'heure où je t'écris, des voix tumultueuses
Emplissent le préau, criant : « A bas les Rois !
Mort aux prêtres! A Dieu ! »

Des emphases vineuses
Sortent des cabarets et s'étalent boueuses,
Brûlant la patience aux esprits les plus froids :
Eh bien, je vais sortir, criant : « Vive la Croix ! »

Non ! je n'ai pas le droit d'usurper le martyre !...
Contemplons sans broncher l'œuvre de ces maudits ;
Gardons la tête libre en ce commun délire...
Tâchons de tout comprendre, et laissons-nous conduire
Par Celui dont l'impur applique les édits !

Mannheim, 7 mars 1793.

Il est tombé le vieux, l'illustre sanctuaire !
Mes yeux ont vu la flamme en vaincre le pilier !...
Le toit s'est écroulé sur l'autel, sur la chaire...
Tout ce qui fut est mort, et tout va s'oublier !
Un juif m'a fait ouvrir les portes de la geôle ;
Un soldat m'a conduit sur l'autre bord du Rhin.
Pourquoi cette pitié si contraire à leur rôle ?
Les cœurs de ces gens-là ne sont donc pas d'airain ?
Je suis l'hôte, aujourd'hui, d'un pasteur hérétique ;
Il me donne le pain dont je manquais sans lui...
Je n'ai pas d'autre frère et n'ai pas d'autre appui
Que ce menteur, brillant d'une candeur antique !
Je me sens dévoré par un profond ennui !
Quel temps ! Rien n'est debout, pas même dans les âmes !
Il faut, quoi qu'on en ait, tout passer par les flammes ;
Et ce qu'on va garder de son droit, de son bien,
La raison n'en dit mot, et le cœur n'en sait rien !

Couvent des Bénédictins de Presbourg, 4 août 1849.

Je suis vieux. Quand, le soir d'une longue bataille,
Tenant d'un bras meurtri son unique trésor,
Son drapeau tout criblé des coups de la mitraille,
Le soldat, épuisé, pourtant vivant encor,
Marche, laissant goutter le sang de sa blessure,
Sans rendre les chemins comptables de ses maux,
Pièce à pièce il sent bien que tombe son armure;
De la faim et du froid il souffre la morsure,
Mais toute sa pensée est dans ses chers lambeaux.
Contre son cœur transi fortement il les serre;
Il ne souhaite rien, n'aimant pas à demi,
Que d'emporter au fond d'un tombeau tutélaire
L'étendard gardé pur des doigts de l'ennemi!

J'apporte mon drapeau jusqu'aux pieds de mon maître!
Je ne l'ai pas laissé dans les champs meurtriers...
Tel que je le reçus on peut le reconnaître...
Archange! ouvre-moi donc les rangs de tes guerriers!
Battu par les regrets, assailli par les doutes,
J'ai tenté maint sentier, j'ai cherché maintes routes;
Je suis allé, venu, passant par cent chemins,
Aux ronces des halliers laissant d'autres croyances,

Je me suis dépouillé de tant, tant d'espérances,
Qu'à la fin, la Foi seule est restée en mes mains.
Mais la voilà brillante et toujours agrandie
De ce que j'ai perdu... Seule, emplissant mon cœur !
Calme et sûre de soi, ferme et non pas raidie ;
L'inutile âpreté ne sied pas au vainqueur.

Dans ses bruyants déserts j'ai vu marcher le monde,
Pareil à l'éléphant que des fruits fermentés
Font vaguer, chancelant, écrasant à la ronde
Les tremblants arbrisseaux par sa masse heurtés.
L'Indien qui l'attend au seuil de sa caverne
Devant le noir colosse accourt et se prosterne,
Et s'abat sous le pied qui broye son corps nu.
Les bonzes, raisonnant sur ce tableau terrible,
Jurent qu'un Dieu conduit l'animal invincible
Et lui fait châtier quelque crime inconnu.
Ainsi du siècle. Il roule, il est ivre et féroce ;
Il accoste, il détruit, il passe, il est atroce ;
Il pleure quelquefois et regrette, et c'est tout.
Il ne sait rien fonder qui ne soit éphémère ;
Il brise et doit briser, et c'est une chimère
D'y vouloir chercher mieux que sources de dégoût.
Cependant, l'âme vit par-dessus ce désordre !
C'est un pauvre petit mais éternel flambeau ;
Sur elle le néant ne pourra jamais mordre,
Elle seule produit tout ce qu'on voit de beau !

Des puissances de mort traversant les misères,
Elle vole, étonnée, au-dessus de leurs coups;
Elle court, s'élevant à ses destins prospères,
Car elle est conviée aux noces de l'Époux !
Lorsque j'étais plus jeune, il me semblait terrible
D'avoir vu mon couvent dans le feu s'écrouler;
Je trouvais, en mon cœur, forme toujours visible,
Ses clochers, ses grands toits qui semblaient me parler,
Et d'eux je ne croyais jamais me consoler.
Désormais, je souris de ces vaines images !
Saint Avit n'aurait pas adoré des vieux murs !
J'ai chassé les regrets, j'ai chassé les nuages;
Ils sont blancs au regard, mais, en eux, sont impurs.
Passent, passent les temps, passent aussi les formes!
Passent tous les pouvoirs, les éclats, les grandeurs !
Qu'ils soient, en apparence, étincelants, énormes,
Passent les faux brillants des humaines splendeurs !
Les trônes sont boiteux, les sceptres sont débiles;
Les droits les mieux prouvés sont creux au par-dedans;
Il est quelque folie au cerveau des habiles
Et quelque impéritie au cœur des plus prudents !
Quittons tous ces gravas au torrent qui les porte,
Ne nous attachons pas à ces infirmités :
L'âme qui sait choisir seule est vivante et forte.
Seule elle met le pied sur les fragilités !

LE

CARNAVAL DE VENISE

PREMIÈRE NUIT

SCÈNE Ire.

— Sur la place Saint-Marc. — Cent mille girandoles,
Paillètent de la nuit la claire obscurité;
Les fanaux de couleur passent sur les gondoles
Où le rire pétille et part de tout côté.
La mer et les canaux, que ce tumulte agite,
Soulèvent les rameurs qui s'en vont, vite, vite,
Où le doigt du plaisir fait signe à la gaîté.
On se presse, on se dresse, on saute sur la rive...

Là! c'est le carnaval! Il arrive, il arrive!
Jamais grelots plus clairs, ni marotte plus vive,
Ni telle liberté!

La foule, qui s'amasse autour du Campanille,
Va, vient, se pousse, tourne, et revient et fourmille,
Entrechoquant ses flots émus de tant d'ébats.
Elle chante, elle danse, ici, partout, là-bas!
La face des palais reflète jusqu'au faîte
La lueur des flambeaux rougissant les frontons;
Une grêle de fleurs qui ruit des balcons
Tombe sur tous les fronts;
Celui-ci s'en couronne, un autre la rejette;
Des roses vont pendant à tous les mascarons.
Les marchands de bonbons, d'eau glacée et d'oranges,
Glapissent sur les quais avec des voix étranges,
Offrant leur marchandise à qui la veut goûter,
Et, dans tous les recoins des profondes arcades,
Mariant leur mystère à ceux des mascarades,
Les couples amoureux cherchent à s'abriter.

— Un Scapin apparaît, suivi par un Cassandre.

LE CASSANDRE.

Vous avez beau chercher à fuir, il faut m'entendre!
Madame votre mère et monsieur le baron

Seront fort irrités avec pleine raison.
Lorsque, le mois dernier, nous quittâmes la Saxe,
Vous étiez, je m'en flatte, assez fort en syntaxe
Pour aborder enfin les profondeurs du Droit.
Il fut donc convenu que nous irions tout droit
A Padoue, où s'en tient une si bonne école!
Mais voilà qu'en chemin vous devenez frivole!
Jusqu'alors très-soumis, voilà qu'un beau matin
Je vous trouve emporté, raisonneur et mutin!
Malgré moi, nous venons dans cette ville infâme;
Vous m'entraînez, monsieur! Oui, si noire est votre âme
Que vous me séduisez, et je ne sais comment
Je me trouve avec vous dans cet ajustement!
Si vous pouviez, du moins, personnage fantasque,
Contempler mon visage!... Il rougit sous le masque!
Oui, monsieur, je suis pourpre et j'ai honte de moi!
Jugez donc! Si quelqu'un devinait mon emploi,
Qu'oserait-il penser? Que devrait-il me dire?
Un sage, un professeur dans un pareil délire!
Repartons pour Padoue, écoutez la raison,
Et fuyons ce tapage et ces nez de carton!

LE SCAPIN, *chantant.*

Il était une dame
Avec son cavalier...

Le pédant qui les blâme
Est bien fol à lier.
Ah! larira, lalira, ma belle,
N'allez pas oublier
Le nom dont je m'appelle!

LE CASSANDRE.

Vous poussez dans la foule et ne répondez pas!
Mais je vous tiens, méchant, je vous tiens par le bras!
Je me sens à deux doigts de me mettre en colère
Vous ne respectez pas assez mon caractère!...
Je suis docteur, monsieur! docteur *in utroque!*
Personne, jusqu'ici, ne m'a si fort choqué!

LE SCAPIN, *chantant.*

Il était une dame...
On avait, par malheur,
Contrarié la flamme
Qui brûlait dans son cœur.
Ah! larira, larira, ma belle,
Cela donnait saveur
Au nom dont je m'appelle!

LE CASSANDRE.

Là! je tiens votre bras et votre basque aussi!
Vous n'échapperez pas, n'en ayez pas souci!

Je vous ai pourtant fait connaître Marc-Aurèle !
Moi-même de vertu je vous offre un modèle!
Quel auteur lûtes-vous qui vous porte au péché?
Je suis fâché, monsieur! très-gravement fâché!

LE SCAPIN, *chantant.*

Il était une dame...
Elle prit un beau jour
Ce courage de femme
Qui plaît tant à l'amour...
Ah! larira, larira, ma belle!
Je vous donne, à mon tour,
Le nom dont je m'appelle!

LE CASSANDRE.

Le fou! le malheureux!... Je suis au désespoir!
Monsieur! vous oubliez tout respect du devoir!
Monsieur, retenez donc cette marche insensée!
Monsieur! toute pudeur est par vous offensée!...

Comme il parlait ainsi, larira,
Un grand polichinelle,
Ah! larira, ma belle!
Qui s'en étonnera?
S'en plaindra?

Grondera ?
Le prenant sous l'aisselle,
Ah ! larira, ma belle !
Le fait pirouetter.
Hébété de surprise,
Cassandre lâche prise
Et se laisse écarter
De celui qu'il veut prendre...
Il prétend se défendre ;
Il cherche à faire entendre
Des cris de Mélisandre.
Pour sortir d'embarras,
Il agite les bras !
Mais un Pierrot le happe,
L'aveugle de sa cape
Et jette le faquin
Aux mains d'un arlequin
Qui, d'abord qu'il le touche,
Le lance à Scaramouche,
Lequel, d'un œil farouche,
Le renvoie à Crispin
Qui, sans y rien comprendre,
Le transmet à Léandre,
Léandre à Pantalon !
Ah ! larira, ma belle !
Il suffoque, il chancelle,
Il rugit, il appelle,

Il frappe du talon!
Roulé comme une balle,
Cédant de dalle en dalle,
Il arrive au docteur,
Qui le livre à deux moines,
Soit moines ou chanoines,
De frétillante humeur,
Qui, sans colère aucune
Pour la charge importune
Leur tombant de la lune,
L'adressent sans dessein
Au nez d'un matassin,
Qui soudain la dépose
Contre la porte close
D'un étroit cabaret,
Laquelle, ainsi poussée,
Est soudain défoncée...
Cassandre disparaît!

CHŒUR DE MASQUES.

Il était une dame...
Larira, larira!
Encore un coup de rame,
La barque arrivera!
Ah! larira, larira, larira!
La musique extravague,

La foule n'est que vague,
L'une à l'autre courant!
Ah! larira, ma belle!
Mon âme à vous se rend!...
Que la nuit étincelle!
O gaîté!... Tout se mêle!
Tout s'aime, tout s'appelle!
Larira, larira!
Oh! qui m'entraînera?
Oh! qui m'agacera?

LE SCAPIN, *au Polichinelle.*

Masque noir, sois béni par ma reconnaissance!
Je ne t'oublîrai pas!... non, je te le promets!
Ce qui vient d'arriver, je le sens à l'avance,
Est entré dans mon cœur pour n'en sortir jamais!
Les ans s'écouleront, en semant sur leur route
Les souvenirs fanés du bouquet de mes jours;
Mais ils respecteront deux fleurs vives... Écoute:
Tout mon premier plaisir et mes premiers amours!

LE POLICHINELLE.

Mon bon petit enfant, te voilà libre, libre!
Ta poitrine est émue... elle vibre, elle vibre!
Va, cours, amuse-toi! C'est sage! c'est prudent!

Mords le fruit inconnu dont la saveur t'enivre !
Mais si tu veux tromper les yeux de ton pédant,
Crois-moi, dérobe-toi, cours changer de costume.

LE SCAPIN, *chantant.*

Dessous une autre plume
Que restera-t-il bien
De moi?... Plus rien!

LE POLICHINELLE, *chantant.*

Le voilà dans la foule...
Leste qui le suivra !
Adroit qui le prendra !
Larira, larira !
La perle est sous la houle,
Et qui la pêchera ?
Larira, larira !
Et qui l'emportera ?
Heureux qui le pourra,
Larira, larira !

SCÈNE II.

— Une salle à manger dans le palais Varèse ;
Torchères sur les murs, tendus de cuir doré.

Les convives sont gais et causent à leur aise;
L'un est en habit vert avec bouton nacré;
L'autre en couleur pensée et culotte vermeille;
Le troisième est en jaune et la veste pareille;
La quatrième, enfin, en damas noir moiré.
Deux dames, brune et blonde, également jolies,
Aux cris de ces messieurs mêlent leurs reparties;
L'une est en satin blanc et l'autre en gris cendré,
Avec point de Venise et des fleurs assorties.

La Dame en gris.

Vous fûtes amoureux, mon oncle? tout de bon?

L'Homme en jaune.

Tu ne veux voir en moi, mon enfant, qu'un barbon!
Mais les nombreux étés que je compte à cette heure
Ne font pas qu'autrefois les belles, ou je meure,
Ne m'aient pas avoué pour très-joli garçon!
Dès lors, ne cherchant pas beaucoup à me défendre,
J'ai dû souvent aimer de la bonne façon.

La Dame en gris.

Vous n'avez rien aimé, mon oncle, qu'un canon!
Ne vous fatiguez pas à ces airs de Clitandre;
Rien ne vous va plus mal!

L'HOMME EN VERT.

Te voilà bien battu,
Marquis; mais, cependant, convenez-en, mesdames,
Prétendre qu'à votre âge, ayant d'ailleurs les âmes
Que toutes deux avez, vives dans leur vertu,
Pleines de feux, avec l'esprit qui vous possède,
Il n'est pas des moments où vous criez à l'aide,
C'est par trop affirmer!... Hein! Jules, qu'en dis-tu?

LES DEUX DAMES.

Impertinent!

L'HOMME EN PENSÉE.

Voyons! pas de gros mots!

L'HOMME EN JAUNE.

Je prie
Qu'on me daigne écouter! C'était, je crois, en l'an
Vingt-deux; je commandais l'allége *la Furie*...
Je connus, à Corfou, deux filles d'Albanie...

L'HOMME EN NOIR.

C'est bon, cher amiral, vous fûtes un volcan!
Mais parlons d'aujourd'hui... nous confessons ces dames.

LA DAME EN GRIS.

Toi, cousin Marcello, va t'occuper de gammes !
Tu ne feras parler ma cousine ni moi.

L'HOMME EN NOIR.

Vous auriez donc à dire?

L'HOMME EN VERT.

Évidemment !

LA DAME EN GRIS.

Ma foi !
Donnons à ces messieurs le plaisir qu'ils demandent!
Rosine, il faut céder quand les hommes commandent.
Le vrai devoir, pour nous, c'est toujours d'obéir.

L'HOMME EN PENSÉE.

Doctrine merveilleuse !

L'HOMME EN VERT.

Et très-peu pratiquée !

LA DAME EN BLANC.

Ce serait, bien souvent, un peu trop vous punir !

LA DAME EN GRIS.

Je me lasse, à la fin, de me voir attaquée,
Et j'aime mieux livrer ce que j'ai sur le cœur.

LA DAME EN BLANC.

Que vas-tu leur conter? Ne dis pas de folie !

L'HOMME EN NOIR.

Laissez-la s'expliquer !

L'HOMME EN PENSÉE.

Sa langue se délie !

LA DAME EN GRIS.

Je m'épouvante peu de votre accent moqueur.
Sachez donc qu'il est vrai : nous sommes, l'une et l'autre,
Agréables à voir. On le dit. Je n'entends

Contester sur ce point; votre avis c'est le nôtre,
Et nous le professons depuis assez longtemps.

L'Homme en vert.

Quelle douceur pour moi quand ainsi l'on s'accorde!

La Dame en gris.

Ne m'interrompez pas! Je ne veux pas qu'on morde
Au bonbon que je tends avant qu'il soit donné.
Agréables à voir, et, de plus, pas très-sottes...
Ne m'interrompez pas!... Au-dessus des pelotes,
Des aiguilles, du fil et du plaisir borné
D'être, matin et soir, à compter d'un air rogue
Les péchés du prochain... Je sens que j'épilogue;
Mais nous avons encor, ce qui se voit très-peu!
Cet art d'aimer assez la musique et le jeu
Pour nous en réjouir, bien qu'avec la réserve
Qui permet au bon sens de se pouvoir sauver.
Nos mérites sont grands; il n'est qu'un mot qui serve,
Et, quant à nos défauts, je n'en peux pas trouver.

L'Homme en noir.

Tacite est dépassé dans le don de portraire!

LA DAME EN GRIS.

Très-bien! On nous admire? On pourrait plus mal faire,
Et je donne à tout homme un brevet de bon goût
Quand je le vois, tremblant, respectueux, debout,
L'air contrit, abattu, comme un saule qui pleure,
Tournant entre ses doigts son chapeau consterné.
De façons de me plaire il n'en est de meilleure,
Mais c'est un imbécile à mener par le né
S'il se croit séduisant, pour être fasciné!

L'HOMME EN VERT.

Quoi! pas du tout?

LA DAME EN GRIS.

Du tout! et je vous en fais juge.
Mettons que de ses pleurs il me verse un déluge;
Des ennuis qui suivraient cela ne sauve pas!
Ce sont mille soucis que l'on a sur les bras:
Les sots, les venimeux, surtout les femmes laides
Et, plus encor, ce mal qui n'a pas de remèdes
D'être en possession d'un trésor dont, bientôt,
On sait qu'il a coûté beaucoup plus qu'il ne vaut.

L'HOMME PENSÉE.

Insensibilité, c'est bien là ton langage!

LA DAME EN GRIS.

Voyons, mon cher cousin, te moques-tu de moi?
Oses-tu me nier que toute femme est sage?
Oui, je dis toute femme, et c'est là le pourquoi,
Ne vas pas me citer deux ou trois malheureuses
Dont les crédulités ont compromis le nom;
Elles servent d'exemple à nous rendre peureuses.

L'HOMME EN JAUNE.

Eh bien, je te dis non, non, non, non, cent fois non!
J'ai fait, dans mon beau temps, plus de deux cents conquêtes!
Et des dames d'honneur, belles, douces, bien faites,
Vertueuses!

L'HOMME EN VERT.

Tudieu!

L'HOMME EN JAUNE.

Lorsqu'en dix-sept cent neuf
J'étais à Malaga, commandant la polacre
Le Saint-Justin...

L'HOMME EN PENSÉE.

Marquis, mais c'était un massacre
Partout où vous passiez!

L'HOMME EN JAUNE.

J'avais le cœur tout neuf!
J'étais un séraphin!

LA DAME EN GRIS.

Mon oncle, je vous prie,
J'honore infiniment votre galanterie;
Je crois à vos succès; mais il m'est inouï
Que toute passion ne soit pas ridicule,
Et qu'à l'homme jurant que son cœur flambe et brûle
On ait, sans se moquer, répondu par un oui.

L'HOMME EN PENSÉE.

Rosine, qu'en dis-tu?

LA DAME EN BLANC.

Je ne dis rien, j'écoute.

L'HOMME EN NOIR.

Entendez-vous ce chant dont l'écho, sous la voûte,
Vibre comme un accord de basse?

L'HOMME EN VERT.

Mais je croi,
Marcello, que cet air...

L'Homme en noir.

Sans doute ! Il est de moi !

La Dame en blanc.

Écoutons !

L'Homme en pensée.

Écoutons, la voix semble jolie.

— Cependant, une fraîche et tendre mélodie
S'élève d'un bateau mouvant au pied du mur.
Sur la poupe, élégant dans sa pose hardie,
Un chanteur, se tournant devers la galerie,
Fait parler sa guitare, et son masque d'azur
A barbe de satin, son manteau d'écarlate,
La juvénile ardeur qui dans sa voix éclate,
De ses secrets désirs sont l'indice assez sûr.
Un amant déguisé qui vient conter sa peine
Dans les mots, dans les sons met un certain accent.
Ce qu'il dit reste obscur, mais non pas ce qu'il sent.
En cachant sa personne, il laisse voir sa chaîne,
Et découvre son cœur, si son nom reste absent.

LE CHANTEUR.

Zéphyr, avertis la jacinthe,
Orgueilleuse fleur qui, sans moi,
Épand ses parfums dans l'enceinte
Où voudrait pénétrer la plainte
Que je te livre à toi.

Avertis cette fleur céleste,
Trop discrète pour sa beauté...
Demande-lui pourquoi lui reste
Cette réserve si funeste
A ma félicité.

Jacinthe, viens! Jacinthe, écoute!
Jacinthe, approche de mon cœur!
Mes yeux t'en ont ouvert la route...
Il t'appartient; mais il redoute
Le mépris du vainqueur!

Jacinthe, apprends! Jacinthe, oublie!
Oublie un peu, fût-ce un seul jour,
Ces lieux-communs sur la folie
De chercher la mélancolie...
Oui! mais apprends l'amour!

Pourquoi fleurir, si tu refuses
Tes couleurs à qui s'en éprend?
C'est de la fierté? Tu t'abuses!
L'abeille ne veut pas d'excuses :
Elle aime et l'on se rend!

L'HOMME EN JAUNE.

Quel est ce farfadet qui vient nous chanter pouille
Sur notre cruauté?.. Mesdames, savez-vous...
Eh bien, elles ont fui!

L'HOMME EN PENSÉE.

Pruderie ou courroux,
Tandis que le galant dévidait sa quenouille
Et nous entortillait de sentiments musqués,
Nos belles, sans rien dire, ont déserté la place.

L'HOMME EN VERT.

L'une est un papillon, l'autre un morceau de glace!

L'HOMME EN NOIR.

Ce sont là des avis que je crois très-risqués.
Dans les esprits de femme on ne voit jamais goutte.

L'HOMME EN PENSÉE.

Je juge comme vous, et j'estime le doute
L'état le plus conforme à la saine raison.

L'HOMME EN JAUNE.

C'est assez badiner; faisons un pharaon.
Je tiens!

L'HOMME EN VERT.

Et moi je ponte! Allons! donnez les cartes!

L'HOMME EN JAUNE.

Laquais! des cartes donc!

SCÈNE III.

— Une chambre à coucher.

UN DOMINO ROSE.

Mes gants! Vite, mon masque, ou je vais me fâcher!

UNE SOUBRETTE.

Je me hâte!

LE DOMINO ROSE.

Pas trop!

UN DOMINO BLEU.

Mais, avant que tu partes,
Où voulons-nous aller?

LE DOMINO ROSE.

Partout et nulle part!
Je ne souhaite rien qui ne soit pas hasard?
Comme des feux follets courons à l'aventure!
Pas d'attache, ma chère, ou de propos qui dure!
A chacun, en passant, quelques mots, rien de plus,
Et changeons constamment et de place et d'élus!
Lisa, Nina, Julie, et toi, vieille Antonine,
Sommes-nous bien?

LES QUATRE SOUBRETTES.

Très-bien!

LE DOMINO ROSE.

Nous avons bonne mine?

LES QUATRE SOUBRETTES.

Bien fin, assurément, qui vous devinerait !

LE DOMINO ROSE.

Nous rentrerons bientôt !

LE DOMINO BLEU.

Moi, je sors à regret.

LE DOMINO ROSE.

De l'intrépidité !..... Pas de crainte enfantine !

— A peine elles sont loin qu'un heyduque paraît.

L'HEYDUQUE.

Monseigneur le marquis fait demander ces dames.

LES QUATRE SOUBRETTES.

Elles sont dans leurs lits, ayant grand mal aux dents.

SCÈNE IV.

— Un quai. Des feux de joie on voit briller les flammes
Au loin; mais pas de bruit, pas de cris discordants.
Aux confins de la foule et du tumulte extrême,
C'est le désert.

UN BERGER.

Bravo! Grâce aux avis prudents,
Qui pourrait retrouver le Scapin là dedans?
Je ne le saurais plus imaginer moi-même!
Ce chapeau tout fleuri, ces chausses gris de lin,
Tant de rubans ponceau s'étageant sur ma veste...
Je n'ai peut-être plus l'air si vif et si preste,
Mais j'ai de l'innocence à revendre à Colin,
Et mon archi-pédant n'est pas assez malin
Pour aller découvrir sous ce maintien modeste
L'auteur de son chagrin!

(Il chante.)

Comme cette nuit est splendide
Dans les cieux, dont la profondeur

Par les éclats d'un feu limpide
Rend accessible la grandeur!
Sur les flots, où l'orbe céleste
A des miroirs pour sa blancheur!
Sur la terre, où plus rien ne reste,
Qui, de la voix, de l'air, du geste,
N'exprime une joyeuse ardeur!...
Partout s'épanche le bonheur,
Partout, et surtout dans mon cœur!

Chante, mon cœur, chante, ma vie!
Frémissants, gonflez-vous en moi!
Tous deux savourez mon envie
De bruit, de plaisir et d'émoi!
Je me donne à ce qui m'attire,
Je me jette à ce que je croi!
Je suis à ce que je désire!
Attraits des yeux, charmes du rire,
Emplissez la coupe où je boi!
L'ivresse arrive, et, sans effroi,
Je la ressens et la reçoi!

O liberté, qui m'ouvres la carrière
Où, jusqu'ici, mon pied n'a pas couru!
J'irai, j'irai, sans toucher la poussière,
L'aile au talon!...

UN POLICHINELLE.

Non! je n'aurais pas cru,
Si, devant moi, je ne voyais la chose,
Que pût ainsi rêver, seul et morose,
Le beau Daphnis aux nuits du carnaval!

LE BERGER.

Comment, c'est toi? Je te retrouve encore?

LE POLICHINELLE.

Tu me connais?

LE BERGER.

Ah! masque que j'adore,
Je suis Scapin!

LE POLICHINELLE.

C'est très-original!
Quand on se cherche à peine on se rencontre.

LE BERGER.

Oui! l'imprévu, voilà ce qui se montre!

Puisqu'un hasard m'a mis sur ton chemin,
Puisque, deux fois, tu marches sur ma trace,
N'est-il pas bon de nous serrer la main?

LE POLICHINELLE.

Non! mieux encor! Souffre que je t'embrasse!
Je ne sais quoi dans ton être me plaît.
Ta voix, tes yeux, qu'à peu près je devine,
Une façon sympathique et lutine...
Tiens, je me livre et n'en ai pas regret!

LE BERGER.

Franche amitié!

LE POLICHINELLE.

Tendresse fraternelle!

LE BERGER.

Pleine!

LE POLICHINELLE.

Accomplie!

LE BERGER.

Et sans borne!

LE POLICHINELLE.

Éternelle!

LE BERGER.

Embrassons-nous encor! Je ne te connais pas;
Mais s'il te faut mon âme, ou ma bourse, ou mon bras,
Tu n'as qu'à faire un signe!

LE POLICHINELLE.

Eh bien, donc, moi de même!

LE BERGER.

Pour la première fois on me dit que l'on m'aime!

LE POLICHINELLE.

Ce n'est pas la dernière, il le faut espérer!
Maintenant, dans la foule allons nous égarer!

LE BERGER.

Indique un rendez-vous!

LE POLICHINELLE.

J'y manquerais, sans doute;
Mais, puisque le destin nous met sur même route,

Sois sûr qu'il ne va pas longtemps nous séparer.
Et regarde à présent, je te montre une proie!
Vois-tu, dans le lointain, où la lumière ondoie,
Passer deux dominos..., l'un rose et l'autre bleu?
Leur démarche est charmante et leur taille est divine!

LE BERGER.

Adorable, en effet!

LE POLICHINELLE.

Quels charmes on devine!

LE BERGER.

Laisse-moi les poursuivre!

LE POLICHINELLE.

Heureuse chance!

LE BERGER.

Adieu!

CHOEUR DE MASQUES.

(Dans le lointain.)

Abandonnons le joug de tout ce que nous sommes!
Ne soyons plus des hommes,

Ne soyons plus des corps, seulement des esprits!
Des esprits revêtant les formes éphémères
Des rapides chimères
Qui passent à grands bruits!

Bien moins que des esprits! Oublions nos personnes
Musique qui résonnes,
Dans tes mondes vibrants tu peux nous emporter!
Nous n'avons pas de noms! Toute notre existence
N'est que cette apparence
Que tu viens agiter!

Comme les bulles d'air montant à la surface
De l'eau fraîche qui passe
Et réjouit ses bords de son pétillement,
Dans les humaines eaux l'alerte fantaisie
Mêle la poésie,
Son meilleur élément!

DEUXIÈME NUIT.

SCÈNE Ire.

— Le jardin d'un café qu'ombragent des tonnelles;
Des masques en grand nombre échangent leurs défis.
Les orchestres au loin mêlent leurs ritournelles.
Beaucoup de promeneurs; des spectateurs assis,
Et, parmi ces derniers, est un domino rose
Qui regarde au hasard d'un air assez morose,
Supplié par un Turc, insistant mais soumis.

LE TURC.

Vous avez de l'humeur?

LE DOMINO ROSE.

J'ai de l'humeur.

LE TURC.

Ne puis-je,
Sans manquer nullement au respect que je doi,
Vous demander...

LE DOMINO ROSE.

D'accord; vous demandez pourquoi?

LE TURC.

Si j'ose toutefois...

LE DOMINO ROSE.

Votre candeur m'oblige
A vous dire, monsieur, qu'entre nous, désormais,
Le plus parfait oubli va rétablir la paix.
Veuillez être assez bon pour en prendre notice.

LE TURC.

Vous m'imposez d'un mot un bien grand sacrifice,
Et je dois supposer que vous ne savez pas
M'ouvrir à deux battants les portes du trépas?

LE DOMINO ROSE.

J'en ai cependant bien quelque petite idée;

Mais j'en prends mon parti, car je suis décidée
A ne vous plus revoir qu'à vingt pas tout au moins.

LE TURC.

A vingt pas?

LE DOMINO ROSE.

A vingt pas.

LE TURC.

Et par-devant témoins?

LE DOMINO ROSE.

Sans doute; les témoins qui passent dans la rue..

LE TURC.

Voilà mon infortune, à coup sûr, très-accrue!
J'étais fort maltraité, puisque, matin et soir,
Ne sachant que rêver au bonheur de vous voir,
Je prévoyais aussi combien votre présence
Me devait amener de rude pénitence!
Jamais un mot plus doux que l'autre et, loin de là!
Toujours des duretés! Jusqu'où la chose alla,
Vous en pouvez juger à me voir la figure

D'un homme à demi mort de tout ce qu'il endure.
Toutefois, j'espérais, par instants, qu'un beau jour,
A force de respects, de service et d'amour,
Je parviendrais enfin à vous voir moins cruelle...
Mais non ! vous m'annoncez tout une autre nouvelle !
Je suis remercié, mis dehors, renvoyé !
Et pourtant, qu'ai-je fait ? Ai-je donc essuyé
Tant de peines, d'ennuis, sans perdre patience,
Toujours dans le devoir et dans la déférence,
Toujours soumis, toujours riant, pour qu'à la fin
On me vienne ordonner de passer mon chemin ?

LE DOMINO ROSE.

Autant que je comprends, votre esprit s'embarrasse
Et ne peut découvrir de cause à sa disgrâce ?

LE TURC.

Je n'en aperçois pas le plus petit sujet !

LE DOMINO ROSE.

Vraiment ?

LE TURC.

En est-il un ? dites-le, s'il vous plaît !

LE DOMINO ROSE.

Ce n'est rien que venir, devant toute la ville,
Chanter de mes rigueurs la complainte inutile,
En faire confidence à messieurs mes parents,
M'exposer aux propos les plus désobligeants,
Prendre, sous mon balcon, la mine avantageuse,
Et, souffrez ma franchise, insolente, outrageuse,
D'un homme qui n'est pas si malheureux qu'il dit?
Ce sont là vos exploits de la dernière nuit !

LE TURC.

Madame, je voudrais que l'on pût vous entendre,
Et chacun répondrait que si l'on devait pendre
Tout amant qui s'en vient chanter timidement,
Dix pieds en contre-bas d'un vaste monument,
Par une nuit profonde et non sans quelque chance
D'aller dans le canal terminer sa romance,
Il faudrait contester la justice du ciel.
Mais mon sort, mais mon sort est pourtant trop cruel !
L'an dernier, je vous vois un instant chez ma mère...
Il ne m'en faut pas plus ; c'est un trait de lumière !
Je perds incontinent le boire et le manger;
Dans l'hôpital des fous on songe à me loger,

Et, par la passion qui me presse et m'excite,
Vers notre oncle d'abord mon pas se précipite.
Exposer mon désir est fait en quatre mots.
J'étale avec transport mes vertus, mes défauts,
Mes titres, mes contrats, mes rentes, mes fermages,
Et demande à pouvoir vous offrir mes hommages.
On m'embrasse, on m'accepte, et vous me refusez,
En donnant pour raison que vous me soupçonnez,
D'après l'opinion de messieurs vos notaires,
D'avoir un goût trop vif pour une de vos terres,
Enclave d'un domaine où je veux m'arrondir!
Très-bien! Ce n'est pas là de quoi me refroidir,
Et je vends mon domaine et je me représente.
Vous daignez prononcer, de façon méprisante,
Qu'il n'est pour une femme un destin moins flatteur
Que se mettre au pouvoir d'un tel dissipateur.
Ici je perds la tête et songe à me détruire.
Je vous en donne avis, vous n'en faites que rire;
Vous m'attachez au cœur un petit fil d'archal
Et, sans vous occuper si j'en ressens du mal,
Sur les pieds, sur le dos, pauvre marionnette,
Vous me traînez partout de façon peu discrète,
Je souffre, par vos soins, mille morts, et, pourtant,
Je voudrais bien encore en éprouver autant.
Hier, il m'arriva de coudre quelques rimes...
J'eus tort... mais après tout, sont-ce là de ces crimes
Que l'on condamne au feu?...

LE DOMINO ROSE.

Mon Dieu! soyons d'accord!
Au fond, vous le savez, je vous estime fort.
Vous m'êtes attaché d'une façon touchante.
Si je vous ai blessé, je ne suis pas méchante;
Cela s'est fait très-vite et je ne sais comment,
Et vous m'excuserez de mon emportement.
Êtes-vous bien fâché?

LE TURC.

Je n'ai pas d'autre envie
Que vous donner mon sang et mon âme et ma vie!

LE DOMINO ROSE.

Voilà des sentiments dont je vous sais un gré!...
Et combien je m'y plais, je vous le prouverai.
Vous savez qu'avec vous je n'ai pas de mystère;
De mes plus chers desseins je ne veux rien vous taire.
J'ai, dans ce moment même, un certain embarras;
Donnez-moi vos conseils, j'en fais le plus grand cas.

LE TURC.

Parlez! à vous servir ardemment je m'applique.

LE DOMINO ROSE.

Je voudrais enlever mon maître de musique ;
Qu'en pensez-vous ?

LE TURC.

Ma foi, vous ne ferez pas mal !
C'est d'ailleurs un projet qui n'a rien de banal.

LE DOMINO ROSE.

N'est-ce pas ? Je me veux du bien de cette idée !

LE TURC.

Emportez-vous sa bosse et sa tête ridée ?

LE DOMINO ROSE.

Est-il vraiment bossu ?

LE TURC.

Je l'ai cru jusqu'ici.

LE DOMINO ROSE.

Eh bien, vous m'étonnez... je le croyais aussi.
Allez donc prévenir ce masque qu'une dame
Voudrait l'entretenir...

LE TURC.

J'y cours; mais, sur mon âme,
Apprenez que ce masque est un commis marchand.

LE DOMINO ROSE.

Ah! tant mieux! Allez vite!

LE TURC.

Il a le ton tranchant,
Il ne doute de rien, ce sont des gens étranges;
Il va, tout d'un courant, vous comparer aux anges
Et d'étoiles du ciel vous offrir un ragoût.

LE DOMINO ROSE.

C'est charmant! J'y prendrai du plaisir et beaucoup!
Amenez votre ami!

— Passent deux autres masques
Qui marchent côte à côte. —

LE BERGER.

Aux héros sous leurs casques,
Aux pasteurs d'Arcadie promenant leurs moutons

Dans les sentiers herbeux de magiques contrées,
Où les louves jamais ne furent rencontrées,
Et qui ne souffraient pas ce que nous ressentons;
Aux poëtes, assis sur la marche polie
Du marbre que lavait le flot de Castalie,
Et suivant du regard les sinueux vallons
Dont les rochers parlants apprenaient leurs chansons,
A ceux-là convenaient de pareilles pensées;
Mais nos âmes, à nous, à fond de train lancées
Sur la pente sauvage où les traîne en son char
Ce fougueux conducteur, le moderne Hasard,
N'oseraient se bercer aux lianes fragiles
Qui de la Fantaisie égayent les forêts.
Il nous faut rester droits, vaillants, prudents, agiles,
Sans quoi la branche casse et nous roulons auprès.
Cueillir des fleurs, hélas! Ce n'est plus notre affaire;
Tout parfum qui ravit peut trop nous enivrer...
On doit s'en défier et chercher à se plaire
Dans le sentier battu, mais ferme et salutaire,
Où l'on ne risque pas de jamais s'égarer.

LE DOMINO BLEU.

Mais que devient la vie, alors qu'on la dépense
A combiner toujours ce qui la peut sauver?
Ce que l'on garde ainsi vaut-il tant de défense?
Si l'on n'en jouit pas, à quoi bon qu'on y pense?

Ne vaudrait-il pas mieux ne pas tant préserver
Et s'occuper de vivre et même de rêver?

LE BERGER.

Quand j'entends votre voix qui m'arrive étouffée
A demi sous l'effort du masque de satin,
Il me semble monter aux sphères d'une fée
Et contempler le vol enchanté d'un lutin.
Un horizon nouveau s'est ouvert dans ma tête !
L'autre nuit, j'étais gai... Je rêvais de conquête
(Ne vous en moquez pas!), je ne cherchais que fête;
J'évoquais le plaisir et le croyais certain,
Et voilà qu'avec vous quelques syllabes dites,
De mes ambitions, devenant bien petites,
Tout le vol se replie en cet unique espoir
Que nous pourrons encor parler raison ce soir.
Parler raison, grand Dieu ! quand tout ici convie
A n'en pas dire un mot! lorsque, dans mon ardeur,
J'avais une si forte et merveilleuse envie
D'éviter la raison comme on fuit un malheur!
Et, cependant, voyez comme tout cela passe !
Où sont les mots charmants que j'avais préparés?
Franchement, vous devez me croire fait de glace?
Je semble un malheureux qu'une femme embarrasse...
Il est vrai : je suis gauche et de mauvaise grâce...
Je ne sais vous tenir que propos effarés!
Je vous ennuie?

LE DOMINO BLEU.

Eh non ! puisque je vous écoute.
Vous êtes étranger ? Depuis combien de temps
Êtes-vous à Venise ?

LE BERGER.

A peine un jour.

LE DOMINO BLEU.

Sans doute
Vous passez ? Vous partez ?

LE BERGER.

Hélas ! que je redoute
Le temps où, loin de vous, j'aurai le souvenir
De vous avoir croisée une nuit sur ma route
Et sans le moindre espoir de vous voir revenir !

LE DOMINO BLEU.

Tant mieux ! Je vous puis donc parler avec franchise.
C'est pour l'avoir compris que je vous favorise,
Et c'est là près de vous de quoi me retenir.

LE BERGER.

Vrai?

LE DOMINO BLEU.

Quel âge avez-vous?

LE BERGER.

Dix-neuf ans. Mais, madame,
Que parlez-vous de moi? J'ai trouvé quelque part
Que rien n'intéressait, dans le monde, une femme
Qu'elle même! En ce cas, honni soit qui la blâme!
Je ne veux pas garder le denier de César.
Devisons, s'il vous plaît, mais de votre personne.

LE DOMINO BLEU.

De moi? C'est demander plus que je ne vous donne.
Non, répondez plutôt, sans détour et sans art,
A quelques questions que je m'en vais vous faire.

LE BERGER.

Sur mon compte? Ai-je assez pour mériter de plaire?
Ne m'interrogez pas, vous m'en trouverez mieux.
Quand j'irais vous tracer mon pauvre caractère,

Quand je vous parlerais de mes biens, de mon père,
De tout ce que ma vie étale à tous les yeux,
Je n'y pourrais montrer rien de bien curieux.
Chaque homme de mon âge est le pareil d'un autre
Dont le tableau, je crois, est des plus ennuyeux,
Surtout pour un esprit aussi fin que le vôtre ;
D'ailleurs je semblerais, sans doute, audacieux
Si je vous avouais que, sous cette apparence,
Je me crois différent de bien d'autres mortels
Par des signes obscurs qui valent qu'on y pense.
Ce sont des mouvements changeants, parfois cruels,
Troublés, inconsistants, heurtés et pleins de force ;
Ils s'agitent en moi pour briser une écorce,
Pour saisir je ne sais quelle puissante amorce,
Pour embrasser, enfin, je ne sais quels autels
Érigés dans un ciel que mon âme devine,
Vers lesquels me transporte une vertu divine,
Et si beaux qu'ici-bas je n'en vois pas de tels !
Mouvements, saints transports, enivrantes extases,
Récompenses, trésors, butins cherchés, voulus,
Voilà ce qui m'effraye aux différentes phases
Où, retombant sur moi, je ne m'élance plus.
Voilà ce qui m'étonne, et pourquoi je demande
A cette avidité qui travaille en mon sein :
Pourquoi tant de folie? une fièvre si grande?
Où vas-tu? Que veux-tu? Que cherche ton dessein?
Pourquoi ne pas dormir sur ma couche? Elle est prête !

Pourquoi vouloir m'enfuir hors du chemin frayé?
Pourquoi ces visions qui me troublent la tête?
Quel souci me tourmente et quel ennui m'arrête?
Pourquoi suis-je inquiet? Pourquoi suis-je effrayé?
— Et mon cœur, sachez-le, ce cœur que j'interroge,
Ce cœur reste muet et ne m'éclaire en rien!
Des peines que j'éprouve il ne fait pas l'éloge,
Pourtant il les chérit et je le sens trop bien!
Toujours il les demande et toujours s'y rejette;
Souffrances, pleurs, tourments, effroi, rien ne l'arrête,
Et, quel que soit le prix dont il faut qu'il l'achète,
Il veut que ce malheur inconnu soit le sien!

LE DOMINO BLEU.

Vous croyez être seul à pâtir de la sorte?
Vous ne devinez pas que c'est le sort commun?
L'emportement sacré, l'élan qui vous transporte,
Vous croyez, vous, tout seul, les avoir pour escorte?
Vous pensez que le ciel les refuse à quelqu'un?
Ce que vous racontez, chacun pourrait le dire!
Dans les nuits sans sommeil, dans les jours sans gaieté,
Personne d'entre nous n'échappe à ce délire,
Et cent fois soit béni ce bienfaisant martyre :
C'est la soif de la vie et de la vérité!
Je suis femme et, pour moi, la chose est impossible
A mes secrets instincts de me montrer sensible;

Tout m'en doit empêcher, tout m'en ferait rougir!
Et si j'ose parler au moment où nous sommes,
C'est que je puis braver le jugement des hommes,
Qui sur un masque bleu ne saurait point agir.
Ainsi donc, je l'avoue et, bien plus! m'en fais gloire!
Vous m'avez raconté vous-même mon histoire!
Mais, tout différemment que vous la contemplez,
Si j'étais comme vous, je ne voudrais rien craindre!
Aux vulgaires frayeurs bien loin de me contraindre,
Je laisserais au port les bateaux ensablés
Et, de ma nef hardie ouvrant toutes les voiles,
Je saurais m'élancer, au hasard des étoiles,
Sur des mers où jamais d'autres ne sont allés!
Je n'écouterais pas les peureuses complaintes
Du sens commun boiteux; je fuirais ses étreintes,
J'irais, j'irais chercher l'inaccessible! Enfin,
Les héros sous le casque et, dans leur élégie,
La troupe des pasteurs de la verte Arcadie,
Seraient un idéal que, pour toute ma vie,
Non! je ne voudrais pas m'imaginer en vain!
J'aurais pour point d'honneur de pousser mes prouesses
Jusqu'à dresser debout toutes mes hardiesses,
Hardiesses de cœur et dévouements d'amour,
J'y mettrais mon courage et ses vastes promesses;
Je pourrais succomber! mais, du moins, à ce jour
Où le sentier, croulant sous mes pas téméraires,
De la réalité m'ouvrirait les misères,

J'aurais droit de jurer à mon cœur contenté
Qu'il a connu la vie et que ce qui lui reste,
C'est de s'être avancé dans le sentier céleste
Aussi loin que le peut la frêle humanité !
Mais, non, non! Je me trompe et je vous en assure :
La défaite et la mort ne seraient pas mon lot!
Aux justices du ciel pourquoi donc faire injure?
On retombe moins bas quand on monte plus haut!
Dédale combina des machines bien frêles;
Cependant, il en fit de si puissantes ailes
Qu'il traversa les cieux!

LE BERGER.

Et voilà le grand mot!
Dédale, en s'élançant de la tour meurtrière,
D'un geste à son enfant désigna la carrière
Où palpitait l'azur sous leurs yeux étendu.
— Redoute du soleil la brûlante poussière,
Lui dit-il, et prends garde aux brouillards de rivière!
Sache prendre un milieu! Pas de chemin battu!
Découvre! Invente! Va! Tu ne vois rien? Devine!
Si tu descends trop bas, mon fils, c'est ta ruine!
Si tu montes trop haut, mon fils, tout est perdu!
— Cela dit, il partit dans sa force inouïe;
Il vola droit au but sur la pente bleuie;
Mais l'autre, qui cherchait à l'imiter de loin,

Ne trouvant pas un guide en sa propre pensée
Pour lui montrer la route assurément tracée,
Monta trop, descendit trop et, pauvre témoin
Du parcours triomphal que maintenait son père,
Perdit tête, courage, et tomba sur la terre,
Et, honteux, expira dans un obscur recoin.

LE DOMINO BLEU.

Quelle part cherchez-vous en ces malheurs d'Icare?
Est-ce aux faibles, aux nains qu'un homme se compare?
La loi des avortons, est-ce donc votre loi?

LE BERGER.

Assez! Ce que je suis frémit à tes paroles!
Ma tête tourne... Ah Dieu! je me sens, malgré moi,
Au brûlant tourbillon des rouges hyperboles
Emporté!... Sache-le! je pense comme toi!
Je me débats en vain, je me débats sans cesse
Pour rester lourdement dans le puits cramponné!
Par tout ce que tu dis constamment fasciné,
Attiré, réclamé, pris, repris, entraîné,
Je froisse, sur le sol où toujours je chancelle,
Ce que je sens pousser sur mes pieds... C'est une aile!
Elle renaît toujours, s'ouvre, et, j'ai beau gémir,
Je la sens palpiter, oui, je la sens frémir!

Divisé contre moi, je m'irrite et déteste
Les infimes sentiers que je veux préférer.
Décide, maintenant, ô conseiller céleste,
Ouvre-moi la carrière où je prétends entrer!
Mais, avant, viens ici! Viens, que je te contemple!
Viens donc, que je t'admire et de tout mon pouvoir!
Comme un adorateur à la porte d'un temple,
Je crois trop à mon Dieu pour chercher à le voir.
Mais que, du moins, j'atteigne à sa forme probable!
Que ton front, ta beauté me reste inexplicable!
Sous tes voiles fermés sois un secret pour moi,
Mais que de ton maintien la grâce inoubliable,
Me laisse, un court moment, désaltérer ma foi!
Ta voix, ta chaste voix, ineffable caresse,
Aux échos de mon sein nomme la pureté...
Ta voix que j'idolâtre... Ah! mon bonheur m'oppresse,
Rien de pareil en moi ne s'était agité!
Ton geste, deviné sous les plis de ta mante,
Répand dans tout mon être une fraîcheur charmante...
Je ne sais plus que faire et ne sais que penser!
Telle que, jusqu'ici, passa mon existence,
Je comprends, à cette heure, et sans que je balance,
Qu'elle ne saurait plus jamais recommencer!
Je marchais dans la nuit, je marche dans l'aurore!
Un nuage de feu sur moi s'est étendu;
Mon génie, éveillé, mis sur pied, confondu,
Soupçonne des sentiers qu'il ne voit pas encore!

Qu'ordonnes-tu de moi? Parle! j'obéirai!
Si tu marches devant, partout je te suivrai!
Si tu veux m'indiquer un but, eh bien! j'irai!
Fais un signe et je pars! Mais, quoi! Je t'en supplie!
Ne me rejette pas vers tout ce que j'oublie
Et ne veux plus connaître, ou sinon, j'en mourrai!

— Un masque, tout à coup, — c'est le domino rose, —
S'avance vivement vers le domino bleu,
Et, lui criant : Rosine! — ajoute quelque chose
Qui paraît le toucher et le troubler un peu;
Il hésite, et tous deux s'en vont sans autre adieu.

LE BERGER, *seul.*

Rosine!... C'est son nom!... Je le sais!... Quel délire!
Je pourrai le bercer, je pourrai me le dire!
Je pourrai le presser dans le fond de mon cœur!
Je pourrai le couvrir des baisers de mon âme,
Je pourrai le sentir flambant en traits de flamme
Et répandant en moi la joie et la chaleur!
Rosine! ma Rosine! Ah! Rosine, Rosine!
Chaque son m'en ravit, chaque lettre est divine
Dans ce nom qui contient les délices du ciel!
Il est tout ce que j'aime et ce que j'imagine
De plus beau! Dans ma bouche il fond comme du miel!

Il est pur ! C'est une eau qui passe et qui s'agite
Sous les rayons du jour naissant dans un vallon !
Comme sur les cailloux d'argent elle court vite,
En caressant les fleurs qu'elle donne au gazon !...
Tendrement coloré, pareil au coquillage
Dont les mers d'Orient possèdent les trésors,
Transparent et nacré, te voilà sur la plage,
Rose de la pudeur s'éveillant sur tes bords !
Rosine ! ma Rosine ! Ah ! Rosine, Rosine !
Va, pour te savourer, va, pour te répéter,
Les échos palpitants doublent dans ma poitrine,
Effaçant d'autres sons que je veux rejeter !
Rosine ! ma Rosine ! Ah ! comment contenter
Ce transport qui s'éveille à ce nom qui m'affole !
Oh ! Rosine, Rosine ! oh ! trop chère parole !
Il n'est rien après toi que je veuille écouter !

CHŒUR DE MASQUES.

Mais la Jeunesse monte
Au plus haut de l'Éther !
Rapide, elle ne compte,
Irrésistible éclair
Et maîtresse de l'air,
Comme l'aigle superbe,
Ni le serpent dans l'herbe,
Ni le dard dans sa chair !

Mais, sans doute, elle monte,
La Jeunesse au front pur !
L'entrave de la honte
Ne suit pas dans l'azur
Son pied agile et sûr !
Comme le char d'Élie,
Rien n'arrête et ne lie
Sa roue au pavé dur !

Oui, sans doute, elle monte,
La Jeunesse, et, d'abord,
Tout ce qu'on lui raconte
Excite son effort !
Soit exemple ou parole,
Ce qui luit, ce qui vole,
L'entraîne loin du port !

UN PÊCHEUR DALMATE.

Que fais-tu sur la balustrade,
Regardant les flots sans les voir ?
Est-ce du bleu, du gris, du noir,
Que tu poursuis, mon camarade ?

LE BERGER.

C'est toi ?... Sur ce banc viens t'asseoir,
Sous la feuille où pend la grenade !

Ce que j'ai, tu vas le savoir...
Ah ! je suis trop heureux ce soir !

LE DALMATE.

D'un bonheur qu'il faut qu'on soutienne?

LE BERGER.

Donne ta main... là... dans la mienne !
J'aime et n'ai pas besoin d'espoir !
J'aime de tout mon cœur, de toute ma puissance,
Comme dans l'univers on n'a jamais aimé !
J'aime et, dans un clin d'œil, j'en ai su la science !
Jusqu'en sa profondeur, crois-en ma confiance,
Mon être est descendu pour y voir consumé,
Par les charbons ardents de la brûlante extase
Qui fait le diamant, le rubis, la topaze,
Tout le vulgaire instinct dont j'étais animé !

LE DALMATE.

Connais-tu cette femme? As-tu vu son visage?

LE BERGER.

Je ne la connais pas ainsi que tu l'entends.
Mais, ici, dans mon sein, j'en possède une image,

Et c'est assez pour moi, mes rêves sont contents!
Ah! ce qu'elle m'a dit et ce que d'elle encore
Mon esprit convaincu devine et sait très-bien,
C'est plus qu'il ne m'en faut pour serrer mon lien!
Je ne résiste pas! Oui, j'aime! oui, j'adore!
Je ne souhaite rien! je ne demande rien!
Ciel clément, doux nuage, ineffables étoiles,
Navires dont sans peine on distingue les voiles
Dans cette chère nuit, sans tache et sans défaut,
Blanchissante Phœbé qui nous souris là-haut,
Palais dont les arceaux illuminés de joie
Poursuivent les contours de la ville en rumeurs,
Délicieux concerts, ravissantes clameurs,
Gais passants chamarrés de velours et de soie,
Faut-il que je comprenne et faut-il que je voie
A quel point mes transports dépassent vos splendeurs!
Viens-t'en sur la lagune et prenons des rameurs!
Nous serons mieux tout seuls... Le tumulte m'accable!
Montons dans cette barque... Allons! Quittez le sable,
Gondoliers!... Nous partons! Sens-tu comme le flot
Soulève doucement la planche qui nous porte?
De la vie ou la mort, laquelle est la plus forte?
Bah! je choisirais l'une ou l'autre pour un mot!
Un mouvement égal en avant nous transporte,
Et l'eau qui se creusait se relève aussitôt.
Vois-tu, contre les bords de la svelte nacelle,
Cette écume de feu qui jaillit, étincelle,

Et s'éteint dans l'azur dont le sillon blanchit ?
Que tout cela me plaît!... Mon âme réfléchit...
Mon âme se reploie au dedans d'elle-même...
Je sens de mieux en mieux que je vis et que j'aime !...
On peut dresser le mât, car la brise fraîchit !
Nous courons, maintenant, sans que rien nous arrête ..
C'est ainsi que surgit et passe dans ma tête,
Dans mon esprit, mon cœur, mon âme, tour à tour,
Comme une blanche voile où le zéphyr se jette ;
Elle gonfle, elle part, emportant sa conquête,
M'emportant tout entier, sans que je le regrette,
Car cette blanche voile, ami, c'est mon amour !

LE DALMATE.

Mon enfant, mon enfant, ta fièvre m'inquiète !
Je ne sais que répondre et ne t'approuve pas !
C'est avec un brasier dévorant que tu joues...
Je devine les pleurs qui sillonnent tes joues...
Prends garde au précipice où tu cours à grands pas !
Connais-tu ce qu'elle est ou pense, cette femme ?
Dans ces terribles jeux il est plus d'un danger!

LE BERGER.

Que m'importe cela?... Qu'est-ce que je réclame?
Que t'ai-je demandé ? Que veux-je déranger?

Que me fait l'impossible, ou la glace, ou la flamme ?
A poursuivre un dessein ai-je l'air de songer ?
Non, non ! Dans l'inconnu je prétends me plonger !
Vois ce vaisseau partant pour quelque mer lointaine !
Il ne craint ni la nuit ni son obscurité,
Il a levé son ancre, il dresse son antenne,
Sans souci de l'écueil où tel autre a heurté.
Qui sait ? S'il ne périt, on comprend qu'il arrive !
Et s'il n'arrive pas, sois sûr, en vérité,
Qu'il aura peu de temps pour s'en être douté,
Et c'est beaucoup déjà qu'il ait quitté la rive !
Laisse-moi vivre heureux, puisqu'il faut que je vive ;
Pardonne l'imprudence à ma félicité !

Les Gondoliers, *chantant.*

Clorinde, aussitôt, la blonde guerrière,
De l'éperon d'or pointe son coursier ;
Sa petite main, douce et meurtrière,
Hors du blanc fourreau fait vibrer l'acier.
Crois-tu donc, vraiment, crois-tu que tout cède,
Ainsi qu'à tes yeux, à ton bras battant ?
Hélas ! ton armet touché par Tancrède,
Désarmant ton front, tombe au même instant !

Tes yeux, fulminants d'ardente colère,
Sont pourtant si beaux qu'on en peut mourir :
Que seraient-ils donc s'ils cherchaient à plaire ?

Personne, à coup sûr, n'en voudrait guérir.
Tancrède s'émeut; son âme incertaine
Trouve un souvenir qu'il n'attendait pas:
C'est la voyageuse et c'est la fontaine
Où l'amour, jadis, a conduit ses pas!

LE DALMATE.

Il dort!... La passion a vaincu sa nature!
Ah! comme je voudrais contempler sa figure...
Mais un masque est sacré... Je n'y toucherai pas!
Je le peux, cependant, soutenir dans mes bras...
De la jeunesse en fleurs il a toute la grâce.
Gondoliers!... doucement! Ne chantez plus le Tasse!
Voyez! je l'ai couché sur le banc!... mon manteau
Contre le frais du soir suffit à le défendre;
Sur la rive esclavonne il faudra nous descendre...
Ramez bien lentement, car le temps est si beau!

SCÈNE II.

— Un cabaret rempli de gens de bas étage.
Convives attablés et mangeant; ils sont trois.
Sans scrupule, chacun laisse voir son visage.

CASSANDRE.

A l'université, nous avions l'avantage
D'aiguiser l'appétit avec certain potage
Trempé de champignons, de lard et de gros pois.
On y coupait du pain épais comme trois doigts,
De la fleur de sureau, quelque peu de fromage;
Du cumin complétait ce magnifique ouvrage,
Et l'on cuisait le tout avec du brou de noix.
C'était, je vous le jure, à s'en rendre malade!

FROSCH.

L'eau m'en vient à la bouche! Aimez-vous la salade?

CASSANDRE.

Sans doute! mais jamais sans un filet de vin,
De l'ail et des oignons ; autrement, c'est bien fade!

TUSCH.

Je suis de votre avis! Je mets de la muscade
Dans la bière!

CASSANDRE.

Ma foi! ce doit être divin!

FROSCH.

Vous êtes de Bamberg? Moi, je suis de Mayence.

TUSCH.

Moi, je suis de Mulhouse, aux frontières de France.

CASSANDRE.

Tous trois hommes sensés, complétement bourgeois!
Autant que j'ai compris, Frosch polit des lunettes,
Et Tusch vend des jouets d'enfant. Messieurs, je crois
Que ce sont des métiers respectables, honnêtes,
Convenant de tous points aux personnes discrètes.
Moi, je suis professeur de l'un et l'autre Droits.

TUSCH.

Ah! monsieur le docteur, quel honneur vous nous faites

FROSCH.

Du jambon, s'il vous plaît!

TUSCH.

Garçon, donnez du pain!

CASSANDRE.

Messieurs, c'est un état splendide et souverain
Que celui de bourgeois ! Je tombe en des extases
Lorsque je considère et sa cause et sa fin,
Et que je m'aventure à creuser son destin!
Je ne veux pas ici partir en périphrases,
Ni vous faire sentir mon avis en latin,
Mais grand est le bourgeois, le fait est très-certain!

FROSCH.

Il gagne de l'argent.

TUSCH.

Il en gagne! il en gagne!

FROSCH.

Il ne fait pas de bruit, mais il fait du chemin.

TUSCH.

Il marche, en chantonnant, au pays de Cocagne!

FROSCH.

Il discerne au toucher les vrais doublons d'Espagne!

TUSCH.

On ne le trompe pas !

FROSCH.

Il a l'œil dans la main !

CASSANDRE.

Les répons alternés ravissent les Camènes !
Continuez, messieurs! Garçon, bouteilles pleines!
Une ici, l'autre là ! Point de luxe ou d'apprêt!
Donnez de la laitue avec des mortadelles.

TUSCH.

De votre écolier vous n'avez point nouvelles?

CASSANDRE.

Je ne le cherche plus et je n'ai pas regret
De l'avoir égaré, puisque cette aventure
M'a fait vous rencontrer dans ce cher cabaret.

TUSCH.

Que ces gens du grand ton feront pauvre figure
Lorsque nous entrerons, un jour, dans leurs habits!

FROSCH.

Nous aussi nous aurons des perles, des rubis !
Leur linge nous viendra ! Le charmant héritage !

CASSANDRE.

Voilà, mes chers amis, ce que c'est qu'être sage !

FROSCH.

Nous ne rêvassons pas !

TUSCH.

Nous n'épiloguons pas !

CASSANDRE.

Nous ne sommes pas fiers, subtils, ni délicats !

FROSCH.

Nous gagnons, nous gagnons, et voulons qu'on nous paie !

TUSCH.

En place de leurs dieux nous mettons la monnaie !

CASSANDRE.

Et nous serons ainsi les maîtres absolus !
Il faut que je vous danse un pas.

(Il chante.)

Je ne veux plus,
Lanla, landerirette,
Que des écus
Pour amusette.
C'est ma musique, ma musette,
Lanla, landerirette !
Vive Crésus !

TUSCH.

Grand Dieu ! qu'arrive-t-il au marchand de lunettes!
Le voilà sous la table étendu tout du long !

CASSANDRE.

C'était un grand esprit, hélas ! Tu le regrettes ?
Les âmes à ces coups ne sont jamais bien prêtes !
Nous voilà seuls au monde, ô mon pauvre mignon !
Buvons un rouge-bord à ce cher compagnon !
Mais, pour boire, il faudrait arrêter la bouteille...
Elle court devant moi !... Par sa tête vermeille
Retiens-la, mon garçon !

TUSCH.

Je ne peux la saisir !

CASSANDRE.

Maladroit animal, attends que je te tape !
Boire trop, mon enfant, c'est l'abus du plaisir.
Bon ! il trébuche aussi, mais, en tirant la nappe ;
Voilà que tout s'abîme au milieu du fracas,
Et le mauvais sujet s'enterre sous les plats !
Sépulture honorable ! Ah ! diable !... Je m'effondre !

LE CABARETIER ET SES GARÇONS.

Quel tapage infernal !

LE CABARETIER.

Puisse Dieu les confondre,
Ces maudits Allemands !

PREMIER GARÇON.

Tous trois sont ivres morts !

LE CABARETIER.

Prenez-les sous les bras et couchez-les dehors !

DEUXIÈME GARÇON.

Le gros est un docteur savant comme un apôtre;
Il ronfle, maintenant, à l'envi d'un pourceau.

LE CABARETIER.

Un docteur qui s'enivre est gris tout comme un autre;
Allez me les placer au travers du ruisseau.

SCÈNE III.

— Sur un plancher couvrant un amas de gondoles,
Des enfants costumés dansent des farandoles;
Petits Bohémiens, petites Espagnoles,
Petits Chinois, petits Persans, petits lutins;
La reine Turandot et le roi des Oranges;
Le prince des Œillets; quatre couples d'archanges,
Bras dessus, bras dessous avec des diablotins.
On ne peut le nier, cette troupe est gentille;
Des chœurs de jeunes gens préparent leurs chansons.
Huit paires d'Iroquois, en taffetas jonquille,

Prennent position pour danser un quadrille;
Les spectateurs pressés se pâment aux balcons.

CHŒUR DE SYLVAINS.

Entre le doute et l'espérance,
La gaîté se trace un chemin;
Hier n'est plus, pourquoi d'avance
Guetter ce qui sera demain?
Le présent est là qui palpite :
Vite, bien vite,
Prends-lui la main!

CHŒUR DE NAÏADES.

Le moindre rayon de lumière
Contient la joie et vient l'offrir;
Accueille-la donc tout entière;
Ne lui permets pas de mourir.
Ouvre ton sein, qu'elle s'abrite;
Vite, bien vite,
Fais-la fleurir!

— Chœur de Tyroliens qui traversent la place.

A nous le champ, à nous l'espace,
A nous la neige, à nous la glace,

Et l'orage qui gronde en haut!
A nous la flèche qui s'efface
Dans l'air brillant où son trait passe,
Sans bruit, sans cri, sans fin, sans trace!
C'est ce qu'il faut!

C'est ce qu'il faut pour la pensée
De vains soucis débarrassée,
Cherchant la chose et non le mot!
Rien ne l'arrête, elle est lancée :
Par qui serait-elle offensée?
Par qui serait-elle blessée?
C'est ce qu'il faut!

TROISIÈME NUIT.

—

SCÈNE Ire.

— A mesure qu'au ciel s'effaçaient les traînées
De la rougeur du jour fini qui s'éteignait,
D'une vapeur d'azur la voûte s'imprégnait;

Les ténèbres montaient lentement promenées,
Et l'horizon lointain encor plus s'éloignait.
Une étoile apparut dans un coin de l'espace;
Une autre, en scintillant, auprès d'elle prit place;
Une troisième, aussi brillante, s'alluma;
Bientôt, le chœur entier des filles de lumière
A l'entour de Vénus envahit l'atmosphère,
Et le monde, en repos, cependant, s'anima.

La ville, qui dormait dans les bras de sa joie,
S'éveillait lentement, et déjà son désir,
Prompt comme un lévrier averti de sa proie,
S'élançait, frémissant, sur les pas du plaisir.
Pareille à la guitare où quelque doigt promène
Les trilles annonçant l'air que l'on va chanter,
Venise, ouvrant son cœur, se laissait agiter
Par les frissons joyeux qui devaient l'exalter
Jusqu'au délire en feu dans une heure prochaine.

De toutes les maisons s'envolait le sommeil.
Les portes se rouvraient, les masques revenaient;
Les tambourins roulaient; les trompettes sonnaient;
Les vitraux des palais bruyamment frissonnaient;
Cors, violons, hautbois, partout se promenaient;
Le rire sympathique appelait son pareil.

— Un pont sur un canal, près d'une vieille église;

Le Berger est drapé dans une cape grise
Et s'avance à pas lents, fier comme le soleil.

LE BERGER.

Il me semble marcher au-dessus des nuages !
Je plane, environné de rêves enivrants.
Chaque pas que je fais évoque mille images
Dont je caresse en moi les fantômes errants.
Par-dessus les objets que le hasard propose
Aux regards de mon corps, ils viennent se placer !
L'atmosphère où je vis est lumineuse et rose,
Exhalant un parfum qui ne saurait lasser.
La vision finit, mais pour recommencer !
Délicieuse erreur ! Loin qu'elle m'humilie,
Si je suis fou, combien je chéris ma folie
Et me presse en ses bras pour m'y faire bercer !
Je ne suis plus mon maître et ne suis plus moi-même !
Rempli par ce pouvoir qui m'a transfiguré,
Je ne sais, n'aperçois plus rien, sinon que j'aime,
Et de mon être entier ce mot s'est emparé.
Cependant l'univers se meut ! Son bruit bourdonne
Autour de mon esprit, autour de ma personne ;
La foule me suppose égal à ce qu'elle a :
Univers ! Univers ! N'en crois pas l'apparence !
Ce que je fus jadis l'autre soir s'envola !
Hors de toi je poursuis ma nouvelle existence.

Non, non! ce n'est plus moi que tu possèdes là!
Rosine! Je te vois partout et je me pâme!
Tu ne me quittes plus! Je ne te cherche pas,
Mais je te sens toujours! Tu me parles tout bas!
Tes mots .. autant d'éclairs! illuminent mon âme
Et la font resplendir sous leurs divins éclats!

UN DOMINO BLANC.

Je vous cherche!... Apprenez ce qu'il faut que je dise
Et ne m'accusez pas d'inutile rigueur.

LE BERGER.

J'écoute! commandez! De vous je n'ai pas peur.

LE DOMINO BLANC.

Hier, sans le vouloir, j'ai manqué de franchise :
J'écoutais des aveux qu'il fallait relever;
Mais, comme l'entretien n'a pas pu s'achever,
Si vous alliez penser que je vous autorise
A m'aimer, à le dire, à prendre de l'espoir...
Ce seraient des erreurs tristes et dangereuses;
Je ne vous aime pas... Vous devez le savoir!

LE BERGER.

Pourquoi prononcez-vous ces paroles fâcheuses?

LE DOMINO BLANC.

Pourquoi prétendez-vous par delà mon pouvoir?
Quoi! je vous conduisais auprès de ma pensée;
J'étais, comme une sœur, vers la vôtre empressée,
Je vous montrais la cime où pour vous je tendais,
Et tandis qu'espérant vous grandir, je cédais
Au sentiment si droit élevé dans mon âme,
Vous ne cherchiez en moi qu'une proie... une femme,
Et vous le déclariez, et je vous entendais!

LE BERGER.

Ainsi, je vous ai donc offensée?

LE DOMINO BLANC.

Oh, sans doute,
On n'est jamais blessé que par ce qu'on redoute,
Et vous ne m'avez pas offensée à ce point!

LE BERGER.

Un abîme entre nous?... Je ne mérite point
Tant de précautions et, vous pouvez m'en croire,
C'est gagner sans profit une triste victoire
Qu'abattre un innocent qui ne menaçait pas.
Vous me bravez des yeux et vous croisez les bras?
Je vais m'expliquer mieux.

LE DOMINO BLANC.

Pourquoi ne pas vous taire ?

LE BERGER.

Est-il bien assuré que je vais vous déplaire?
Allez! ce que je veux, je vous en fais serment,
Est tel que vous pouvez m'entendre en ce moment,
Asseyez-vous ici.

LE DOMINO BLANC.

Je peux donc condescendre
A faire sans regret ce que vous désirez.
D'ailleurs je suis venue afin de vous comprendre;
Mais les propos sans but, vous les épargnerez.

LE BERGER.

Comptez-y. Je vous aime et, sans peur, je l'avoue!
Sans peur et sans remords, sans rougeur sur la joue,
Sans trouble, osé-je dire, autant qu'en vérité,
On peut aimer ainsi sans en être agité,
Car je ne sache pas qu'il soit dans la nature
Émotion si chaste et si franche et si pure,
Qui, dominant l'esprit et saisissant le cœur,
N'y porte en même temps quelque peu de douleur.

Mais c'est une douleur aussi chère que douce ;
Ce qu'en moi je ressens y règne sans secousse,
Et quand j'y réfléchis, ce qui surtout m'en plaît,
C'est de voir mon amour si grand et si complet,
Suffisant à nourrir si bien mon âme entière
De tous les aliments de vie et de lumière,
Qu'elle, reconnaissant la valeur de son bien,
Se tient pour satisfaite et ne réclame rien!
Je ne vous connais pas et ne veux vous connaître.
Belle êtes-vous sans doute, opulente peut-être,
Noble... Que sais-je encor? J'y veux tout supposer,
Et cela me plaît fort et me vient amuser;
Mais c'est le superflu du trésor que j'embrasse!
Ce qui me vient de vous, devant quoi tout s'efface,
C'est ce qui n'appartient au monde où nous passons,
Ni par la volonté, ni d'aucunes façons.
C'est l'être intérieur, libre de toute règle.
Je l'ai vu s'élancer, vigoureux comme l'aigle,
Et marquant devant moi, qui ne décidais pas,
La route préférée où vont monter mes pas.
Vous l'avez dit vous-même et non sans juste cause:
— Montrer ce que l'on est?... Mais personne ne l'ose,
A moins d'être certain de rester inconnu;
Et, sans un masque au front, mettre son âme à nu,
C'est presque violer toutes les lois humaines!
—Eh bien! gardez-le donc, ce masque! Les fontaines
De courage et d'espoir qui m'ont désaltéré,

Grâce à lui, grâce à lui, je m'en suis emparé!
J'y bois mon avenir! Ce sont elles que j'aime,
Et c'est vous, j'en conviens, oui, c'est aussi vous-même,
Mais un vous-même étreint aux plus profonds retraits
D'un être dont jamais je ne verrai les traits!
Ce que je veux en vous ne touche pas la terre,
Flotte sur l'idéal, plane dans le mystère,
Cherche au loin, cherche en haut ce qui doit l'attirer;
Et quand je le poursuis, ne pouvant m'égarer,
Je sais où je m'avance en mon enthousiasme,
Et ne crains ni rebut, ni refus, ni sarcasme,
Car la voie est sacrée et vous n'oseriez pas,
Vous qui m'y conviez, la fermer à mes pas!
Qu'ai-je à vous demander? Rien, non, rien, je le jure!
Par un vulgaire amour je vous ferais injure.
Je le sens, j'en conviens! Il n'était pas besoin
De me le mettre aux yeux, ni me jeter si loin.
Je ne vous connais pas, je le répète encore;
C'est en vous, c'est par vous, non pas vous que j'adore!
J'aime, non d'avoir vu, mais d'avoir écouté,
Et rien ne vous offense en ma félicité!

Ah! toi, qui m'as trahi ta nature céleste,
Au cri dont je l'accueille as-tu pu te tromper?
Je t'ai compris d'un mot, du premier mot, d'un geste,
Et ce que j'en ressens devait-il t'échapper?

N'as-tu jamais aimé la rose sur sa tige,
Sans d'un ongle méchant l'en vouloir détacher?
N'as-tu jamais aimé l'abeille qui voltige,
Sans même t'aviser d'en vouloir approcher?

N'as-tu jamais aimé de la brise vivace
Le coup d'aile ondoyant, père de la fraîcheur,
Sans vouloir l'arrêter au moment qu'elle passe
Pour l'enfermer, captive, aux prisons de ton cœur?

N'as-tu jamais aimé dans les menus branchages
Qu'entremêlent les pins à leurs sommets perdus,
Des oiseaux pétillants les turbulents ramages,
Les querelles, les jeux et les nids suspendus?

N'as-tu jamais aimé des pierreuses collines
Les rochers grisonnants entourés de genêts,
Ni les chênes trapus dans les vertes ravines,
Ni les buissons épars en avant des forêts?

N'as-tu jamais aimé cette nature entière
Qui vous prend, vous maîtrise et fait peine ou plaisir,
Sans que, dans tous ses jeux, froid, chaud, ombre ou lumière,
Il nous soit accordé de pouvoir la saisir?

Qui donc va réclamer de l'amour au nuage,
A l'abeille, à la fleur, au vent, à l'air, au nid?

Un bonheur plein d'adieux c'est là notre héritage!
Mais, tel, je m'en contente et le ciel le bénit!

Au fond, tout cela m'aime en se rendant aimable!
Et puisque je lui dois mes rêves, mes ferveurs,
Mes instincts éveillés, ce bien inestimable
De me sentir vivant, c'est assez de faveurs!

Voilà comme je t'aime et prétends te le dire
Sans que ta liberté s'élève contre moi;
Est-ce que je me plains? est-ce que je soupire?
Non! je ne songe pas à t'imposer de loi!

LE DOMINO BLANC.

Puisqu'il en est ainsi, je te crois, je t'écoute!
Je craignais sans motif, et vraiment j'avais tort!
J'hésitais... mais, pour toi, supérieur au doute,
A moi qui t'ai montré l'horizon et la route,
Tu me prouves combien ton génie est plus fort?
Prouve-le! j'en reçois une joie indicible,
Heureuse de céder, dans un si pur transport,
L'honneur de l'emporter en courage invincible
A celui que j'enlève aux ombres de la mort!
Pourtant, plus je t'admire et plus aussi je monte!
Où tu seras sailli, je poserai le pié!
Si tu vaux plus que moi, si je n'ai pas de honte

A courber devant toi mon front humilié,
C'est que je peux te suivre au ciel où tu m'entraînes !
Je t'ai montré le char... Ami, prends donc les rênes !
Dès le premier cahot, pardonne, j'ai pris peur !
Pardonne-moi !... Montons à ces sphères sereines,
Dont je devine assez les beautés souveraines,
Trop hautes, cependant, pour mon peu de vigueur !

LE BERGER.

As-tu jamais appris l'histoire d'Hippomènes ?
Amoureux d'Atalante, avec elle il luttait
A la course ; elle était plus leste et l'emportait.
A peine si ses pas multipliés, rapides,
Soulevaient un soupçon de poudre sur le sol,
Abattaient la rosée au bord des prés humides,
Dérangeaient quelques grains dans les sables arides...
C'était une hirondelle ; elle en avait le vol,
Le trait en droite ligne et la forte souplesse.
L'amant, perdant terrain, s'avisa d'une adresse :
Elle vit, sous ses pas, rouler des pommes d'or.

LE DOMINO BLANC.

Que fit-elle ?

LE BERGER.

Oubliant, la jeune chasseresse,

Qu'elle se proclamait sans désir, sans faiblesse,
Voulant sa liberté pour unique trésor,
Par le jouet brillant elle fut attirée,
Elle se détourna de la lice sacrée,
Se pencha... d'autres fruits roulaient, luisaient encor!
Elle étendit les bras vers toutes ces misères,
Et tandis que sa main saisissait les dernières,
Hippomène à jamais arrêtait son essor!

LE DOMINO BLANC.

Quel bien en résulta pour la fille trompée?

LE BERGER.

Dans le sentier commun ils rentrèrent tous deux;
Ils ne songèrent plus aux défis hasardeux,
Et l'amant méprisa sa victoire usurpée.
Mais si plus franchement il avait combattu,
S'il avait respecté sa force et la vertu
De celle qu'il aimait, s'il avait sur sa trace
Couru sans espérance et pourtant sans regrets,
Satisfait d'admirer sa souplesse et sa grâce,
De la voir s'élancer sans être jamais lasse,
S'il avait sur ses pas traversé les forêts,
Les montagnes, les champs, l'Étolie et la Thrace
Laissé derrière lui Dodone et ses marais,

Poursuivi l'horizon des merveilleuses plaines
Où flottent les moissons des Hyperboréennes
Et tenté des climats qu'on n'aborda jamais,
Alors il eût compris que la chaste Atalante,
En courant devant lui, dans lui vivait pourtant,
Qu'elle était le ressort et la flamme brûlante
D'où provenait la force à son pas haletant !

Le Domino blanc.

Il éteignit la flamme, il brisa le mobile
Dont le secret pouvoir l'eût emporté si loin!
Sa muse lui devint une esclave futile
Dont, quelques jours passés, il n'avait plus besoin !
Tu dis vrai, tu dis vrai! Mon cœur m'en est témoin !
Garde-moi désormais, lampe fidèle et pure,
Pour éclairer ta vie et ne te point quitter !
Bénis-moi, quand, au seuil d'une rude aventure,
Tu te verras faiblir et presque épouvanter...
Moi, je te montrerai comment tout surmonter !
Invoque-moi quand, las de gravir tant d'obstacles,
Et, devant l'imprévu, découragé, pensif,
Tes yeux s'obscurciront.... Je ferai des miracles
Et mettrai sous tes mains le succès fugitif!
Je le jure! partout te suivra ma pensée,
Partout, toujours, encor, sans le quitter jamais,
Celui-là dont j'ai vu la poitrine oppressée

Bondir sous ma promesse et qu'ainsi j'animais!
Sois sûr que je saurai d'abord te reconnaître
Quand, si loin que tu sois, j'entendrai tes accents!
Tu verras si je t'aime et combien je le sens!
Alors, peut-être alors, une fleur, une lettre,
Un message inconnu t'apportera l'encens
De cet amour lointain qui ne veut pas de maître!
Et, quand tout ici-bas se dénouera pour nous,
Lorsque nos deux esprits, l'un de l'autre jaloux,
D'un regard étranger aux terrestres chimères
Embrassant tout à coup l'immensité des sphères,
S'apercevront de loin et se tendront les bras,
Crois-tu qu'un sort méchant sépare nos deux âmes,
Dans un sens opposé, fasse vibrer les flammes
Qui, déjà se cherchant, s'atteignent ici-bas?

Le Berger.

Le Chérubin ferma la porte
Du Paradis où nous vivions!
Mais il le fit de telle sorte
Qu'il en part encor des rayons,
Des rayons de sainte lumière
Se prolongeant au loin, très-loin!
Ils viennent dorer la poussière,
Et d'éclairer la vie entière
De notre engeance, prisonnière

Entre la plainte et la prière,
Ils ont le soin!

Leur foyer brûle en la Parole
Source des temps, cause du jour;
Ils s'allument à l'auréole
Flamboyante au front de l'amour!
On les sent, malgré la froidure
Qui nous entoure et nous étreint;
Pour l'avenir c'est un augure!
C'est la promesse à la nature!
En vain la Mort nous fait injure!
Ils sont en nous! Et l'homme dure
Quand il s'éteint!

Quand il s'éteint, l'éclat céleste,
Par nos douleurs même augmenté,
Vibre, s'élance, monte et reste
Debout sur notre humanité.
En débris la voilà gisante,
Et l'on croit qu'elle a disparu;
Mais c'est alors qu'elle est présente!
Car la lueur resplendissante
Fait ruisseler, toute-puissante,
Sur la créature pensante,
Un lustre accru!

Le souffle que la mort délivre
De l'Éden n'est plus éloigné!
Il y retourne, il y va vivre,
Rapportant ce qu'il a gagné.
Plus grand qu'au temps de sa naissance,
Connaissant plus et sachant mieux,
Relevé de sa décadence
Plus fort qu'en son adolescence,
Moins turbulent qu'en son enfance,
Avec la clef de la science,
Il rentre aux cieux!

Luttons, cherchons, trouvons, ma chère,
Ma chère idole, mon trésor!
Dans les fanges de la carrière
Recueillons les pépites d'or!
On en peut rencontrer de belles
Et de bien nobles diamants!
Faisons comme les hirondelles!
Passons, passons, chassons comme elles,
Aussi vaillants, tout aussi frêles,
Mais bravant du coup de nos ailes
Les éléments!

On vit, on meurt et, quand on aime,
On agit beaucoup... Quoi de plus?
C'est le devoir, le but suprême;

Les autres soins sont superflus.
Je te vois, devant moi dressée,
Et la beauté que tu m'apprends,
C'est l'obole par toi laissée
Dans cette main intéressée;
J'en pourrai nourrir ma pensée,
Et par ma tendresse empressée
Je te la rends!

CHŒUR DE SIRÈNES.

Du verger de la vie
Quels sont les fruits meilleurs?
Ceux qu'une chaude envie,
Toujours inassouvie,
Espère encore ailleurs?

CHŒUR DE VENDANGEUSES.

Oh! c'est la chair bien mûre
Aux couleurs de la mûre,
Agaçante à la dent,
Qui remplit la nature,
Savoureuse pâture,
Partout se répandant,
Grappe partout pendant,
Heureuse qu'on la voie,

S'offrant, facile proie,
Au sage, à l'imprudent :
La joie !

— Entre une jardinière; elle hésite, elle fuit
Et cherche à dépasser un ours qui la poursuit.

L'OURS.

J'ai d'abord reconnu, madame,
Votre démarche, et je reviens
Pour mettre à vos pieds tous mes biens.
Je suis un bourgeois de Bergame !
Vous m'avez mis le feu dans l'âme !
A peine si je me soutiens !

LA JARDINIÈRE.

Ah ! mon Dieu ! de cet imbécile
Quand pourrai-je me délivrer !

L'OURS.

Vous êtes belle et peu civile :
Voulez-vous me désespérer ?
Vous iriez bien loin dans la ville
Sans trouver qui me comparer !
Je suis très-gros propriétaire,
Unique héritier de mon père,
Un illustre dans son état !
J'ai trois maisons, quatre boutiques,
Douze commis, force pratiques,
Et l'amitié du Podestat !
De plus, j'ai l'humeur généreuse !
Jamais avec mon amoureuse
Je ne marchande et ne dis non !
De plus, ma figure est fort belle,
J'ai le teint frais, vive prunelle,
Ma jambe est un parfait modèle,
J'ai de l'esprit comme un démon !

LE DOMINO BLANC.

Vois-tu cette charmante femme ?
Ses jours passent avec les miens.
Jamais, jamais, je m'en souviens,
Désir méchant, taché de blâme,
Ou convoitise ou folle flamme,
Ne l'ont tenue en leurs liens.

LE BERGER.

Tu l'aimes ?... Il est inutile
De prétendre mieux la parer.

LE DOMINO BLANC.

Elle est vive et non pas futile ;
Le faux ne saurait l'égarer.
A deviner qu'elle est habile !
Son désir ne peut l'enivrer.
Avant qu'il arrive à lui plaire,
Elle dépouille un caractère
De ce qu'il semble avoir d'éclat !
Elle est terrible en ses répliques,
Et, sans des preuves authentiques,
Contre elle-même elle combat.
Elle est faite pour être heureuse,
Elle a l'humeur aventureuse
Et, cependant, tant de raison !
Avec cela, ce n'est pas elle
Qui d'une blessure mortelle
Donnera l'atteinte cruelle...
Ni faiblesse ni trahison !

LA JARDINIÈRE.

Mon Dieu! mon Dieu! que je m'ennuie!
Ne voulez-vous pas me laisser?

L'OURS.

Bah! C'est trop de coquetterie,
Vous finiriez par me lasser!
Prenez mon bras, prenez-le vite
Eh! prenez-le donc, ma petite!
Avant que mon amour me quitte...

LA JARDINIÈRE.

Il doit bien vous embarrasser,
Pour peu que votre esprit comprenne
Qu'avec une si lourde chaîne
On ne peut jamais que blesser.

L'OURS.

Savez-vous que nulle conquête
Ne m'avait coûté tant d'efforts?

LA JARDINIÈRE.

Vrai? Pour accueillir vos transports
Il est quelque femme assez bête?

L'OURS.

C'est un propos désobligeant!

LA JARDINIÈRE.

Quand on est si fort exigeant,
On a la mesure complète.
Laissez-moi! N'est-il pas quelqu'un
Qui de monsieur me débarrasse?

L'OURS.

Combien c'est de mauvaise grâce!

LA JARDINIÈRE.

Vit-on jamais tel importun?

LE BERGER.

Il est beau d'être ton amie...
Chaque mot la vient caresser!

LE DOMINO BLANC.

Dans sa gaîté, parfois folie
On a peine à la dépasser!
Elle s'anime, elle s'agite,
Elle se débat et s'excite,
Et l'on croirait qu'elle s'irrite...

LE BERGER.

Ce masque semble la presser...
A droite, à gauche, elle le mène
Et voudrait finir une scène
Qu'il s'obstine à recommencer.

LE DOMINO BLANC.

Il peut arriver que sa tête
Lui fasse quelques légers torts.

LE BERGER.

Elle a l'imprudence des forts
Que rien n'avertit et n'arrête.

LE DOMINO BLANC.

Du secours n'est-il pas urgent?

LE BERGER.

Voilà, paré de drap d'argent,
Un Indien qui, dans la fête,
Paraît au moment opportun,
Tout va, je crois, changer de face.

LE DOMINO BLANC.

Il surveillait de la terrasse!

LE BERGER.

C'est un sauveur s'il en est un!

L'INDIEN.

Habitant des forêts, vous me semblez fort gauche.

LA JARDINIÈRE.

Ah! Grâce à Dieu!... C'est vous?

L'INDIEN.

Pour vous servir!... D'abord
Vers ce domino blanc que vous connaissez fort,
Daignez vous retirer... Ours! imparfaite ébauche
De sens et de bon goût, venez de ce côté;
De cette dame-là soyez en défiance!

L'OURS.

Je ne demande pas d'avis.

L'INDIEN.

Non? mais je pense
Que vous en recevez? Pas d'intrépidité!
Je suis assez timide et je crains la dispute.
Vous ne voudriez pas risquer une culbute...

L'OURS.

Moi, je n'ai peur de rien!

L'INDIEN.

Vraiment, petit moqueur?

L'OURS.

Je pourrais me fâcher!

L'INDIEN.

Restez en belle humeur!
Ne mettez pas ainsi votre poing sur la hanche!

L'OURS.

Vous me serrez trop fort! Vous déchirez ma manche,
Monsieur!

L'INDIEN.

Bon! du sang-froid! Gardez un air vainqueur!
Très-bien! le nez en l'air! l'allure nonchalante!
Comme l'on reconnaît que vous n'avez pas peur!

L'OURS.

Je suis fort à l'épée, et quand on me plaisante...

L'INDIEN.

Peste ! il n'y fait pas bon !... Adieu, mon séducteur !

LA JARDINIÈRE.

Qui ne devinerait ce que vous allez dire?

L'INDIEN.

Moi, je ne souffle mot !

LA JARDINIÈRE.

Ne vous contraignez pas !
vaut mieux trop parler que murmurer tout bas.
Je hais les patitos étalant leur martyre.

L'INDIEN.

Je ne murmure pas et je n'étale rien.
Je regardais en l'air et m'en trouvais très-bien :
C'est l'état naturel de l'innocence pure.

LA JARDINIÈRE.

O ma chère, il voudrait me fâcher, sois-en sûre !
Mais, bien qu'il m'ait causé l'insupportable ennui

De ce commis marchand, très-intime avec lui,
Et qu'il m'a présenté par un soudain caprice,
Je reste sa servante et fort à son service!

—Entre un domino rouge, essoufflé, tout courant. –

LE DOMINO ROUGE.

Madame! Monseigneur lui-même!
Monseigneur s'en vient en jurant!

LA JARDINIÈRE.

Voyons écumer ce torrent
Sans une crainte trop extrême!

— Entrent, fort empressés, quatre dominos noirs,
D'un bras impétueux brandissant leurs mouchoirs. —

PREMIER DOMINO NOIR.

Parbleu! c'était la peine
De jouer l'inhumaine,
D'inquiéter des gens
Beaucoup trop indulgents,

Pour s'en aller, fantasque,
Le minois sous le masque,
Courir on ne sait où !

LA JARDINIÈRE.

Bah ! ne dirait-on pas que je risquais mon cou ?
Nous sommes, toutes deux, mon oncle, je vous jure,
Je vous jure, messieurs mes cousins, en santé !
Nous courons, j'en conviens, quelque peu l'aventure,
Mais, sous tous les rapports, en grande sûreté !

DEUXIÈME DOMINO NOIR.

Pour moi, j'en suis certain. C'est la vieille Antonine
Qui tenait des propos, ce soir, dans la cuisine,
Lesquels, par l'antichambre, atteignant le salon,
Ont troublé le repos de toute la famille !

TROISIÈME DOMINO NOIR.

On vous croit enlevée ou partie en ballon !

PREMIÈR DOMINO NOIR.

Enfin, que faites-vous ici, petite fille ?

LA JARDINIÈRE, *avec une révérence.*

Sous votre bon plaisir, voulant me marier,
Je m'occupais ce soir à m'en faire prier!

L'INDIEN.

Ah! madame, est-il vrai?...

PREMIER DOMINO NOIR.

Quel est ce misérable!

L'INDIEN.

Votre neveu, monsieur!

QUATRIÈME DOMINO NOIR.

Alors, c'est convenable!
Et je ne vois plus rien qui nous force à crier!

— Entre Frosch avec Tusch, précédés par Cassandre. —

CASSANDRE.

Vous verrez qu'à la fin nous allons réussir.

En s'informant beaucoup on finit par apprendre !
Messieurs, un grand pardon ! Pourriez-vous m'éclaircir
Le sort d'un jeune enfant, d'un enfant, mon élève?

LE BERGER.

Venez ici, docteur !

CASSANDRE.

C'est sa voix ! Non !... Je rêve !

C'est vous ?

LE BERGER.

C'est moi, sans doute, et nous partons ce soir.

CASSANDRE.

Ah ! tant mieux ! Que j'ai donc plaisir à vous revoir !
Tusch et Frosch, pardonnez au devoir qui m'enlève !

— Sur la place Saint-Marc
On court et l'on se mêle ;
On se quitte, on s'appelle,
Et Pierrot, dans son sac,
Et dans tous les costumes,
Sous leurs bonnets, leurs plumes,
Avec leurs cris aigus,
Tant de bruyants grotesques

Mêlent leurs arabesques,
Que l'on ne s'entend plus!
Redoublez vos tapages,
Martelez vos ramages,
Excitez vos courages,
Vive la déraison!
Montez, sans pruderie,
Avec la raillerie,
Plus haut que la folie,
Jusqu'à la frénésie,
Car c'en est la saison!

SAMSON.

A l'Honorable Robert Bulwer Lytton,

l'affection la plus vraie.

—

PREMIÈRE PARTIE.

— Horizon montagneux. — Un défilé. — La plaine
Montre par échappée un coin de sa splendeur.
La voûte des grands cieux est riante et sereine,
Les figuiers du printemps étalent leur vigueur.
Samson et son ami marchent d'un pas rapide;
Le premier, jeune, gai, dans son regard limpide

Portant une franchise innocente et sans soin;
— Ses longs cheveux dorés moutonnent sur sa tête... —
Le second a la mine effarée, inquiète,
Et son esprit troublé semble chercher au loin.

SAMSON.

La route où je passais, à celle-ci pareille,
Était étroite, rude... A droite, un grand rocher...
A gauche, un précipice à n'oser approcher!
Le lion m'aperçut! Il coucha son oreille,
Attacha sur mes yeux un œil qui flamboya,
Égratigna le sol de son ongle et bâilla.
Sa queue, un long serpent de couleur fauve et sombre,
Passait, en se tordant, de la lumière à l'ombre,
Je voyais, je sentais s'amasser en son corps
La force, se doublant de ressorts en ressorts.
J'eus peur ! et je songeais à m'enfuir; mais, sans doute,
Le monstre, d'un seul bond, m'aurait atteint... Écoute !
Dans ce même moment tout mon être changea!
Mon âme s'affermit, cette âme tout entière
S'éleva comme un trait au-dessus de sa sphère,
Et, buvant les transports d'une ivresse guerrière,
De sa timidité d'abord se dégagea!
Ce fut moi, non pas lui, qui marchai contre l'autre.
Il eut peur à son tour et voulut s'en aller.
Ah! tout près du rocher je le fais s'acculer!

J'enfonce mes deux poings dans sa gorge ! Il se vautre,
Il rugit; je m'efforce, et, sans savoir comment,
Le monstre, déchiré par mes mains triomphantes,
Me montre, tout à nu, ses entrailles sanglantes,
Et je reste courbé sur mon étonnement !...

C'était moi qui faisais une si grande chose !
C'était moi qui pouvais ce qu'on n'a jamais pu !
Je poursuivis ma route, étourdi, confondu,
M'égarant, demi-fou, dans mon apothéose,
Mais sûr que c'était moi qui, d'un revers de main,
Faisais ce que le ciel, qui des forces dispose,
N'avait pas jusqu'alors permis au bras humain.
Crois-tu que ce n'est rien que se voir de la sorte
Transporté tout à coup plus haut que ses amis ?
De voir que l'impossible, en leur fermant la porte,
Dans son royaume obscur vous a tout seul admis ?
Je dus me reconnaître à la fin pour moi-même !
Je m'admirai, porté dans un rang si suprême,
Qu'après avoir senti que vraiment c'était moi,
Je fus pris d'un bonheur immense, intense, extrême,
Et je faillis mourir, étouffé par l'émoi.
Tu connais bien ma mère, et tu sais si je l'aime !
Je suis son fils unique ! Et, pourtant, j'éprouvai
Qu'il fallait lui cacher ce qui m'est arrivé.
Je vécus quelques jours, savourant ma victoire,
N'en voulant rien trahir, satisfait d'y penser.

Pour de petits orgueils on peut chercher la gloire,
On rencontre des gens enchantés de vous croire;
Leur éloge suffit à vous récompenser.
Mais il est des exploits qui passent la mesure;
Celui qui les a faits, celui-là, je te jure,
Pour ne pas s'arrêter plus bas que son honneur,
Doit garder sa couronne au profond de son cœur!

Un jour que, cependant, j'allais chez ma maîtresse,
Je cherchai ce qu'était devenu mon vaincu,
Et j'aperçus le mort sur le sable étendu,
Dont la chair, racornie au vent de sécheresse,
Laissait les ossements à nu, et, dans leur sein,
Des abeilles avaient établi leur essaim.
De leur miel parfumé l'odeur me mit en joie;
J'en pris un beau rayon, et, suivant mon chemin,
Tout en réfléchissant à cette double proie
(L'une exaltant mon cœur, l'autre emplissant ma main),
Mon esprit s'éclaira d'un propos tout soudain.
Je riais, en marchant, de ce qu'en traits de flamme
Le rapport des objets révélait à mon âme!
Et lorsque j'eus atteint de mes pas diligents
La ville philistine où vit ma fiancée,
Trouvant dans sa maison une foule amassée
Qui semblait me narguer, je dis aux jeunes gens :

— Je propose une énigme! A qui la peut comprendre

Une robe de laine, une ceinture et tout
Pour un ajustement qui sera de son goût !
Mais, si vous restez courts, vous me laisserez prendre
Juste le même prix ! Vous êtes trente ! eh bien,
J'aurai donc trente habits !

On ne m'objecta rien.
Mais des regards moqueurs me poursuivaient encore !
On se croyait de moi facilement vainqueur,
Et je continuai :

Celui-là qui dévore,
C'est la proie, et du fort procède la douceur !...
Devinez !...

Tout devint silence, et dans la ville
On n'apercevait plus que rêveur immobile,
Les yeux baissés à terre et le doigt sur le front !

Personne ne trouvait. On craignait un affront.

Après sept jours passés, ma femme vint me dire :
— Certes, tu m'aimes peu ! tu vois que je soupire,
Que je pleure en mon coin et ne veux plus manger ;
Tu gardes ton secret sans me le partager ?
Faut-il que maintenant je parte ou je demeure ?
Si tu ne m'aimes plus, il vaut mieux que je meure !

J'eus beau la consoler, je n'y pus rien changer.
Enfin, la nuit tombant, comme on touchait à l'heure
Où finissait l'épreuve, il me prit des regrets
De causer de la peine à ce que j'adorais.
Je dis tout, car la charge était pour moi pesante.
Juge ! ma femme en pleurs me montrant ses chagrins !
J'eus grand tort, car, bientôt, un des jeunes cousins
Se plaçant devant moi de façon arrogante,
Me cria : — Ton énigme est par trop transparente :
Quoi de plus doux que miel et plus fort que lion ?

— Par Dieu ! lui repartis-je, en cette occasion,
Vous n'auriez pu nier votre confusion,
Si vous n'aviez au soc attaché ma génisse !

Je sortis furieux, et, dans ma passion,
J'allai vers Askalon, je fis un sacrifice
De trente Philistins. Je pris leurs vêtements;
Je payai mes fripons de leur mauvais office,
Et, me sentant bouillir d'horribles sentiments,
Je sortis de la ville et rentrai chez ma mère.
Maintenant c'est fini, je n'ai plus de colère;
Mon amour l'a chassée, il ne m'en reste rien.
Cette femme est la mienne, et je veux m'y complaire.
Je l'aime, et c'est pourquoi je ne sais comment faire
Pour rester plus longtemps séparé de mon bien.

L'Ami.

Cette femme, il vaut mieux que tu la répudies !
Ne va pas te couvrir de honte ! On se rira
Si l'on te voit souffrir pareilles perfidies.
Sais-tu bien en tous lieux ce que chacun dira ?

Samson.

Que dira-t-on ?

L'Ami.

Vraiment ! La chose est trop certaine !
On dira : Regardez ! Le pauvre homme est sans haine;
C'est un mouton ! On prend sa chair après sa laine !
Donnez-lui du plaisir, causez-lui de la peine,
C'est tout un : sa poitrine est vide et son honneur
Ne sait où se loger, car il n'a pas de cœur !

Samson.

Crois-tu qu'on ose ainsi mal parler ?

L'Ami.

Je proteste
Que ne jamais rentrer dans ce logis funeste

Où trop cruellement on s'est joué de toi,
C'est ce que tu dois faire ! O mon Samson ! il reste
Trop de filles au monde, et je ne sais pourquoi
Tu voudrais t'obstiner contre un manque de foi !

SAMSON.

Je ne m'obstine pas !

L'AMI.

C'était un mariage
Peu digne de te plaire, et tu le savais bien.
S'unir aux Etrangers était loin d'être sage ;
Qu'allais-tu leur livrer un sang comme le tien ?
On rencontre en cent lieux des maîtresses plus belles !

SAMSON.

Sans doute !

L'AMI.

Amuse-toi par des amours nouvelles,
Et bientôt, sois-en sûr, tu comprendras le tort
De retourner t'asseoir dans un nid de querelles
Un pareil changement demande peu d'effort.

SAMSON.

Peu d'effort ? Je ne sais ; mais cependant je l'aime,
Celle qui m'a trompée, et je m'y veux tenir.

Pourquoi donc conserver une rancune extrême?
La quitter? Ce serait moi-même me punir!
Allons! continuons lestement notre route.
Je découvre déjà les murs de la cité!
Me tendresse m'étreint, je la retrouve toute,
Je la retrouve toute et toute ma gaîté!
Holà ho! me voici comme un ramier sauvage,
Volant droit vers le lit où dorment mes amours!
Mais pourquoi t'arrêter et changer de visage?
Et d'où vient que tes pas me paraissent plus lourds?

L'Ami.

La chaleur m'a blessé. Le soleil, je l'atteste,
M'a frappé trop longtemps. Je me repose ici.
Toi, poursuis ton chemin. Je vais dormir, et si
Je me sens rafraîchi par un temps de sieste,
Avant une heure au plus tu me verras aussi.

Samson.

Adieu donc, je me hâte!

En s'éloignant ainsi,
Samson double le pas et descend la colline;
Il tient les yeux fixés sur la terre voisine
Où de sa bien-aimée il cherche la maison,
Et repousse le sol du bout de son bâton.

SAMSON, *chantant.*

Quand je ferme ma paupière
Et regarde dans mon cœur,
Parmi des flots de lumière
M'aveuglant de leur lueur,

Je vois sa vivante image
Se former et resplendir ;
Soit vérité, soit mirage,
C'est un suprême plaisir !

Sa taille est là ; c'est un saule
Qui vers moi va s'incliner;
Je peux toucher son épaule,
Et je la sens frissonner !

Je prends sa main si petite
Sous mon baiser dévorant;
En ses noirs cheveux palpite
Comme un parfum enivrant

Qui l'entoure, qui me touche,
Qui pénètre en tout mon corps...
Le mouvement de sa bouche
Rend d'ineffables accords !

Belle enfant, que veux-tu dire?
Tu parles? Je n'entends pas!
Mais c'est le chant de la lyre
Qui semble vibrer tout bas!...

Oh! je t'aime! oh! je t'adore!
Près de toi je viens m'asseoir!
Je viens demander encore
Ce que j'avais l'autre soir!

Je viens à toi comme un maître,
Comme un amant, un époux!
Tous les jours qui vont paraître
Seront beaux et bien à nous!

— Samson arrive au bas de la côte stérile.
La plaine sous ses yeux se gonfle en mamelons.
A cent pas devant lui vient se grouper la ville,
Qui, parmi des jardins, rassemble ses maisons.
Les mûriers, les palmiers dépassent les terrasses;
La rustique cité ne descend pas très-loin;
Une vigne grimpante, un laurier dans un coin,
Un puits autour duquel le sol garde les traces
Des troupeaux piétinants; quelques chamelles lasses
Dorment, en ruminant, auprès d'un tas de foin.
Des enfants demi-nus se roulent sur le sable;

D'autres, plus turbulents, font la guerre aux moineaux;
On aperçoit là-bas un ânier misérable
Qui pousse l'animal accablé de fardeaux;
Un chêne vert trapu, noueux et plein de feuilles,
Donne l'ombre aux vieillards assis sous ses rameaux.

SAMSON.

Salut, père!

UN VIEILLARD.

Salut.

SAMSON.

De quel air tu m'accueilles!

LE VIEILLARD.

Eh quoi! te voilà revenu?

SAMSON.

Je suis ton fils, je suis ton gendre!
Je veux ma femme et viens apprendre
Ce qu'ici l'on est devenu
Depuis le jour du mariage
Où l'on eut tort de m'offenser;
Mais je pardonne, et je m'engage
A qui voudra bien m'embrasser.
A ne faire que bon visage

LE BEAU-PÈRE.

Il fallait nous dire à l'avance
Que tu changes ainsi d'avis.
Je te croyais cherchant vengeance
Et n'étant plus de nos amis.
Voyez, Seigneur, je vous conjure,
Voyez cette étrange figure,
Et daignez juger entre nous !
Cet homme recherchait ma fille ;
Je le reçois dans la famille
Et je l'accepte pour époux.
Soudain il nous cherche querelle,
Pose une énigme et nous révèle
Qu'il sait déchirer les lions.
On se moque de l'imposture,
Il se lève, part et nous jure
Un flot de malédictions !
Et, maintenant, il se ravise !
Et le voilà, rare surprise !
Qui se présente devant moi !
Il me redemande sa femme ?
Décidez du fond de votre âme :
A-t-il raison ? Est-ce la loi ?

LES VIEILLARDS.

Il a tort !

SAMSON.

Bien ! j'ai tort, sans doute,
Puisque vous le pensez ainsi;
Mais j'ai fait une longue route
Pour venir m'établir ici.
Pardonnez-moi, quoi qu'il vous coûte.
J'aime ma femme et je la veux!
Rendez-la-moi, je vous en prie!
Je vous conjure et vous supplie !
Cédez au plus cher de mes vœux !

LE BEAU-PÈRE.

Va-t'en !

SAMSON.

Pourquoi ?

LE VIEILLARD.

Va-t'en ! te dis je!

LES VIEILLARDS.

Il est obstiné, le maudit !

SAMSON.

Pourquoi maudit?

LE BEAU-PÈRE.

C'est un prodige
Comme cet homme a de l'esprit !
Tu n'entends pas que je te chasse ?
Allons ! Samson, quitte la place ;
Fais-le tôt et de bonne grâce ;
Va te battre avec les lions !

SAMSON.

Ma femme !

LE PÈRE.

Dis-moi comment faire ?
Je l'ai donnée, et pour te plaire,
Au plus cher de tes compagnons.

SAMSON.

Ah ! pour le coup, vieillard, je sais que tu plaisantes !
Et tu ne voudrais pas risquer
De voir si mes mains sont pesantes
Sur qui m'oserait provoquer !
Parle-moi clairement, que je puisse comprendre,
Et ne me fais plus le bouffon !
Ma femme, certes, doit m'attendre !
Conduis-moi donc à la maison !

LE BEAU-PÈRE.

J'en jure par mes dieux, par les tiens, par ma tête !
J'ai marié ma fille à ton meilleur ami !
Mais si tu veux pourtant épouser sa cadette...
Elle est belle, Samson !

L'assistance a frémi !
Subitement glacés d'une terreur muette,
Les vieillards, tout à coup, ont vu Samson grandir,
Une fauve lueur environner sa tête,
Ses deux yeux s'allumer et son front resplendir.
Transfiguré, terrible, un souffle de tempête
Agite ses cheveux ainsi que des serpents.
Quelque chose de rouge exhalé de son être
Étonne les regards, les trouble, les pénètre,
Éblouit, fait horreur aux pâles assistants.
La colère de Dieu, non pas celle d'un homme,
Paralyse leurs pieds, qu'ils ne peuvent mouvoir;
Leurs bras restent sans force à leurs côtés, et, comme
Ces maux intérieurs, affreux à concevoir,
Qui viennent en secret étouffer leur victime,
L'effroi réduit à rien l'âme qui les anime ;
Leur gorge se refuse aux cris du désespoir.
Lui pourtant, lui géant lève ses poings énormes...
Mais le peuple, en voyant tomber sanglants, informes,

Les cadavres meurtris de ses pères, foulés
Par le pied sans merci de ce vainqueur unique,
Le peuple, brandissant poignard, épée ou pique,
Se jette sur Samson, nombreux comme les blés.

La flèche part. Elle s'égare,
Elle siffle et ne frappe rien.
Où donc va-t-elle? Il le sait bien
Le Dieu terrible qui l'effare.
La pierre accourt. Elle va loin
Du but dont elle avait besoin.
Elle s'enfonce dans la terre.
Où donc va-t-elle? Il le sait bien
Le Dieu qui ne fait rien pour rien
Et la recouvre de poussière.
Le javelot voudrait percer,
Le glaive voudrait dépecer
Cette menaçante poitrine,
Toute ouverte devant leurs coups,
Qui, sans souci de leur courroux,
Brave l'agresseur qui décline
Et s'aplatit, dans sa ruine,
Sur le ventre ou sur les genoux;
Mais le javelot, mais le glaive
Sont-ils de bronze? C'est en rêve
Qu'ils semblent être maniés!
Ils glissent sur la chair vivante,

Et les guerriers, sous l'épouvante,
Se dispersent humiliés.
Samson les suit, les bat, les presse,
Et, dans sa meurtrière ivresse,
Jonchant le sol à chaque pas
Des cadavres de ces soldats,
Rompant tête et corps, jambe et bras,
Écrasant sur le même tas
Le père et l'enfant et la femme,
Dans un foyer prend une flamme
Blanchissante au bout des tisons
Et la jette sur les maisons.
En bas, en haut, tout est fournaise !
Tout est fumée et feux et braise,
Les toits, les murs, s'en vont croulant
Au milieu du conflit sanglant!
Samson attise la furie
Et la force de l'incendie
En entassant dans le bûcher
Les solives que, sans relâche,
Il tire, il démanche, il arrache
Et recommence d'arracher ;
La vaste contrée, à la ronde,
Entend comme une mer qui gronde,
Et voit, avec terreur profonde,
S'élever la colonne ronde,
Épaisse, blanchâtre, féconde,

En lugubres obscurités,
Qui transporte vers le nuage
Le dernier soupir du village
Dans ses tourbillons empestés!

Mais Samson, couvant sa victime
D'un œil amoureux de sa mort,
Tandis qu'elle expire et se tord,
D'un mont escalade la cime,
Et, de là, secouant les bras
Sur le désastre qu'il contemple,
Comme un Voyant, au fond d'un temple,
Il prophétise à grands éclats :

SAMSON.

Je monte contre toi, méchante Philistine,
Fille des chiens errants, maigre voleuse, impur
Tesson d'un vase empli d'iniquité maline
Jusqu'aux bords, déversant par-dessus toit et mur
La perverse âcreté qui remplit ta poitrine,
Pour en souiller du ciel le vénérable azur!

Je monte contre toi, cité noire de fraude,
Réceptacle de vice, en haine à l'univers!
La Fourbe se plaisait, sur ta couche encor chaude,
Aux baisers du mensonge, et tes bras, grands ouverts,

Accueillaient le serpent qui frétille et qui rôde
Pour mordre, bien que toi moins lâche et moins pervers!

Je monte contre toi, citadelle maudite
Des monstres réprouvés dont le désert est plein!
Ils pullulaient chez toi! C'est là que leur élite
Dressait son aiguillon, distillait son venin,
Tissait le noir drapeau que leur fureur agite,
Cuvait ses passions plus fortes que le vin!

Je monte contre toi! J'y suis monté! J'atteste
L'Éternel, mon Seigneur, que j'y suis monté! Meurs!
Souffre ton agonie! Expire! et qu'il ne reste
De ton cadavre impur qu'un lambeau de terreurs!
La terre où tu vécus est désormais funeste!
Et je l'ensevelis en un linceul d'horreurs!

Maudite aux quatre vents, maudite dans la vie,
Maudite dans la mort, maudite à l'avenir
Comme dans le présent, qui donc aurait l'envie
De te ressusciter par un ressouvenir?
Oui! meurs et disparais tout entière, engloutie
Au gouffre d'où ton nom ne doit jamais sortir!

Je vanterai mon Dieu pour sa force suprême,
Qui le fait redoutable aux dieux des autres camps!
Sens-tu comme il sait bien soutenir ceux qu'il aime?

Reconnais-tu ses cris dans mes cris provoquants?
Comprends-tu que mes coups sont ses coups à lui-même?...
Peut-être connais-tu de plus forts attaquants?

Misérable! succombe et péris dans ta honte!
Roule-toi sous ta fange et sous ta lâcheté,
Et sois certaine, afin que ton désespoir monte,
Que si, de mes deux poings rien ne t'a racheté,
Dieux de bois, dieux de fer, dieux de pierre ou de fonte,
Je vais pétrir ainsi toute ta parenté!

Écoutez, Philistins! Philistins, gens des villes,
Hommes du lieu désert, habitants du rocher!
Je vous annonce à tous, dominateurs tranquilles,
Du timide Israël qui n'ose vous toucher,
Que nos frères pourront demeurer immobiles!
Moi je suffirai seul à vous aller chercher!

Ce qui s'agite en moi n'est pas un vent qui passe!
C'est le souffle éternel de la haine d'en haut!
Rien ne peut l'arrêter! aucun froid ne le glace;
Le mage contre lui ne connaît aucun mot!
Ce qu'il touche s'envole éperdu dans l'espace,
Et la destruction s'en empare aussitôt!

Il contemple un instant d'un regard de victoire
Cet amas de cendre et de mort,

Puis, laissant ces tableaux au fond de sa mémoire,
Il prépare un nouvel effort.
D'un pied rebondissant il parcourt la campagne,
Semant le meurtre à pleines mains;
On n'ose pas, dans les chemins,
S'opposer à celui que la Force accompagne.
Le Philistin s'enferme à l'abri de ses murs,
Ou s'enfuit effrayé par les sentiers obscurs,
Écoutant si Samson le gagne.
Israël est vengé de trente ans de malheur!
L'opprimé n'est plus seul à ressentir la peur
Sous le frein de la servitude;
Le maître tremble aussi, connaissant cette fois
Le revers de ses lois,
Dont la râpe lui semble rude!

Des renards accouplés et traînant des flambeaux
Glissent la flamme dans le chaume.
C'est Samson qui, sur les coteaux,
Brûlant ainsi les blés nouveaux,
La vigne en fleur et l'arbre à baume,
Rit!... On croit le saisir un jour
En verrouillant à triple tour
Une ville où son pied l'amène;
Mais il profite de la nuit
Pour emporter, tout d'une haleine,
Battants, verrous, barres et chaîne,

Sans effort, sans parler, sans bruit,
Et sur la colline prochaine
Il les dépose et, là, s'enfuit!

Alors les hauts seigneurs, les maîtres des sept villes,
Les grands des Philistins s'assemblent à la fois.
Le peuple, épouvanté, raconte aux plus habiles
Les malheurs qu'il subit, et pleure à haute voix.
Un des chefs, un vieillard, homme d'expérience,
Se lève le premier, réclame le silence,
Et tandis que chacun tient le regard sur lui,
Il dit :

LE CHEF PHILISTIN.

Croyez en moi ! Je serai votre appui !
Frères! un scélérat, un sorcier, bête immonde,
S'est armé contre nous, sur la face du monde,
Et cherche à nous troubler dans cette autorité
Dont sur son peuple impur nous avons hérité.
Nos pères, devant eux, ont fait marcher ses pères!
Nous-mêmes, sur leurs fronts redoublant leurs misères,
Jusqu'ici nous avons, ainsi qu'il convenait,
Régi les serviteurs que Dagon nous donnait.
Je ne m'aperçois point que cette troupe esclave
S'enhardisse à montrer un mépris qui nous brave,
Et, si vous m'en croyez, nous en exigerons

Qu'on livre le coupable, et nous le punirons!
Jacob est si débile et Rachel si craintive,
Qu'on n'oserait tenter résistance bien vive;
Et, d'ailleurs, il n'est pas sentiment plus commun
Que haïr chez son frère un pouvoir importun.

LE PEUPLE.

Nous voulons vivre en paix! Faites ce qui vous semble!
Vous êtes nos seigneurs, c'est pour nous protéger!
Ne laissez pas sur nous s'étendre ce danger
Qui nous menace tous ensemble!
Nous avons peur! hélas! nous avons peur! Sachez
Que nous ne voulons pas du mal qui nous effraie!
Redoublez vos efforts! Appliquez-vous! Tâchez
De trouver un moyen de guérir cette plaie!
Qu'a-t-on fait à cet homme et pourquoi frappe-t-il?
Que veut il? O puissants, vous avez la sagesse,
Vous avez le pouvoir, écartez ce péril
Qui nous harcèle et qui nous presse!

Il est doux de monter sur le dos du vaincu
Aussi longtemps qu'il le supporte,
Et nous aimions à voir Israël abattu
Baiser le seuil de notre porte.
Mais si le chien veut mordre, il va nous faire mal!
Détachez, caressez le terrible animal

Et flattez-le de telle sorte
Qu'il nous pardonne, à nous, le mauvais traitement
Que nous lui prodiguons peut-être imprudemment
Puisque sa dent redevient forte !

LES SEIGNEURS.

O peuple magnanime, il faut te rassurer !

LE PEUPLE.

Ne perdez pas de temps à trop délibérer !
Cédez ! cédez-leur tout ! L'heure presse et nous gagne !
Nos maisons, nos moissons brûlent dans la campagne,
Et nous avons des morts qu'il nous faut enterrer !

LES SEIGNEURS.

Le peuple philistin est un peuple sublime !
Son courage sans pair l'a porté sur la cime
Où le monde, à genoux, s'accorde à l'adorer !
De ses crimes sans nom Samson sera victime !

LE PEUPLE.

En lambeaux, en lambeaux, il faut le déchirer !

LES SEIGNEURS.

Nous le voulons !

LE PEUPLE.

Il faut que ce monstre périsse!

LES SEIGNEURS.

Il périra !

LE PEUPLE.

Sa mort n'est pas un sacrifice
Suffisant de beaucoup pour le mal qu'il a fait!

LES SEIGNEURS.

Un monstre, un misérable, un infâme, en effet!
Mais, tranquillisez-vous, nous en ferons justice!

— Trois députés s'en vont par devant les Hébreux.

UN DÉPUTÉ.

Notre peuple vous dit : Depuis quand, chiens hargneux,
Mordez-vous le talon qui vous courbe la tête?
Mon glaive est affilé, ma lance est toute prête,
Ma puissante massue a conservé son poids ;
Pourquoi l'oubliez-vous? Dans les monts, dans les bois,
Dans les champs étonnés de tant de hardiesse,

Pourquoi permettez-vous qu'une embûche se dresse?
Pourquoi nous livrez-vous aux mains de ce Samson?
Fils d'esclaves, parlez! Perdez-vous la raison?

LES VIEILLARDS D'ISRAEL.

O Dieu! mon Dieu jaloux! Que nous faut-il apprendre?
Est-il bien vrai? Quelqu'un de nous est si pervers
Que, sans nous consulter, il pourrait entreprendre
D'affliger des seigneurs qu'honore l'univers?

LES DÉPUTÉS.

Pas de ruses! Cet homme agit d'après vos ordres!

LES VIEILLARDS D'ISRAEL.

Quoi! nous commettrions d'aussi méchants désordres?
Mais de cendre et de poudre on nous verrait couverts!
Nous sommes innocents, nos tribus sont paisibles!
Nous allons le jurer par des serment terribles!
Par les malheurs sans fin qu'Israël a soufferts!
Par l'arche du salut!

LES DÉPUTÉS.

Ménagez vos mensonges!
Saisissez le coupable et venez le livrer!

LES VIEILLARDS D'ISRAEL.

Ah ! Samson, sais-tu bien dans quels maux tu nous plonges?
Oui, seigneurs, chers seigneurs, vous nous voyez pleurer!
Nous allons l'enchaîner et le mettrons en pièces!

LES DÉPUTÉS.

Nous le voulons vivant!

LES VIEILLARDS D'ISRAEL.

Oui, vous l'aurez vivant!
Mais vous permettrez bien que, pour ses hardiesses,
Nous l'ayons assommé de coups auparavant!
Ah! traître! ah! scélérat! nous mourons dans nos larmes!
Quel malheur pour Jacob! Nos maîtres, laissez-nous
Baiser vos nobles mains et vos sacrés genoux!

LES DÉPUTÉS.

Fourbes, on vous connaît! Vous nous rendrez vos armes!

LES VIEILLARDS D'ISRAEL.

Certes, nous les rendrons! Soyez sûrs que demain
L'infâme qui nous perd sera sous votre main!

Les messagers partis, Israël court la plaine.
De toutes parts on marche, on appelle Samson.
Ce jour et cette nuit, toute recherche est vaine;
Enfin, quand le soleil paraît à l'horizon,
On trouve le jeune homme assis sur une pierre;
Il tient un lourd caillou dans sa main meurtrière
Et contemple, sans peur comme sans embarras,
Un hameau philistin qui brûle à quelques pas.

LES VIEILLARDS D'ISRAEL.

Maudit, maudit, maudit soit l'esclave rebelle!
Descends et viens à nous!

SAMSON.

C'est moi que l'on appelle?

LES VIEILLARDS D'ISRAEL.

C'est toi!

SAMSON.

Que voulez-vous?

LES VIEILLARDS.

Descends et viens ici!

SAMSON.

Pourquoi?

LES VIEILLARDS.

N'as-tu donc pas fait ce désastre?

SAMSON.

Si !

LES VIEILLARDS.

Viens, que l'on te garrotte et te mette à la chaîne !

SAMSON.

Que celui-là s'irrite à qui tombe la peine;
Passez votre chemin et n'y regardez pas !

LES VIEILLARDS.

Mais quand le châtiment poursuit les scélérats,
Il atteint leurs parents, leurs proches, leur lignée !
Sur la terre innocente il étend ses effets,
Jusque sur le bétail sa tâche est assignée !
Et nous ne voulons pas souffrir de tes méfaits.

SAMSON.

Israël ! Israël ! sais-tu pour quelle cause
Tes bras endoloris portent des fers si lourds?

Sais-tu pourquoi, toujours,
Dieu te frappe et dispose
Beaucoup de noir, si peu de rose
Dans le fil qui trame tes jours?

Si tu ne le sais pas, moi je vais te l'apprendre
Comme je le connais dans mon cœur!
Tu sers et tu trembles de peur,
Et, toujours prêt à vendre
Ce que l'on vient te prendre,
Tu préserves ta vie en livrant ton honneur!

Et tu perdras l'honneur, et tu perdras la vie,
Si tu prétends continuer!
Il est facile de huer
Toute créature avilie!
Écraser ce qui s'humilie,
Ce qui s'abaisse le tuer,

Quoi de plus attirant? Relève donc la tête!
Ceins ta robe et viens avec moi!
En ta vigueur prends foi!
La moisson du Dieu fort, elle est mûre, elle est prête,
Recueille-la vite et la jette
Dans l'aire où va passer la Loi!

LES VIEILLARDS.

Frappez-le! Traînez-le! Tenez, voici des cordes!
Vite! délivrez-nous d'un pareil forcené!
C'est par ce sentier-là qu'il faut que tu l'abordes!
Toi, passe par en haut! Qu'il nous soit amené!
Renversez-le! Tenez ses mains! Courbez sa tête!

LES JEUNES GENS.

Nous n'osons pas monter! Malheur aux imprudents!
Voyez comme il est fort, comme il serre les dents!
Nous ne l'atteindrons pas, à moins qu'il ne s'y prête!
Je frémis rien qu'à voir ses deux pieds sur le sol,
Semblables aux crampons de puissantes racines!
Il a les yeux de l'aigle, et, s'il prenait son vol,
Il pourrait s'élancer jusqu'aux sphères divines!

SAMSON.

Arrêtez! Point de sang, point d'injure entre nous!
Voulez-vous me jurer de m'épargner les coups?
Je me laisse livrer aux fureurs philistines!

LES VIEILLARDS.

Tu te laisses lier?

SAMSON.

Faites comme il vous plaît!

LES VIEILLARDS.

Puisqu'il accorde ainsi tout ce que l'on voulait,
Ne le menacez plus ! Il n'ose se défendre!
Tenez-le! Serrez bien les nœuds! Serrez plus fort!
Le voilà sans ressource et d'un facile abord!
Maintenant, Philistins, montez, venez le prendre!

Les Philistins sont là qui se jettent sur lui.
Son peuple le regarde et le voit sans ennui
Entraîné sur la route où la mort doit l'attendre.

Une forme est debout sur le mont Garizim.
Elle marche, et ses pas soulèvent le tonnerre;
Cependant, l'air est pur dans la calme atmosphère
Qui s'étend au-dessus du pays d'Éphraïm.

UNE VOIX.

Pourquoi laisseras-tu périr celui qui t'aime?
N'es-tu plus le Seigneur et le Dieu d'Israël?

LA FORME.

Qui songe à deviner mon jugement suprême?
N'ai-je pas les secrets de la terre et du ciel?

UNE VOIX.

~~Partout~~ il est traîné sur la route poudreuse;
Il marche le front bas, la face douloureuse!

LA FORME.

Je suis un Dieu rusé! Mon nom est l'Éternel!
Je suis le grand, le fort, le puissant des armées!

UNE AUTRE VOIX.

Tu peux tout!

LA FORME.

Dans l'erreur je les tiens confirmées,
Dans l'erreur qui les mène au néant que je veux,
Ces âmes que je perds! mais pas un des cheveux
De mes saints ne s'arrache au front que je protége!
Je suis un Dieu cruel!

UNE AUTRE VOIX.

Je tremble!

LA FORME.

Eh bien ! que sais-je
Si le triomphe mène où pense le vainqueur?
Tient-il déjà le prix qu'il suppute en son cœur?
Je suis un Dieu jaloux !... je donne et je retire !

UNE AUTRE VOIX.

J'ai peur !

LA FORME.

J'ai mis les pleurs au revers du sourire !...
Une pierre en chemin fait butter le coureur...
Regardez, Élohims, ce que peut ma fureur !

Passent dans le désert Samson et son escorte :
Des flots de cavaliers, et, leur prêtant main-forte,
Archers, frondeurs, cochers guidant d'horribles chars
Traînés de fiers chevaux et hérissés de dards.
Le soleil de midi frappe sur les armures
Où l'ouvrier sculpta les hideuses figures
De dragons contournés et de monstres béants.
Les casques sont chargés de panaches géants,
Rouges, bleus, verts, tigrés de couleurs éclatantes,
Qui rendent des soldats les faces effrayantes.

Les boucliers massifs, d'un éclat sans pareil,
Par leurs brusques clartés insultent au soleil.
Les trompettes d'airain, pour que nul ne s'égare,
De moments en moments réveillent leur fanfare.
Des enfants consacrés font flotter en avant
Les étendards de pourpre étalés par le vent,
Et Samson (un fétu ballotté sur la houle)
Marche dans ses liens, malmené par la foule.

SAMSON.

Je sens que Dieu me parle... Eh quoi!... frapper ceci?...
Disperser cet amas?... Non ! je ne peux pas!... Si!...
Je le peux! tout se peut!... Mon âme, sois-en sûre,
A chacun de ces corps, tel coup, telle blessure,
Il tombe! Un coup plus bas pour cet autre méchant!...
Quelle jonchée épaisse aura place en ce champ !
D'accord!... C'est résolu?... Mes liens?... Ils frémissent!
Ce n'est rien que du chanvre, et les femmes les tissent!
Ils craquent! Les voilà !

LES PHILISTINS.

Que fais-tu?... Compagnons!
Compagnons, au secours! à l'aide! nous plions!

L'AVANT-GARDE.

Quel tumulte?... Sais-tu ce qu'on fait en arrière?

Ah ! j'ai le bras rompu par une horrible pierre !
Qu'y a-t-il?... Que veut-on ? Qui nous attaque ? Hélas !
Hélas ! hélas ! je meurs !... Non ! ne m'écrasez pas,
Chars de guerre, arrêtez les chevaux qui s'emportent !
Que font-ils, où vont-ils ces cavaliers qui sortent
Des rangs désordonnés ? Pensent-ils donc à fuir ?
Où sont les commandants ? Nous faut-il revenir ?
Faut-il gagner pays ?

L'ARRIÈRE-GARDE.

Arrêtez-vous ! Je gage
Qu'Israël révolté dispute le passage !
Entendez-vous les cris des mourants ? Ah ! frondeurs,
Archers, lancez vos plombs et vos traits ! Conducteurs,
Poussez vos chars tranchants à travers la mêlée !

LE CORPS D'ARMÉE.

Trahison ! trahison ! La journée est troublée !
Samson échappera ! Prenez garde à ses coups !

SAMSON.

Écartez-vous, maudits ! Pourquoi résistez-vous ?

LE CORPS D'ARMÉE.

Nous sommes entourés d'ennemis ! Oh ! je tombe !

Dieux ! quelle horrible plaie a celui qui succombe !
Avec quoi frappe-t-il ? Que tient-il dans sa main,
Qu'il martelle sur nous d'un pouvoir surhumain ?

SAMSON.

Éternel ! Éternel ! La fatigue m'accable !
J'ai moissonné ces gens plus nombreux que le sable !
Je suis las de tuer ! J'ai soif ! j'ai soif ! Enfin,
Si je trouvais de l'eau !... Mais... j'en ai plein la main !...
L'eau coule à gros bouillons de l'épaisse mâchoire !
Merci, Dieu ! Je vais donc achever ta victoire !
Philistins ! Philistins ! mourez, mourez, mourez !
Tu fuis ? Non ! reste ici ! Vous les deux chefs, parez !
Voilà ce que vous sert bouclier ou cuirasse !
Place au torrent de Dieu ! Place ! Faites-lui place !
Il ne laissera rien qui demeure debout,
Et son onde enveloppe et va renverser tout !

DEUXIÈME PARTIE.

— Samson, sur les genoux, assis près de sa mère,
Les deux mains dans ses mains, au seuil de leur maison.

Une intense clarté vibre dans l'atmosphère,
Et les monts d'Éphraïm courent à l'horizon.

LA MÈRE.

C'est donc vrai, c'est bien vrai, ce que tu me racontes?
Laisse-moi t'embrasser. Reste tranquille. Bois!
Mange! Repose toi! Que de maux, que de hontes,
Grâce au ciel, ton courage a jetés sur nos rois!
Ils pleurent désormais, ces maîtres si superbes!
On ne les verra plus nous enlever nos gerbes,
Ensevelir vivants nos enfants sous nos toits!
C'est ta main, c'est ta main qui s'ouvre et les arrête
Dans le bouillonnement de leur prospérité!
Ils passaient pleins d'orgueil, et mon Samson les jette,
Pêle-mêle au milieu des débris de leur fête,
Écrasés dans leur force et leur iniquité!
Quelle sainte sueur couvre encor ta poitrine!
Laisse-moi l'étancher! Laisse-moi te couvrir
De baisers! C'est Dieu seul, c'est la vertu divine
Qui t'a montré la gloire et qui t'y fait courir!

SAMSON.

C'est Dieu seul, je le crois, j'en suis certain! Ma mère,
Toi qui sais tout, dis-moi comment cela s'est fait?
Je ne devine rien! L'éclat de ma colère,

Ma fierté, ma vigueur, mon pouvoir si complet,
Cet élan qui s'éveille au fond de nos entrailles,
Et m'emporte vainqueur au travers des batailles
En jetant de côté ma raison qui doutait,
D'où cela, tout à coup, descend-il dans mon âme?
D'ordinaire, mon cœur est celui d'une femme.
Je ne méditais pas de sauver Israël!
J'avais pour nos tyrans peu d'horreur, peu de blâme...
Je ne suis pas hardi, je ne suis pas cruel!
En gardant mes troupeaux dans le désert immense,
J'ai rêvé bien souvent et vu devant mes yeux
Les désirs de mon cœur danser d'un pied joyeux;
Je n'apercevais pas, ma mère, au milieu d'eux,
Cette massue énorme et cette lourde lance,
Et ce glaive enflammé que brandit la vengeance.
Cet homme que je suis, je ne l'ai point connu,
Et l'enfant que j'étais, qu'est-il donc devenu?

LA MÈRE.

Écoute. Laisse bien tes deux mains dans les miennes.
Je vais te raconter ce que tu dois savoir...
Des choses d'autrefois! oui, déjà bien anciennes!
Mais que l'oubli n'a pu couvrir de son drap noir.
Tu n'étais pas encore en ce monde. Ton père
Se faisait vieux. Pourtant nous n'avions pas d'enfants.
Je pleurais nuit et jour ma honte et ma misère.

Quand des femmes passaient, que leurs yeux triomphants
Me forçaient d'admirer, s'attachant à leurs voiles,
Des filles et des fils, qu'avais-je à leur montrer?
J'entrais dans ma maison et restais à pleurer,
Attestant de mes pleurs le peuple des étoiles!
Un matin de printemps... bien triste ce jour-là,
Je travaillais aux champs... J'étais seule et, voilà!
Un homme, un étranger se présente à ma vue;
D'un éclat singulier sa face était pourvue,
Et, du premier abord, son aspect me troubla.
« Ne crains pas, me dit-il (sa voix était magique,
Et c'était comme un chant soutenu de musique !),
Femme, ne crains donc pas ! car ton bonheur est mûr,
Et tu vas enfanter un fils ! » J'étais tremblante.
Je tombai sur la face, et, de façon plus lente,
Il reprit : « Garde-toi surtout que rien d'impur,
Ni cervoise, ni vin, n'approche de ta bouche
Et ne souille celui qui va bénir ta couche ! »
Je ne pus rien répondre.

SAMSON.

Et je naquis? C'est sûr?
C'était moi? C'était moi? Parle-moi donc, ma mère!

LA MÈRE.

Oui, c'était toi! Le ciel oubliait sa colère.
Quand le temps arriva, l'étranger reparut.

SAMSON.

Il reparut, ma mère? Et ton œil aperçut
Que c'était bien le même?

LA MÈRE.

Oh! oui, c'était le même,
Et j'appelai ton père...

SAMSON.

Et mon père le vit?

LA MÈRE.

Nous sentîmes tous deux une terreur extrême.
Oh! Cet homme!... Il venait de la sphère suprême,
Assurément! C'était un souffle de l'esprit!

SAMSON.

Il vous sembla plus grand, plus beau, plus vénérable
Que tout ce que les yeux ont jamais possédé?

LA MÈRE.

Je ne compris pas bien... c'était épouvantable!
Je crois qu'il était blanc... je n'ai pas regardé!

Ton père lui voulut donner un chevreau. « Pose,
Lui dit l'Être effrayant, ton offrande en ce lieu ! »
Et ton père obéit, et soudain un grand feu.
S'allumant, consuma l'holocauste !... Je n'ose
Trop parler de cela qui se rapporte à Dieu !

SAMSON

Et l'homme ?

LA MÈRE.

Il s'envola dans le sein de la flamme !

SAMSON.

Certes, un frisson court au travers de mon âme !
Comment n'es-tu pas morte, ayant vu l'Éternel ?

LA MÈRE.

Il m'épargna.

SAMSON.

C'est tout ?

LA MÈRE.

C'est tout.

SAMSON.

Pourquoi te taire ?
Je lis dans ton regard comme un refus cruel.

LA MÈRE.

J'ai déjà trop parlé.

SAMSON.

Veux-tu me satisfaire?
Pourquoi m'envelopper du mépris d'un mystère?
Suis-je un enfant, un fou? Réponds, au nom du ciel!
O ma mère, ma mère, accorde, quand je prie!

LA MÈRE.

Tu m'oses demander le secret de ta vie?
Je le garderai mieux que toi.

SAMSON.

Je te supplie!
Si c'est ma vie, eh bien! que je l'aie en ma main!

LA MÈRE.

Jamais! Les jeunes gens sont remplis d'imprudence!
Tu ne retiendrais pas dans le coin du silence
Le secret de ta force... Il s'enfuirait demain.
Non, tu demeureras pour toujours, je l'espère,
Sain et sauf et caché dans le sein de ta mère,
Et celui qu'en mes flancs j'ai porté doit encor

Me laisser de son être une part... mon trésor!
Ne me conjure pas! Je ne veux rien te dire;
Mais, là, deux voyageurs montent de ce côté.. .
Ne mets pas sur ton front l'air d'un homme irrité...
Cours au devant de ceux qu'il faut ici conduire...
Ce sont des hôtes!

SAMSON.

Oui! Quel dessein les attire?...
Seigneurs, je vous salue! Entrez dans ma maison!

DEUX VIEILLARDS.

Nous saluons très-bas, nous saluons Samson!
Nous venons t'assurer d'un respect sans mesure!

SAMSON.

Vous me rendez confus... Vous vous trompez, j'en jure!
Vous êtes des vieillards et je suis un enfant!

LES VIEILLARDS.

Nous venons adorer le guerrier triomphant!
Laisse-nous, je te prie, embrasser ta main droite!

SAMSON.

Vous mettez mon esprit dans une gêne étroite,

Et je souffre à m'entendre adresser de tels mots.
Asseyez-vous, seigneurs, sans de pareils propos.
Voici du lait. Ma mère, apporte-nous l'aiguière;
Je laverai vos pieds blanchis par la poussière.

LES VIEILLARDS.

Que le Dieu de Jacob te bénisse! Il te suit
En tout ce que tu fais, le jour comme la nuit
Nous allons te parler de choses importantes.

SAMSON.

Je vous écoute.

LES VIEILLARDS.

Il faut aux personnes prudentes
La certitude entière et ferme du secret.

SAMSON.

Dites! Je sais me taire.

LES VIEILLARDS.

Aurais-tu du regret
De t'engager ici d'une manière sûre
A ne pas révéler nos paroles?

SAMSON.

J'en jure!

LES VIEILLARDS.

Nous accourons vers toi pour t'offrir le moyen
De soumettre Israël à ton pouvoir.

SAMSON.

Eh bien?

LES VIEILLARDS.

Nous allons te livrer quelques têtes trop hautes,
Qui ne courberaient pas devant toi.

SAMSON.

Bon, mes hôtes!

LES VIEILLARDS.

Et tu nous garderas contre tous leurs amis,
Car quelqu'un doit périr, et tu l'auras permis.

SAMSON.

Je veux y réfléchir et n'entends rien promettre.

LES VIEILLARDS.

Ces hommes contre nous t'ont prévenu peut-être?

SAMSON.

Personne n'est venu ; vous êtes les premiers.

LES VIEILLARDS.

Mais si tu n'oses pas abattre les palmiers,
Tu ne sauras jamais dominer le bocage.

SAMSON.

Je vois que votre avis est prévoyant et sage ;
Je me consulterai.

LES VIEILLARDS.

Prends confiance en nous.
Demeure à notre endroit aussi clément que doux,
Et si nos ennemis travaillent à nous nuire,
Prends bien garde, ô Samson, de te laisser séduire !
Car, après tout, tu vois notre entier dévouement.

UN DES VIEILLARDS, *à part.*

J'admire ta réserve et ton bon jugement.
Sur ta tête ! cet homme est un traître exécrable !
Il prétend te lier à lui, le misérable,
Et se ferait un jeu de te couper la main !
Marche, si tu m'en crois, tout seul en ton chemin

SAMSON.

Merci de ton avis.

LES DEUX VIEILLARDS.

Pense à nous, notre maître!
Tu ne nous connais pas? Nous nous ferons connaître.
Issachar avec nous se prépare à jurer
Qu'en tes moindres projets il te faut adorer.
Nous t'embrassons les pieds et te laissons.

SAMSON.

Ma mère,
Que crois-tu de ces gens?

LA MÈRE.

J'entendais leur mystère
Derrière le rideau de la porte, et j'ai peur.

SAMSON.

Que crains-tu?

LA MÈRE.

J'entrevois lugubre profondeur
Et sentiers mal tracés ou bordés d'un abîme,
Dans la route où tu vas.

SAMSON.

C'est qu'auprès du sublime
Bâille le gouffre impur, je sais l'apercevoir.
Tout riait ce matin , maintenant tout est noir,
Et mon œil s'obscurcit. Mais voici d'autres hommes.

QUATRE CHEFS DE RUBEN.

Nous sommes des seigneurs de Ruben et nous sommes
Tes partisans tous quatre. Au nom de l'Éternel,
Sois maître, capitaine et juge en Israël!
Pourtant, reste averti qu'il n'est pas bien facile
De nous plier au joug, race dure, indocile
Et fière!... Tu sauras observer l'équité?
Tu pèseras sur nous avec légèreté ?
Tu ne tenteras pas d'attacher des entraves
A des pieds qui sont ceux de chefs, et non d'esclaves?
Tu te rappelleras ta petite valeur?
Au sang dont nous sortons tu rendras tout honneur?

SAMSON.

J'y songerai.

LES QUATRE CHEFS.

Mieux vaux t'en expliquer d'avance.

SAMSON.

Je serai franc.

LES QUATRE CHEFS.

Tu dois maintenir la balance
Équitable entre nous et ceux de Benjamin;
Sans quoi nous suffisons pour y tenir la main.
Si tu veux de l'argent, nous t'en offrons.

SAMSON.

J'accepte.

LES QUATRE CHEFS.

Les gens de Manassé sont une engeance inepte;
Ils te feront tomber si tu comptes sur eux.

SAMSON.

Je compterai sur vous.

LES QUATRE CHEFS.

Tu feras beaucoup mieux.
Adieu. Demain, sans doute, Israël va te dire
Que pour son protecteur il consent à t'élire.
Ne laisse pas ton cœur s'égarer, et prends soin
De ménager les bras dont ta gloire a besoin.

SAMSON.

Ils s'en vont. Les vois-tu qui longent la colline?
Leurs turbans bigarrés reluisent au soleil;

Une robe de pourpre élargit leur poitrine,
Et leurs chevaux sont peints de jaune et de vermeil.
Aperçois-tu de même, au fond de l'autre route,
Les deux vieillards montés sur leurs ânes? Je doute
S'il convient d'accueillir l'un ou l'autre conseil.
O ma mère! ma mère!

LA MÈRE.

Eh quoi?

SAMSON.

Mon âme est triste.
L'amertume est au fond de la coupe où je bois.
Je suis comme un limier qui, soudain, perd la piste;
Je ne sais où tourner pour sortir des grands bois;
Je n'ai jamais passé par les lieux que je vois.
Un homme chyprien m'a raconté qu'un arbre
Aussi haut que le ciel, aussi dur que le marbre,
S'étalait autrefois au sommet du Liban,
Et comme il avait vu maint et maint ouragan
Ébrécher leur fureur contre sa chevelure,
Il se croyait plus fort que toute la nature,
Et voulut devenir vaisseau pour dominer
Les flots et sur leur dos se faire promener.
Il fallut qu'il apprît à se couvrir de toiles;
Il ne discerna pas les ordres des étoiles;

Il sombra, sur un roc se laissant entraîner.
Hélas! si l'Éternel voulait me pardonner
Et me laisser dormir au fond de ma misère!

La Mère.

Samson! lève les yeux et regarde ta mère!
Je t'ai reçu de Dieu pour te livrer à lui!
Il commande, et sa voix t'ordonne de te taire.
Marche et redresse-toi contre un timide ennui
Qu'il te faut repousser à partir d'aujourd'hui!
Elohim est si grand! Ce qu'il fait, qui le juge?
Contre ses volontés il n'est pas de refuge;
Et qui se tient jamais debout sans son appui?

Samson.

Qui te démentirait? Les hommes sont du sable.
Le vent les fait aller, tourbillon méprisable,
A droite, à gauche, au loin, auprès, et tout est bien,
Puisque Dieu seul existe et qu'eux tous ne sont rien!

Des marins, des hangars, sur une vaste plage.
Le matin. Golfe étroit s'allongeant vers la mer.
Le port d'Akko, cité de la tribu d'Azer.
Des calfats, à grands coups, fabriquent un bordage;

Des vaisseaux goudronnés sont tirés tout auprès;
Amas de bancs, de mâts, de toiles et d'agrès;
Des ballots amassés pour un prochain voyage;
Des chaudières de poix exhalent leurs vapeurs;
Des enfants demi-nus enroulent un cordage,
Et l'on voit louvoyer des barques de pêcheurs.

UN MARCHAND DE SIDON.

La caravane arrive. Elle est près des fontaines,
A deux milles d'ici.

UN ISRAÉLITE.

Trente sacs de millet
Et vingt de pur froment et quatorze centaines
De têtes de pavot; naguère, on les payait
Au prix de vingt shekels de plomb: je t'en demande
Dix-huit shekels!

UN TYRIEN.

La somme est encore trop grande,
Et je t'en offre douze.

UN CAPITAINE DE NAVIRE.

Est-il quelques garçons
Qui veuillent s'embarquer avec nous?

UN JEUNE HOMME

Quel parage
Comptez vous visiter? J'ai quatre compagnons.
Que nous donnerez-vous?

LE CAPITAINE

Rien de moins que l'usage!
Vous aurez, à coup sûr, moitié dans nos profits.

LE JEUNE HOMME.

Est-ce commerce?

LE CAPITAINE.

Un peu.

LE JEUNE HOMME.

Pillage?

LE CAPITAINE

Oui, sans doute,
Quand on le peut risquer.

LE JEUNE HOMME.

Tu te mettras en route?...

LE CAPITAINE.

Ce soir.

UN MATELOT.

Nous ramassons des cordes dans la soute
Pour lier les captifs sitôt qu'ils seront pris.

UNE VIEILLE FEMME.

Que le fer le déchire et que les chiens le rongent,
L'usurier sanguinaire! Oh! l'infâme! Il me vend
Une arrobe de vin pour une once d'argent!
Voyez dans quel bourbier ces maîtres-là nous plongent!

UN PÈRE DE FAMILLE, *lui donnant des coups de bâton.*

Oses-tu blasphémer un seigneur, mon parent!

Une foule en haillons apparaît tout courant.

LA FOULE.

Voici la caravane!

— Un grand flot de poussière
S'élève sous les pas des voyageurs nombreux
Et plane comme un dais et circule autour d'eux.
La troupe des enfants marche en avant-courrière

Et fraye le chemin avec des cris joyeux.
Les conducteurs, passant d'une allure nerveuse,
Le corps nu, les reins ceints et bronzés du soleil,
Brandissant la zagaie en leur main vigoureuse,
Aux applaudissements semblent donner l'éveil.
Voici les lourds chameaux suivant l'un après l'autre
Et puissamment chargés d'un trésor sans pareil.

La Foule.

Voyez quel beau profit va devenir le nôtre!
Quel bruit! les tambourins! les flûtes! Ah! Voyez
Que de gens différents arrivent dans la ville!
Venus de tous pays, leur cortége défile!
Garez-vous! Faites place! On m'écrase les piés!
Voici des Enakims de taille non petite!
Voici des Libyens! Regarde un Ninivite!
Des Noirs! Trois Nasamons de tatouages peints!
Mais quoi, tant d'étrangers et pas de Philistins?

Les Gens de la caravane.

Apprenez, gens d'Azer, de terribles nouvelles!
Nous qui les savons bien, à peine avons-nous cru!
Chez les fils d'Ephraïm un prodige a paru!

La Foule.

Quel prodige? Parlez!

LES GENS DE LA CARAVANE.

Écoutez-en de belles!
Un puissant s'est levé! De Raphée à Tersa,
Ce qui tombe en ses mains terribles et cruelles
Est détruit sans pitié!

LA FOULE.

Racontez-nous cela!
Sans pitié? quoi? Détruit? pourquoi?

LES GENS DE LA CARAVANE.

C'est un prophète!
Il est plus grand que nous pour le moins d'une tête,
Rouge, barbu, poilu comme un ours, et ses dents
Ainsi que des crochets se tournent en dedans;
Il a des bras épais comme un mât de navire.
Mais il aime Israël!

LA FOULE.

Ils nous aime!

LES GENS DE LA CARAVANE.

Il vient dire
Qu'on ne doit plus souffrir le joug du Philistin

A jamais condamné par Dieu! Dans un délire
Où l'on a découvert le langage divin,
Il dit que nous avons trop souffert le martyre,
Et qu'il est suscité pour nous sauver! Enfin,
Partout où, par malheur pour eux, il les rencontre,
Il détruit ces méchants dans leurs nids! Il leur montre
Que leur règne est fini! Pour eux plus de chemin,
Plus de route assurée, et, comme des belettes,
Ils vont cherchant des trous pour y cacher leurs têtes!
Mais s'il les aperçoit leur désastre est certain.
Ephraïm et Juda sont des ruches d'abeilles!
C'est le bourdonnement d'un essaim soulevé!
L'un prend sa faux, son pic, l'autre arrache un pavé,
Chacun saisit une arme, et, fureurs sans pareilles!
On laisse le travail des champs inachevé!

La Foule.

Il faudra voir. Combien ces sacs de sénevé!

Le soir. Désert de sable où le soleil se couche;
Quelques buissons rampants sur un terrain farouche;
De sanglantes lueurs empourprent l'horizon...
La nuit vient. Campement des fils de Zabulon,

Amas incohérent de tentes accroupies,

S'abritant de leur mieux au bord d'un mamelon;
Des moutons sont pressés autour des eaux croupies
D'un puits creusé jadis par les enfants d'Hammon
Une pierre rugueuse en couvre l'ouverture.
Les hommes sont assis, inoccupés, rêveurs;
Les femmes babillant courent à l'aventure,
Excitent des foyers les fumeuses lueurs,
Écrasent le millet, pétrissent la galette
Et, l'enfant sur l'épaule ou le pot sur la tête,
Préparent le souper qu'attendent leurs seigneurs.

UNE TROUPE D'ENFANTS.

Levez-vous! levez-vous! Des hommes nous poursuivent!

UN GUERRIER.

Quels hommes? Ce n'est rien que des ombres du soir.

LES ENFANTS.

Nous étions à jouer dans ce creux. Ils arrivent!
Ils ont de longs cheveux et sont affreux à voir!
Ils sont nus! Dans leurs mains ils frappent des cymbales!

UNE FEMME.

J'entends, j'entends au loin vibrer, par intervalles,
Des sons aigus!

UN GUERRIER.

J'entends ! C'est la voix du lion!
Voyez comme aux piquets s'agitent nos cavales!

UN HOMME.

C'est le cri du shakal!

UN AUTRE.

C'est le chant du grillon!

UN CHEF.

Non, rien de tout cela!

LES ENFANTS.

Ce sont des créatures
Qui s'élancent vers nous, et nous ne mentons pas!

Les hommes inquiets sautent sur les armures;
Les femmes en hurlant se ramassent en tas
Derrière eux, puis, soudain, se fait un grand silence.
On distingue aussitôt comme un pas qui s'avance
Et, dans l'obscurité, je dis dans le reflet
Que projettent les feux sur le désert immense,
On aperçoit alors et l'on voit ce que c'est :
Ce sont trois vagabonds, trois enfants de prophètes.

LES FILS DES PROPHÈTES.

Enfants de Zabulon, enfants de Zabulon !
Êtes-vous insensés? Mais qu'est-ce que vous faites?
Les vendanges sont là ! les javelles sont prêtes !
Le feu court dans nos corps ! l'ivresse est dans nos têtes !
Enfants de Zabulon, enfants de Zabulon !
L'oppresseur est tombé, frappez-le du talon !
Venez, venez goûter aux coupes écumantes !
Israël, Israël, Israël, hors des tentes !
A Samson !

En prononçant ces mots, les voyants frénétiques
Dansent en agitant leurs sonnettes mystiques,
En se frappant d'un fouet sanglant qui siffle en l'air,
En secouant leurs bras chargés d'anneaux de fer.

LES HOMMES DE ZABULON.

L'aiguillon du courage entre dans notre chair !
Levons-nous, levons-nous ! Que viennent-ils nous dire ?

LES FILS DES PROPHÈTES.

Enfants de Zabulon, enfants de Zabulon !
C'est Dieu qui dans nos sens allume son délire !

Il suscite Samson et Samson nous attire !
Samson revêt la force, il exige l'empire !
Enfants de Zabulon, enfants de Zabulon !
Quittez votre repos, fuyez votre maison !
Venez, venez brandir vos armes triomphantes !
Israël, Israël, Israël, hors des tentes !
A Samson !

LES HOMMES DE ZABULON.

C'est un cri de fureur, un appel de révolte !
Eh bien ! nous voilà prêts ! L'épée a sa récolte
Et notre pauvreté demandait du butin !
Mais nous sommes bien peu contre le Philistin !
N'importe, nous irons, nous trouverons de l'aide !

LES FILS DES PROPHÈTES.

Enfants de Zabulon, enfants de Zabulon !
Dieu parle, Dieu conduit, Dieu flagelle, et tout cède !
Juda veut mordre ! Il vient, sa dent est sans remède !
La corne d'Issachar est aiguisée et raide !
Enfants de Zabulon, enfants de Zabulon !
Lévi court sur la route où combat Siméon !
Ruben marche en hurlant des menaces sanglantes !
Israël, Israël, Israël, hors des tentes !
A Samson !

TOUTE LA TRIBU.

Partons! partons! Malheur aux âmes nonchalantes!
Vite! au côté le glaive! au poing les javelots!

On abat les piquets, on roule les tentures;
On a bientôt fini de charger les montures;
Les femmes ont jeté les chaudrons sur leurs dos.
Tout s'ébranle; en avant, passent les trois prophètes;
Ils dansent en chantant, agitant sur leurs têtes
Leurs bras maigres et noirs, et la foule les suit.
C'est un fleuve irrité qui gonfle et se fait place;
Il descend, il serpente au travers de l'espace,
Et se perd sous la nuit.

Les tribus de Jacob se pressent sur les pentes.
La plaine est encombrée et des foules vivantes
Poussent en mugissant leurs flots multipliés.
Les hommes sont brûlants de désirs et tout crie.
Samson, debout et seul, sur un bâton s'appuie,
Contemplant cette mer qui bouillonne à ses piés.

LE PEUPLE.

Puisque ton bras est dur, commande!
Puisque ton cœur est ferme, il faut

Que ta voix gronde et nous gourmande
Et nous fasse obéir de haut!
De notre jonchée il faut faire
Une brassée, et, sans égard,
Serre la gerbe, serre, serre,
Et tords dans un lien sévère
Ce qui veut rester à l'écart!

SAMSON.

Vous rappelez-vous bien quels impudents vous êtes?
Vous avez repoussé les princes des conquêtes,
Abandonné Moïse, et quant à Gédéon,
Le sang de sa famille est encor sur vos manches!
Allez! levez vos mains, si vous les croyez blanches,
Et ne préparez pas même sort à Samson!

LE PEUPLE.

Nous avons mal agi sans doute,
Mal agi! Nous avons péché!
Hélas! hélas! Écoute! écoute!
Notre âme s'est tout reproché!
Nous savons que notre esclavage
Est le châtiment de nos torts.
Notre race deviendra sage,
Nous ne voulons rien davantage
Que dormir sous le pied des forts!

SAMSON.

Vous avez parmi vous des hommes qui prétendent
Embarrasser mes pas dans les filets qu'ils tendent,
Et sur l'iniquité me faire trébucher?
Je veux ordonner seul, si je suis votre maître,
Et que ma volonté, facile à reconnaître,
Par nul ambitieux ne se puisse empêcher!

LE PEUPLE.

Soleil étincelant qui brilles sur le monde,
Pour éclairer la joie on te croirait créé!
Sur l'Océan sans fin, sur la plaine féconde,
Pour la vie et l'amour tout semblait préparé!
La nuit, par ses flambeaux, blanchissantes étoiles,
D'un inconnu charmant vient éclairer les voiles
Et montrer un bonheur qu'on ne mesure pas;
Mais l'homme, s'il se fie à pareille promesse,
N'a qu'à faire un seul pas, aussitôt tout se dresse...
Oui, tout lui fait obstacle et repousse ses bras!

Il croit se rappeler, triste surcroît de peine,
D'un temps où mille biens lui livraient leur parfum;
Il pense à des moyens de secouer sa chaîne,
Et, par un long travail, il en cherche quelqu'un.
Grimpant sur le rebord du gouffre des ténèbres,

Couvert, il le voit trop, de vêtements funèbres,
Il n'en peut délivrer ses membres trop pressés,
Et tout ce qu'il essaye, hélas ! et ce qu'il tente,
Loin de le rapprocher d'une si chère attente,
Se tourne constamment en efforts insensés!

Il aspire au plaisir, il rencontre le crime;
La licence répond, s'il veut la liberté;
S'il descend au vallon, il roule dans l'abîme;
Il trouve sur la cime un orage apprêté.
Alors, épouvanté, mécontent de lui-même,
Ne sachant ce qu'il est, ce qu'il croit, ce qu'il aime
Il crie aux quatre vents : Donnez-moi le repos!
Et, se laissant tomber sur la terre insensible,
Il se couche et se serre en sa détresse horrible,
Et se résigne au froid qui fait craquer ses os.

Nous sommes couverts de blessures,
Harcelés par le Philistin!
Nous avons souffert trop d'injures,
Nous abjurons l'esprit mutin!
Commande, frappe, taille, brise,
Et quoi de plus? Règne sur nous!
Fixe notre humeur indécise,
Devant ton œil qui nous méprise
Nous tombons sur les deux genoux!

SAMSON.

Debout dans ta grandeur, Israël!... Dieu pardonne
Et relève du doigt ton front trop incliné!
Les ardeurs de l'été finissent, et l'automne
Va couvrir de raisins ton cep abandonné!
Va! des fils du Très-Haut tu redeviens l'aîné!
Une gloire nouvelle, en pampres magnifiques,
Bourgeonne sur la vigne où Jacob a sa part!
Et les loups dévorants se tenant à l'écart,
Effrayés et rongeant leurs désirs faméliques,
Te poursuivront en vain de leur coup d'œil hagard!
Un chien... ce chien, c'est moi! veille au seuil de ta porte!
Aux enfants du logis il est d'humeur accorte,
Mais sa dent, je le jure! est mortelle au pillard!

SAMSON.

Ma mère, n'as-tu pas de l'argent en réserve?

LA MÈRE.

J'ai caché dans la terre un peu d'or et d'airain
Pour une occasion où ce trésor nous serve.

SAMSON.

Chez un marchand va-t'en dès ce soir ou demain;
Tu lui demanderas un manteau d'écarlate,

Une tunique jaune ou bleue et des bandeaux
Brodés d'or, s'il se peut, avec un rang d'agate.
Maintenant, donne-moi, tout d'abord, des ciseaux.

LA MÈRE.

Pourquoi ?

SAMSON.

Je veux couper ma lourde chevelure.

LA MÈRE.

La couper, malheureux? La couper? Pourquoi donc?
Que parles-tu manteaux, bandeaux, folle parure?
Sais-tu que tous ces mots sont de mauvais augure?
Quelqu'un a-t-il changé l'esprit de mon Samson?

SAMSON.

Quoi! tu ne comprends pas? Mais je suis roi, dit-on,
Et le peuple s'attend à me voir, sur les places,
Entouré de soldats, distribuant mes grâces,
Vénérable aux regards par un aspect pompeux,
Imposant à chacun par ma magnificence,
Forçant les envieux à quitter l'insolence
D'aborder un mortel plus redoutable qu'eux!
Ne suis-je pas un prince, et les rois moabites,

Les rois amorrhéens, les rois amalécites,
Dans Samson, dans ton fils, n'ont-ils pas leur rival?
Des hommes les plus grands puisque je suis l'égal,
Il faut bien qu'on le sache et qu'on s'en rende compte,
Et tu comprendras bien que je ne puis sans honte
Me montrer, désormais, sous cet aspect brutal.

LA MÈRE.

Que me dis-tu? Vêtu comme j'ai vu ton père,
Je te trouve assez beau pour ne te point changer.
Quel besoin de chercher un costume étranger?

SAMSON.

Mais je suis roi, roi, roi! S'il faut qu'on me révère,
Il faut aussi, pourtant, qu'on me puisse admirer!

LA MÈRE.

Samson, l'orgueil t'enivre! Écoute un peu ta mère!
Un démon t'a saisi, je vais t'en délivrer!
Tu n'es pas roi! Tu n'es, pour ne point t'égarer,
Qu'un instrument terrible, et cependant fragile,
En des mains qui t'ont fait de poussière et d'argile,
Et qui, dans un clin d'œil, le peuvent démontrer!

SAMSON.

Je sais! La main de Dieu m'a fait comme tout autre!

La Mère.

Non pas! C'est un destin bien à part que le nôtre!
Moi qui t'ai mis au monde et toi qu'on a créé,
Nous servons un dessein secret de notre maître.
Ce qu'il faut accomplir, nous le saurons peut-être,
Mais jusqu'à ce moment tout nous est inspiré.

Samson.

Le bois qui forme l'arche est saint dans son espèce;
La pierre sur laquelle est inscrite la Loi
Est une pierre auguste, et chaque front s'abaisse
Devant elle... On doit donc s'abaisser devant moi!
Je ne veux pas sembler à mes vaincus eux-mêmes,
Un de ces vagabonds qui hantent les cités,
Dont les camps des tribus regorgent; sales, blêmes,
Vêtus de peaux de bouc, hargneux et redoutés
Sans doute, dont on fuit les rauques anathèmes,
Mais qu'on méprise aussi pour leur rusticité.
Je vois, je vois d'ici leur flottante crinière
Battant sur leur épaule et jaune de poussière!
Donne-moi des ciseaux!... Je les tiens!

La Mère.

Vanité!

Vanité! Frénésie, insolente colère!
Tu ne veux donc pas être un prophète de Dieu?

SAMSON.

Non ! Je veux être un roi !

LA MÈRE.

Mon fils ! raisonne un peu !
Laisse-là ces ciseaux, arme plus meurtrière
Que tu ne le peux croire ! Écoute ma prière !

SAMSON.

Ne retiens pas ma main !

LA MÈRE.

Je te conjure !

SAMSON.

Non !

LA MÈRE.

Eh bien ! perds donc ta force et ton pouvoir, Samson !
Tu voulais mon secret; je vois qu'il faut le dire :
C'est de tes longs cheveux que ta vigueur se tire,
Et l'Ange m'avertit que s'ils tombaient jamais...

SAMSON.

Que s'ils tombaient, eh bien?

LA MÈRE

Eh bien, cette puissance
Que le ciel t'a donnée au jour de ta naissance,
Quittant, au même instant, ta frêle adolescence,
Te laisserait déchoir au rang des autres !...

SAMSON.

Mais
Que dis-tu? Qu'est cela? Tu me trompes...

LA MÈRE.

Je jure!

SAMSON.

Maudite soit ma gloire avec ma chevelure
Et maudit le destin auquel je me soumets!
Mon orgueil est brisé. Ce n'était pas l'aurore
D'un jour plein de splendeurs que j'avais entrevu;
La nuit reste profonde; un jet de météore,
Seul, éblouit mes yeux, mes sens troublés encore...
Et, déjà, tout l'éclat splendide a disparu !
L'obscurité revient; je reprends mon entrave;

Je suis un instrument, un misérable esclave;
Au fond, je ne peux rien, et l'effort que je fais
N'est pas celui d'un être intelligent et brave
Qui punit noblement ce qu'il tient pour forfaits;
C'est un éclair passant en brandissant la foudre :
Il ne sait ce qu'il frappe et va réduire en poudre
La honte ni l'honneur ne suivent ses effets !

Je te porterai donc, puissante chevelure,
Ma maîtresse ! à travers la grêle et l'ouragan !
Je suis le piédestal où ta forme figure,
Je suis la bague inerte où règne un talisman !
Ces Voyants vagabonds, dont médisait ma bouche,
Ont, cependant, un cœur sous leur air sombre et louche,
Une langue, un esprit... Ils pensent, et parfois
Leur propre sentiment se fait jour dans leur voix !
Moi, je suis un marteau qui frappe et dont le manche
Se chercherait en vain dans ma main, sous ma manche;
Moi, je n'ai pas d'avis et je n'ai pas de choix !

La ville d'Ascalon. Une place publique;
Un pavillon ouvert dans le coin d'un portique,
Où les chefs philistins, assis à rangs serrés,
Parlent en échangeant des regards effarés,

Tandis qu'aux alentours circule, pleure et passe
Le flot tourbillonnant que fait la populace.

LES CHEFS.

Nous sommes atterrés ! Quel secours ? quel espoir ?
Dans ce gouffre de maux où nous roulons, que voir ?
D'où viendra le salut ? La révolte est sans bornes !
Nos hommes sont frappés d'épouvante, froids, mornes,
Contemplant Israël qui partout les atteint !
Sans même songer plus à lutter, on se plaint,
On pleure, on tombe assis, on attend en silence
La mort, en oubliant d'appeler la vengeance.
Eh bien ! Qu'allons-nous faire et que décidons-nous ?
Sommes-nous résolus d'accepter tant de coups ?
Faut-il considérer que, privés de toute aide,
Notre chute est complète et partant sans remède ?
Allons parler au dieu de nos pères ! Dagon,
Dagon nous abandonne, ou ne voit pas Samson.

Les princes sont debout. Ils marchent tous ensemble.
L'un gémit, l'autre mord sa lèvre, un autre tremble ;
Le peuple, qui les suit d'un regard indigné,
Continue à crier, brisé, non résigné.

Le temple de Dagon, entouré de colonnes,

De colonnes d'airain où s'incruste en réseau
Un entrelacs d'argent fixé par le marteau.
D'immenses fleurs de lis s'étalant en couronnes
De chacun des grands fûts ornent le chapiteau,
Et des pommes de pin et des fruits de grenade
Tressent comme un cordon autour de l'enfilade,
Et jamais œil humain n'a rien vu d'aussi beau.
Des rideaux verts, brillants de peintures exquises,
Défendent au soleil l'accès intérieur,
Et des clochettes d'or que font tinter les brises
Les bordent par en bas, dans toute leur largeur.
Les seigneurs philistins, accompagnés du prêtre,
Sont dans le sanctuaire entrés, et derrière eux
Le voile retombant tamise un jour douteux
Qui, difficilement, dans ce lieu saint pénètre
Et saisit le regard d'un sentiment peureux.
Là, tout est marbre blanc, porphyre et mosaïques;
Un toit de bois de cèdre allonge ses chevrons
Rehaussés de couleurs et de lettres magiques,
Sur les murs revêtus d'images fantastiques,
Et qui du dieu secret étalent tous les noms.

L'autel est fait d'albâtre, et dans la transparence
De la pierre polie on aperçoit encor
D'autres signes marqués par la Toute-Puissance
Et qui font hésiter ceux dont la connaissance
Sait pénétrer le sens de ce muet trésor.

L'Idole, peinte en rouge avec des souliers d'or,
Est là, debout, les bras raides, la tête nue;
Ses yeux sont faits d'un talc lumineux à la vue,
Et prêts à foudroyer l'audacieux dévot
Dont le désir voudrait monter un peu trop haut.
La bouche est grande ouverte, ironique, cruelle;
Des colliers de corail s'étalent sur le cou;
Une tunique jaune allant jusqu'au genou
Enveloppe la Forme et se plisse autour d'elle.
— Chacun des Philistins s'est d'abord prosterné,
Puis l'un d'eux parle ainsi, vers le Seigneur tourné :

LE PHILISTIN.

Écoute-moi, Dagon, ouvre bien tes oreilles.
Ce temple, tout rempli d'étonnantes merveilles,
Nous te l avons donné. De l'or et de l'argent
A combler tous les vœux d'un pirate exigeant,
Nous t'en avons donné. Perle, émeraude, agate,
Béril, rubis, onyx, tout ce qui brille et flatte
Les caprices changeants d'une femme aux grands yeux,
Nous l'avons prodigué pour te rendre joyeux.
Nous n'avons pas voulu que ta maison fût nue,
Nous l'avons faite riche et plaisante à la vue.
Ton autel, les vaisseaux à ton culte employés
Tu sais dans quel métal ils furent travaillés;
Il n'est rien de plus noble et de plus magnifique;

Nous en avons reçu mainte preuve authentique,
Surtout quand les courriers du monarque assyrien
Ont déclaré que Bel comme toi n'avait rien.
Alors qu'il s'est agi de te faire une image,
Nous aurions encor pu (c'est le commun usage),
Laissant dans un caillou ton génie entassé,
Te dresser un bétyle en un champ ramassé.
Tu l'aurais dû souffrir, car tu sais bien toi-même
Que plus d'un Dieu très-grand qu'on redoute et qu'on aime
N'a pas d'autre demeure et ne s'en fâche point.
Mais, sans rien épargner encore sur ce point
Et ne regardant pas à la forte dépense,
Nous avons préféré qu'un homme de science,
Nous taillât ta figure en un bois dégrossi
Et te fît admirable et comme te voici.
Pour cela nous avons envoyé par les villes
Chercher un ouvrier parmi les plus habiles;
Nous l'avons accueilli, bien nourri, bien vêtu,
Traité comme un seigneur de rang et de vertu,
Payé pendant un an, et comme il parut croire
Qu'il était mieux séant de te faire en ivoire,
Et qu'on ne pouvait pas en trouver parmi nous,
Repoussant les billots d'olivier et de houx,
De chêne et de sapin, et quoi! de cèdre même,
Nous avons recherché, non pas sans peine extrême,
Puis acquis, à quel prix, tu dois t'en souvenir!
De ce bois d'almugghim qu'on recueille en Ophir.

Voilà ce que ton peuple a fait pour te complaire.

LE PRÊTRE.

Dagon le sait très-bien; d'ailleurs, c'est notre père.

LE PHILISTIN.

Nous pourrions rappeler encor que tes habits
Sont ruisselants de pourpre et d'or et de rubis;
On t'en a fabriqué quatre-vingts de rechange,
Avec de grands bonnets; on en sait dont la frange,
Travaillée aux meilleurs ateliers de Sidon,
Dut te charmer toi-même au jour qu'on t'en fit don.
Nous ne te dirons rien non plus des sacrifices
De taureaux, veaux, moutons, chamelles et génisses
Qu'on t'offre, sans finir, au milieu de l'encens,
Ni rien des jeux sacrés, honneurs retentissants
Animés par l'éclat des tambours, des trompettes,
Par quoi, toute l'année, on célèbre tes fêtes:
Tu connais bien cela; mais, en cas de besoin,
L'offrande d'aujourd'hui n'est pas encor très loin.

LE PRÊTRE.

Dagon est équitable et pèse nos mérites.

LE PHILISTIN.

Tu les pèses? Alors en seraient-ce les suites

Tant de calamités qui pleuvent à présent
Pour nous anéantir sous leur poids écrasant?
Tu les pèses? Alors d'où vient que tu t'amuses
A nous laisser subir les prestiges, les ruses,
Les insultes sans nombre et les brutalités
Que le traître Israël sur nos corps a jetés?
As-tu des yeux pour voir? Et sais-tu bien entendre
De ces oreilles-là ce qu'on ose entreprendre
Contre ton peuple? Allons! qu'en dis-tu? que fais-tu?
Contemples-tu, charmé, notre honneur abattu,
Ton temple profané, tes serviteurs en larmes?
Ou bien ne sais-tu plus comment brandir les armes
Qu'autrefois on te vit (quand tu nous protégeais!)
Rendre chères, Dagon, à ceux que tu vengeais?
Peut-être as-tu vieilli, d'autres dieux te surmontent:
C'est là ce que, partout, nos ennemis racontent.
Mais, s'il en est ainsi, pourrais-tu te fâcher
Qu'auprès d'un Dieu plus fort nous allions nous cacher?
Il faut que nous vivions, tu le dois bien comprendre,
Et si tu ne veux plus agir ni nous défendre,
Bien que l'on t'aime ici, nous venons t'avertir
Que le temps est venu de t'en faire sortir.
Milcom est très-puissant et bon aux Ammonites;
Chémos fait tout le bien possible aux Moabites,
Et le dieu d'Israël, qui ne nous aime pas,
Changerait si, vers lui, nous étendions les bras.
C'est ce qu'en son esprit notre peuple contemple.

Si tu n'es bon à rien, tu vas perdre ton temple;
Nous serons obligés de te retirer tout;
Rien de ta royauté ne restera debout;
Nous gratterons ton nom sur ta gloire abattue,
Nous soufflerons un autre esprit dans ta statue,
Et ton prêtre, attentif à des rites nouveaux,
Sera fier de servir quelqu'un de tes rivaux.

LE PRÊTRE.

Dagon est un grand dieu! Sans doute il nous éprouve
Et nous ne saurions pas deviner ce qu'il couve.
Je lis dans ses regards, immobiles pour vous,
Contre nos ennemis un bienfaisant courroux.
Il leur fera payer rudement vos injures!
Il veut leur infliger de cuisantes blessures!
Ne doutez pas de lui!

LES CHEFS PHILISTINS.

Qu'il soit béni cent fois!
Nous t'aimons, nous t'aimons, Dagon! et tu le vois!

La nuit pure, étoilée et claire et transparente.
L'aube va déployer sa lueur caressante,
Mais la retient encore, et les astres tremblants
Redoublent la gaîté de leurs scintillements.

Des troupeaux endormis sont épars dans la plaine,
Et Samson, qui les garde, est assis sous un chêne.

SAMSON.

Je suis calmé. Mon cœur n'avait pas bien compris.
Ce que je désirais sans doute a plus de prix
Que ce que je possède, et si j'étais un être
Qui de moi-même en tout et des autres fût maître
Et qui pût à son gré décider pour agir,
Étouffer un dessein ou le faire surgir,
Et produire en ce monde un ordre à sa manière,
Mon âme aurait sujet de s'en trouver plus fière;
Mais je serais un dieu; tandis qu'il est certain
Qu'un homme n'eut jamais un rôle si hautain.
Un homme doit à peine, et bien hardi s'il l'ose!
Dans ce vaste univers s'estimer quelque chose;
Il sert le Dieu qu'il a, rien de plus, sans savoir,
Sans connaître jamais s'il a fait son devoir.

L'homme, à ce qu'il paraît, est un ancien coupable.
De choisir son chemin jadis il fut capable;
Il en suit un mauvais et sans cesse y revient.
Parfois, obscurément, d'un autre il se souvient,
Il hésite, et, de là, ce trouble qui l'arrête
Aux carrefours divers où son instinct le jette.
Un bandeau sur les yeux, impropre à ce qu'il fait.

Il a tort quand il parle et fait mal s'il se tait.
Il n'arrive jamais à discerner lui-même
Ce qui doit mériter l'éloge ou l'anathème,
Et n'obtient de salut qu'à faire aveuglément
Ce qu'exige son Dieu de son entendement.

J'échappe à cet arrêt. Je suis une machine
Adaptée au profit des uns, à la ruine
D'un nombre illimité de condamnés tremblants,
Et j'arrache la vie enfouie en leurs flancs.
Distingué du troupeau, de mes cornes je brise,
Non pas ce que je hais ou ce que je méprise,
Mais ce qu'il faut briser, et sans droit ou sans tort :
Ce n'est pas ma raison qui meut, c'est un ressort
Indépendant de moi qui se tend, et j'écrase !
C'est imposant du moins ! Dans un instant d'extase,
Je puis, me dégageant de moi-même, espérer
De trouver du profit à me considérer
Si celui qui me meut a pris soin de m'élire,
C'est que je valais plus pour le but qu'il désire
Que les autres mortels réunis sous ses mains.
Je plane quelque peu sur tant d'autres humains,
Et de même qu'ici je domine mes chèvres,
Prêtes à se lever pour un cri de mes lèvres,
De même les tribus d'Israël tout entier
Me suivent à l'endroit où je dois châtier.
En un mot, je suis fort dans la main du Terrible !

S'il est puissant, vengeur, implacable, inflexible,
Moi, je suis tout cela dans son ombre et son bras.
C'est mon bras qu'il enfonce au plus dur des combats.
Je suis comme le vent, je suis comme la trombe
Et comme le volcan, même comme la tombe
Dont la mâchoire étroite engloutit à son jour
Ce que l'amer destin y pousse tour à tour.

Reposons-nous, mon cœur, car j'ai peur de moi-même.
Cette haine sans haine et cette horreur suprême,
L'épouvante attachée à mes terribles pas,
Et dont, suivant mes vœux, je ne dispose pas,
Si c'est de la grandeur sur ma tête amassée,
Ce n'est pas du bonheur ! Mon âme en est lassée,
Et peut-être, après tout, dois-je pleurer aussi
Que pour un tel labeur mon Seigneur m'ait choisi.

Reposons-nous, mon cœur, et salut, blanche aurore !
Moi qui dois tant haïr, je veux t'aimer encore,
Toi qui, la joue en feux et le sein plein de fleurs,
D'un éternel sourire abordes les douleurs !
Sur l'horizon charmé que tu montes rapide !
Ne m'apportes-tu rien dans ton voile splendide ?
Change mon trouble sombre en brillante gaieté,
Et qu'avec la nuit triste il s'en aille emporté !

Comme il parle, une femme, au fond du crépuscule

S'avance, puis s'arrête, et revient, et recule,
Enfin d'un pied craintif s'approche et marche à lui.
Elle est grande et bien faite, et ses yeux bleus, que teignent
Des cils noirs de Kohol, jusqu'aux tempes atteignent.
La surprise à Samson fait oublier l'ennui.

LA FEMME.

Es-tu Samson?

SAMSON.

Je suis Samson l'Éphraïmite.

LA FEMME.

Moi, je suis Philistine.

SAMSON.

Et ton nom?

LA FEMME.

Dalila.
Veux-tu que ta servante un instant te visite
Et reste à ton côté? Le veux-tu?

SAMSON.

Mets-toi là.
Que demanderas-tu?

DALILA.

Rien. Je venais, moi-même,
Voir celui que l'on vante et que l'on dit si grand.
Est-il vrai que ta force est un pouvoir extrême?
Est-il vrai qu'il périt celui que ta main prend?

SAMSON.

Oui.

DALILA.

Ton Dieu t'a marqué d'une marque suprême
Et des autres humains il t'a fait différent.
Tu n'as pas l'air cruel et je te vois sourire...
Tu peux... s'il te plaisait, d'un geste me détruire.
Je suis comme le ver sous le pas d'un taureau.

SAMSON.

Tu me crains?

DALILA.

Je ne sais.

SAMSON.

Tu me hais?

DALILA.

Je t'admire!

SAMSON.

Mais j'ai frappé ton peuple!

DALILA.

Et c'était un marteau
Qui tombait, assénant des coups mortels, rapides!
Tu rompais à la fois les braves, les timides;
Tu faisais reculer jusqu'aux plus intrépides,
Et l'on pâlit chez nous au cri : Voilà Samson!
Moi, j'aime à frissonner en entendant ce nom.

SAMSON.

Je ne suis pas méchant.

DALILA.

Je ne vois pas ta force.

SAMSON.

Qui peut juger du fruit à l'aspect de l'écorce?

DALILA.

Ton peuple t'obéit?

SAMSON.

Sans doute.

DALILA.

Il t'a choisi
Pour maître et pour seigneur! Parmi les grands du monde
Tu règnes tout-puissant et ton Dieu te seconde;
Il se prête lui-même à te servir aussi.

SAMSON.

Non pas tant!

DALILA.

Soit bénie et mille fois ta mère!
Elle a reçu l'honneur que toute femme espère!
Le vainqueur des vainqueurs est sorti de son sein!

SAMSON.

Que me veux-tu, dis-moi?

DALILA.

Rien, je devrais me taire...

SAMSON.

Enfin, que me veux-tu? Pourquoi, dans quel dessein,
Si belle, avant le jour, dans ce lieu solitaire
Aventurer tes pas? Je vois battre ton sein...
Parle, je t'en supplie!

DALILA.

Il est vrai. . Non, je n'ose!

SAMSON.

Ne me diras-tu pas ce que ton cœur propose?
Que prétends-tu de moi?

DALILA.

Samson, veux-tu m'aimer?

SAMSON.

T'aimer? Je ne suis plus l'esclave de personne!
Je porte un joug assez pesant pour m'opprimer;
Il ne m'en faut pas deux! Je ceins une couronne;
Elle est de fer, sans doute, et pourtant doit charmer...
C'est assez, oh! c'est trop, des tourments qu'elle donne!
Non, non, ma pauvre enfant, je ne veux pas t'aimer!
Aimer? De quels chagrins ce mot doux et funeste
Aiguillonne soudain mon être endolori!
Pour l'avoir prononcé, sais-tu ce qui m'en reste?
C'est que, depuis le jour où j'ai vu cette peste
Empoisonner mes sens, je n'ai jamais souri!
En commençant la vie on n'en croit pas les sages;

On se laisse attirer aux flatteuses images
Que l'amour fait passer devant l'espoir en feu,
Et, dans la main tendue à ce qui va descendre,
Des trésors qu'il promet, quand on regarde , cendre,
Un grain de cendre grise est là ! Non ! c'est trop peu !

DALILA.

Lorsque le voyageur ramasse sur sa route
Un caillou reluisant qui miroite au soleil
Et, jetant des rayons d'azur ou de vermeil,
Éveille l'avarice et la suspend au doute,
Il se dit : Quel bonheur et quel événement !
J'ai là, du premier coup, toute victoire, toute !
Ma richesse est sans borne et c'est un diamant !
Il cache avec ferveur au fond de sa ceinture
Cette pierre qu'il croit divine ! Il ne mesure,
Dans le cas qu'il en fait, ni l'ardeur ni la foi,
Et son enivrement se maintient et lui dure
Jusqu'au jour qu'il se dit : C'est un caillou !... Mais quoi ?
A ce présomptueux que faut-il qu'on réponde,
S'il croit, pour avoir pris des cailloux dans ce monde ,
Que tout ce qui s'y trouve est de pareil aloi ?

SAMSON.

J'envie au voyageur dont tu me fais l'histoire
Son moment de plaisir et son frisson de gloire,

Si, chassant pour toujours ses rêves de jadis,
Il s'en est détourné, n'en voulant plus rien croire,
Et pousse le dédain à l'excès que tu dis.
Il a si bien senti la mordante piqûre
Du périlleux mensonge où son cœur se tournait,
Que de le rencontrer il quitte l'aventure;
L'ombre lui fait juger la réelle figure :
Il l'a trop devinée et la hait; sa nature
Fidèle a détesté le fiel qu'elle donnait!
J'en jure par l'éclat de l'immense empyrée,
J'en jure par le front du soleil rougissant,
J'en jure par ces champs, par la sainte contrée
Qui s'étend sous nos yeux, par la mer empourprée,
Par les oliviers gris et la vigne empamprée,
Par la matière inerte et le ciel agissant,
Oui, j'en jure par tout! Il n'est pas d'esclavage
Comparable à celui de l'homme dont l'ardeur,
Sous des pieds féminins prosternant son hommage,
Dans un autre que lui va quêter le bonheur!
Tout lui vient d'un autre être, et la peine et la joie!
Celle qu'il veut il faut qu'il la voie et la voie,
Et la revoie encore, et, la voyant toujours,
Il ne voit pas assez ce que ses yeux dévorent,
Et de jour et de nuit, sans reposer, implorent,
Et toute sa vertu passe dans ses amours!
Il demande toujours, et soit qu'on lui sourie,
Soit qu'on lui donne enfin ce qu'il désire, il prie,

Il supplie, il conjure, il a soif, il a faim,
Et son tourment grandit et ne prend pas de fin !
C'est un dur esclavage et dont la lourde chaîne
Est si longue ! Une peine enchâsse une autre peine,
Et je n'ai là parlé que du meilleur destin !
Mais s'il est méprisé de ce qu'il idolâtre?
Si, jetant l'abandon sur ce cœur combattu,
On brûle à petit feu le malheureux dans l'âtre
Où bout la jalousie !... eh bien, que m'en dis-tu ?
Qu'en dis-tu? Si, lui-même, à défaut de tout autre,
Comprend, en vérité, dans quel piége il se prend ?
Puisse un pareil malheur n'être jamais le vôtre,
A vous qui le risquez ! En sais-tu de plus grand ?

DALILA.

Adieu, Samson !

SAMSON.

Adieu !

DALILA.

Puisse ta vie entière
Se passer dans l'éclat et la félicité !
Que toujours ton esprit vive dans la lumière,
Et que ton nom survive à toute éternité !
Adieu, Samson !

SAMSON.

Adieu !

DALILA.

Puisses-tu te méprendre
Et connaître à la fin qu'on ne vit pas tout seul.
Avant que sur tes yeux la nuit vienne descendre,
Avant que l'on te couse aux plis du froid linceul,
Puisses-tu sur le cœur d'une femme chérie
Trouver de tes soupçons l'entier apaisement !
Savoir qu'un baume existe et qu'une âme flétrie
Y prend la guérison de son premier tourment.
Quand tu seras heureux, pense à moi, je t'en prie !
Pour te bénir encor je ne serai plus là..
Je serai... qui le sait ? Mais qu'importe ? ma vie...
Quand tu seras heureux, pleure sur Dalila !

SAMSON.

Viens te rasseoir ! Par dieu ! que prétends-tu me dire ?
Oui ! quel est ce désordre où tu me viens plonger ?
Ton discours me pénètre et ton aspect m'attire !
Où veux-tu m'enchaîner? Où veux-tu m'engager ?
Vais-je me démentir et faudra-t-il changer ?
Dalila, Dalila ! C'est un dieu qui me traîne

Vers ta main étendue! Eh bien! je marche!... A peine
Sais-je ce que je fais!... Je ne suis plus à moi!
Je ne résiste plus!... Mon cœur, mon sang, ma foi,...
Veux-tu?... Veux tu m'aimer, Dalila?... Je me donne
Avec la passion qui dans mon sein bouillonne!
Veux-tu?

DALILA.

Sois pour jamais mon Seigneur et mon Roi!

TROISIÈME PARTIE.

Askalon. La maison de Dalila. Des femmes
Assises dans la cour, sur des coussins épars.
Des fleurs; des fruits ouverts, des couteaux dont les lames
Sont d'or; plateaux d'argent, reluisants aux regards;
Tapis, rideaux brodés, chamarrés, épais, larges,
Tombant à plis nombreux dans les coins et recoins;

Au milieu de la cour, fontaine avec des marges
D'albâtre blond.

UNE FEMME.

Merci, car tu prends trop de soins,
Dalila ! J'ai mangé, j'ai bu, je me retire.

DALILA.

Si tu veux quelque chose encore, il faut le dire.

LA FEMME.

Trop de bonté ! Depuis que nous sommes ici,
Tu ne nous laisses pas un désir, un souci.
Que tout est admirable en ce lieu magnifique !

DALILA.

Je tiens de mon mari les splendeurs que tu vois.

UNE AUTRE FEMME.

De lui vient cette coupe émaillée où je bois?

DALILA.

Sans doute, et ces bijoux et ce collier magique

Avec ces merveilleux instruments de musique
Où la perle et la nacre ont recouvert le bois.

TROISIÈME FEMME.

Il t'aime?

DALILA.

Sans mesure, et je lui rends encore,
Mes filles, croyez-le, plus que je n'en reçois!

QUATRIÈME FEMME.

Il n'aime que toi seule?

DALILA.

Oui, seule! et je l'adore!

LES FEMMES, *en riant.*

Que toi seule?

DALILA.

Moi seule, et je le dis cent fois!
Pourquoi serais-je donc parmi ces malheureuses
Que le cœur d'un amant rejette, puis reprend?
Qui, pleurant le matin et le soir glorieuses,
Echangent leur fierté contre un dégoût plus grand?

Mon bonheur jusqu'ici n'a trouvé sur sa route
Et n'y peut rencontrer ni la peur ni le doute;
Mais, toujours assuré dans la source sans fond
D'où lui monte à grands flots le fleuve des tendresses,
Il ne verra jamais qu'au milieu des caresses
L'oubli vienne, insolent, lui porter un affront.
Vous riez?

LES FEMMES.

Nous rions de ta chaleur subite.
Pourquoi rougir d'abord et t'irriter si vite?
Nous ne te voulons pas affliger; mais, dis-nous,
A-t-on si grand besoin de l'amour d'un époux?
Pourvu qu'à la maison il porte ce qu'il gagne,
Qu'on n'y manque de rien et que, dans ses ébats,
Il ne soit pas méchant et ne nous gronde pas,
Il faut lui pardonner de battre la campagne
Et savoir ignorer où s'égarent ses pas.

DALILA.

Sur ma vie et ma mort! êtes-vous donc si lâches,
Et ne sauriez-vous pas espérer rien de mieux?

LES FEMMES.

Les hommes ont leurs droits et nous avons nos tâches;

L'important, c'est de fuir des regrets ennuyeux.
L'amour, ô Dalila, qu'est-ce donc? un caprice !
S'il durait constamment, il en faudrait mourir;
Il naît, nous prend, nous quitte, et bientôt va courir;
Sa chaleur, promptement, deviendrait un supplice,
Et le divin repos ne pourrait pas fleurir.
Le repos, le sommeil, la douce nonchalance,
Après les courts moments où l'on s'éprend d'aimer,
C'est là le vrai bonheur des femmes ! On commence
A connaître la vie et toute sa science
Quand l'âme se refuse à se voir consumer.
Amour c'est jalousie, amour c'est esclavage;
Il n'est rien de plus dur, il n'est rien de moins sage !
On tourmente avec soi qui l'on veut enfermer;
On prétend retenir l'oiseau bleu dans sa cage,
On lui siffle toujours même et même ramage;
Mais un jour il saisit les barreaux avec rage
Et mord cruellement qui le croyait charmer.

DALILA.

Je n'ai pas enfermé Samson !

LES FEMMES.

Donc, il est libre !
Revient-il près de toi le plaisir dans les yeux ?

Va ! s'il en est ainsi, tout est en équilibre
En son être ! Il te trompe et se sent tout joyeux !

DALILA.

Il me trompe ! Avez-vous dit ce mot odieux ?

LES FEMMES.

Ceux-là n'ont pas sujet que leur bouche sourie
Qui n'ont jamais goûté le vin doux et sucré
Des vignes de la tromperie.
N'aimes-tu pas la flatterie ?
C'est ce qui charme l'homme, et jamais ne varie
Son goût pour ce parfum adorable et sacré !

O chère, ingénieuse, adroite perfidie !
Étincelante aux yeux parmi tout ce qui plaît !
Certaine que partout l'oreille la mendie,
Vois comme elle serpente, amusante et hardie,
Dans les propos humains nacrés de son reflet !
Elle semble une fleur éclatant sous les ronces ;
Elle parle, et l'esprit, charmé de ses réponses,
Conçoit la beauté même en ce qu'il trouvait laid !

Je ne me souviens pas d'avoir été sincère,
Et je n'exige pas qu'on le soit avec moi,
Et dès que mon esquif, pourvu du nécessaire,

Glissant sous les rayons d'un phare, s'en éclaire
De façon à dorer le monde autour de soi,
Il ne m'importe pas que le feu qui me guide
Tombe d'un astre d'or brillant au ciel limpide
Plutôt que du rocher stérile où je le voi !

DALILA.

Le verre tout petit ne croit pas que l'amphore
Plus que lui doive contenir !
L'amphore n'est pas moins affolée, elle ignore
L'amas que l'Océan peut en lui réunir !

Allez ! c'est de Samson que je parle ! Il possède
Les célestes vertus dont vous ne savez rien
Que le nom, l'apparence et le mensonge ! Il cède
A vos amants leur rôle et conserve le sien ! ..
Sa bourse est opulente et n'a pas besoin d'aide !
Ce qu'elle donne est vrai, de poids, en pur métal !
Et vous ne connaissez quoi que ce soit d'égal !
Quand il jure qu'il aime, il aime, et j'en suis sûre !
S'il me le dit à moi, je puis apercevoir,
Comme un ange passant sur un brillant miroir,
De sa sincérité la splendide figure !
J'aime, je suis aimée, et ce qu'on jettera
Contre ma certitude à mes pieds tombera !

LES FEMMES.

Heureux qui, sur la terre, est seul en son espèce
Et se croit affranchi des chaînes du commun !
Il plane dans les cieux et le reste s'abaisse !
Du haut de sa grandeur la vulgaire faiblesse
Lui semble un moucheron tout au plus importun.

Nous quitterons sans bruit cette maison sublime ;
Notre incrédulité pourrait la profaner !
Nous le comprenons bien ! Nous rampons dans l'abîme !
Se comparer à toi ? Quelle audace ! Quel crime !
Auprès de nos pareils il vaut mieux retourner !

DALILA.

Vous partez ?

LES FEMMES.

Nous allons, ma belle,
Ma belle, auprès de nos maris.
Nous reviendrons quand la nouvelle
Que tu partages notre avis
Aura relevé nos esprits.
Peu de temps sera nécessaire
Pour changer ta foi téméraire
Et la ramener terre à terre

Aux vérités que nous pensons.
Alors tu seras plus humaine,
Un peu moins dure et moins hautaine,
Moins querelleuse, un peu moins vaine,
Et plus sensible à nos raisons !

Dalila reste assise et garde le silence.
Elle agite son pied avec impatience,
Et, le coude appuyé sur son genou, sourit.
Entre son oncle.

L'ONCLE.

Eh quoi ! toute seule ?

DALILA.

On me fuit.

L'ONCLE.

Pourquoi ?

DALILA.

Je suis, dit-on, une femme orgueilleuse.

L'ONCLE.

Ton bonheur doit blesser plus d'une âme envieuse.

DALILA.

On prétend qu'il me trompe !

L'ONCLE.

Est-ce donc fausseté
Que savoir, à propos, cacher la vérité ?

DALILA.

Il ne me cache rien !

L'ONCLE.

Mon enfant, c'est trop dire !
Lui-même ne pourrait s'empêcher de sourire,
S'il voyait ton erreur. Il te dit ce qu'il faut,
Et tu ne devrais pas le prendre de si haut.

DALILA.

Je connais de Samson l'histoire tout entière !
Dans ses affections je marche la première,
Et pas une pensée éclose en son esprit
Ne m'échappe. Jamais son amour ne tarit !

L'ONCLE.

Tu connais le secret de sa force accablante ?

DALILA.

Oui !

L'Oncle.

Tu mens!

Dalila.

Je le sais!

L'Oncle.

Pourquoi ta voix tremblante,
Ton regard indécis et ton front rougissant,
Contestent-ils si haut ton langage impuissant?

Dalila.

J'en jure par les dieux! Je sais tout! Samson m'aime!

L'Oncle.

Sans doute, tu lui plais, je le pense de même!
Et, cependant, je crois, malgré tes désaveux,
Qu'il ne t'appartient pas autant que tu le veux.

Dalila.

Tu m'insultes!

L'Oncle.

Comment? Quoi? voilà que tu pleures?
Des preuves, mon enfant, en faut-il de meilleures?
Ah! puisque tu pâlis et puisque tu rougis,

Puisque tu perds la tête au peu que je te dis,
J'apprends trop que ton cœur souffre quand on le touche,
Et ton front abaissé parle mieux que ta bouche.
Ton maître est ton amant, mais ton esclave, non!
Je te vois bien charmer, mais asservir Samson,
Non pas! Il se complaît près de toi, je l'avoue,
Et rafraîchit ses yeux aux contours de ta joue
Avec un grand plaisir, je n'en veux pas douter;
Mais t'obéir, choisir tes vœux, te consulter,
Te laisser diriger et son bras et sa tête,
Ainsi que tu prétends le faire croire?.. Arrête!
Cela n'est pas, ma fille, et je découvre bien
Que l'esprit de Samson reste clos pour le tien.
Mais, du reste, voici ton époux! sois soumise!
Et, surtout, cache-lui ta pompeuse méprise.
Ce n'est pas le devoir d'une femme qu'oser
Dominer son seigneur et vouloir imposer
Son pied blanc sur le front de celui qui commande.
Fuis les tentations d'une audace si grande!
Et crois-moi! Pour jouir d'un bonheur assuré,
Ne t'imagine rien qui soit démesuré.

SAMSON.

Tu pleures?

DALILA.

M'aimes-tu?

SAMSON.

Certes! Que veux-tu dire?

DALILA.

Non! je ne pleure pas! Viens-t'en où je t'attire...
A mes pieds; mets ton coude ainsi sur mes genoux,
Et tes yeux dans les miens ne soyons plus qu'à nous.

SAMSON.

Tes regards ne sont pas si doux que d'ordinaire...
Quelque chose est ici que je sens te déplaire...
Y puis-je rien changer? As-tu quelque chagrin?

DALILA.

Mon cœur n'est pas fâché, mais il est incertain.
M'aimes-tu?

SAMSON.

Que de fois faut-il que je le jure?

DALILA.

Mais pourquoi m'aimes-tu? Pourquoi? pour ma parure,
Ma beauté, ma jeunesse, ou seulement pour moi?

SAMSON.

Je t'aime et comment donc en dire le pourquoi?
Mais je t'aime, et je t'aime autant qu'il est possible
A l'âme d'un mortel de se montrer sensible.
Un mot que tu me dis me remplit d'un seul coup
D'une flamme subtile et qui m'émeut beaucoup !
Je consens tout d'abord à ce que tu proposes!
Ce que tu veux est bien, et le mal, si tu l'oses,
Devient le mieux! Mon être est tien; mon jugement
Vers ton désir m'emporte inconsidérément.
Je vis en toi! Sitôt que je pense et calcule,
Ce ne m'est pas assez d'approuver; un scrupule
Me vient qui, sans effort, m'arrête en mon élan,
De savoir ton avis sur mon but et mon plan,
Et je reste indécis, attendant ta réponse;
Si tu ne consens pas, aussitôt je renonce.
Serais-ce ta parure, as-tu dit, qui me plaît?
Oui! Je n'ai jamais vu rien d'un si noble effet.
Ta robe a dans ses plis une grâce divine!
Les rubans tissés d'or qui ferment ta poitrine
Ont des éclats vainqueurs qui ne servent qu'à toi.
Ta sandale est unique en ce monde, et je croi
Ne pouvoir parvenir à comprendre le charme
Qui gonfle tes cheveux, m'exalte, me désarme,
Lorsque, parfois, troublé des soucis du dehors,
Je reviens près de toi, te contemple et m'endors

En m'oubliant à suivre en tes tresses pressées
Tout ce qui s'y blottit de célestes pensées.
Mais c'est de ta beauté, sans doute, mes amours,
Que naît l'enchantement vivant dans tes atours;
Ta beauté!... Faible mot pour exprimer la grâce,
Et les perfections que mon regard embrasse,
Et les séductions que chaque mouvement,
Comme un liquide feu, vient, je ne sais comment,
Développer, étendre, épandre, faire éclore,
Faire briller, brûler et redoubler encore
En de nouveaux attraits qui me tiennent ravi
Et dont je suis comblé, mais jamais assouvi!
Ta beauté!... L'on se dit que la montagne est belle,
Chaque fois qu'y fleurit la verdure nouvelle ;
Le ciel est beau, la nuit, quand les astres nombreux
Donnent au sombre azur comme un air d'être heureux.
Eh mais, toi, qu'es-tu donc pour que je te compare,
Par un mot dont le sens est si vaste et m'égare,
A tant d'objets communs dont, pour être assez grand,
Le pouvoir, après tout, me laisse indifférent?
Ta jeunesse, à son tour, comme une rose ouverte,
Épanche sa fraîcheur sur ton image, et, certe,
On la peut appeler un ornement divin,
Cette fleur qui duvète et ta joue et ton sein!
Mais jeunesse, beauté, parure, tout, ma chère,
Verrait tomber en toi sa valeur éphémère,
Tant qu'il me resterait un doigt de Dalila,

Mon âme bien entière, entends-tu, serait là!

DALILA.

Fermée?

SAMSON.

Ouverte!

DALILA.

Alors d'où vient que l'on me cache
Ce que, pour être heureuse, il faudrait que je sache?

SAMSON.

Je ne te comprends pas.

DALILA.

C'est facile pourtant.
D'où vient que tu me tais, puisque tu m'aimes tant,
La cause de ta force?... Écoute! je suis prête
A peser tes raisons! Ne baisse pas la tête,
Et s'il est à propos que la façon d'agir,
Sans me trop désoler, se puisse maintenir,
Eh bien! je contiendrai l'horreur que j'en éprouve

SAMSON

Adonaï me force au secret.

DALILA.

Il te trouve
Courbé sous sa menace à ce point qu'avec moi,
Tu fausses ton amour pour lui garder ta foi ?

SAMSON.

Terre et cieux ! Que dis-tu ? Que devrais-je donc faire ?

DALILA.

Tu ne dois qu'obéir, qui prétend le contraire ?
Mais sais-tu bien aussi, mystère non moins grand,
Ce que c'est qu'une femme et que, lorsqu'on la prend,
Que, du matin au soir, on lui jure qu'on l'aime,
Elle pense, à son tour, qu'on ment et qu'on blasphème
Si l'on vient lui parler, fût-ce au nom de son dieu,
D'un prétendu devoir qui l'insulte ! Si peu,
Si peu qu'on lui retire, ou dispute, ou refuse,
Quand on lui dit qu'on l'aime, on la vole, on l'abuse,
On l'humilie, et tout ce que l'on a juré
N'est plus qu'un piége... un piége à sa foi préparé !

SAMSON.

Comment ? désobéir à mon dieu !

DALILA.

Mais, moi-même,
Qu'ai-je donc fait? J'ai pu, dans mon ardeur suprême,
Déchirer les liens que m'imposait ma foi,
Quitter peuple et parents pour me donner à toi!
Que me viens tu parler de trahir l'un ou l'autre?
Mais, moi, j'ai tout trahi! Mais si l'amour est nôtre,
Non pas mien, seulement, mais l'amour de nous deux,
Le crime osé par moi n'est pas si hasardeux
Qu'il ne te faille aussi le commettre! Il te pèse?
La colère d'en haut, peut-être, est bien mauvaise,
Mais j'en prends tes serments, tes baisers à témoins,
Manquer à notre foi te semblerait-il moins?
Que peut-il m'arriver? De mourir? Je l'affronte!
L'amour est bien plus fort que les dieux! Et la honte
Qui me pendrait au front si je t'avais trompé,
M'accablerait bien plus qu'un coup par eux frappé!
En un mot, je me perds pour toi, fais-en de même,
Ou bien, tu ne sais pas aimer comme je t'aime!

SAMSON.

Dalila, Dalila, que veux-tu? Je suis prêt
A me livrer à toi! Mais, du moins, il faudrait
Me montrer que tu dois y trouver avantage!

DALILA.

Je te veux à moi seule, oui, seule et sans partage!
J'ai quitté ma maison, la nuit, je suis allée
Te chercher dans le fond d'une obscure vallée,
Ne sachant rien de toi que l'effroi de ton nom,
Et qu'il n'existait pas d'homme comme Samson.
Inspirée au péril par le dessein sublime
De n'avoir pour mari qu'un héros magnanime
Et tel qu'aucune femme ici-bas ne pourrait
Comparer son époux à celui qui m'aurait,
J'ai risqué vaillamment mon honneur et ma vie,
Et suis venue à bout d'accomplir mon envie!
Je t'ai conquis! Je veux t'avoir pris tout entier!
Que j'aie un cœur trop haut, trop ferme, trop altier,
Laissons cela! J'entends prendre de ta personne
Autant, oui, tout autant que la mienne te donne,
Pour que ton cœur, versé, confondu dans le mien,
Me livre ce qu'il est et n'en réserve rien!

SAMSON.

Tu me tourmentes trop!

DALILA.

Parle donc!

SAMSON.

Sois plus sage !

DALILA.

Sagesse ni raison ne sont à notre usage
A nous, femmes ! On doit, si l'on veut nous aimer,
Au feu dont nous brûlons se laisser consumer,
Et, si je suis vraiment ta maîtresse et ta reine,
Trouble ton jugement afin que je l'entraîne !
Parle donc !

SAMSON.

Tu me veux rendre lâche à mes yeux ?

DALILA.

Veux-tu me devenir méprisable, odieux,
Et ne plus rencontrer dans ce sein qui t'adore
Qu'un amour obscurci que le soupçon dévore ?...
Parle donc !

SAMSON.

Si jamais on savait m'attacher
De sept cordes de chanvre, humides au toucher,
Neuves et n'ayant point servi, j'aurais, peut-être,
Le malheur de subir la contrainte d'un maître.

DALILA.

Embrasse-moi ! C'est tout?...M'en veux-tu?...Que j'ai craint
D'avoir perdu mes droits sur ce bras qui m'étreint!

SAMSON.

Folle !

DALILA.

Ne me dis rien, car je palpite encore;
C'est le chagrin passé, vois-tu, qui me colore !
Tu m'aimes? Pas un mot! J'ai parlé méchamment.
La nuit est descendue ; endors-toi, mon amant.
Couche-toi sur le lit. Viens !... qu'à présent j'étende
Ce drap tissé d'argent, afin qu'il te défende
De la fièvre aux yeux verts que la fraîcheur épand.
Endors-toi, mon mari, mon frère, mon enfant,
Mon bien, mon tout, mon cœur, mon rêve, ma lumière,
De mes félicités la source et la première,
La meilleure raison!... Mais tu le sais trop bien!
Reste là, ton regard oublié dans le mien!

Dors sans frayeur, puisque je veille,
L'esprit calmé, les yeux sur toi...
Puisqu'en moi-même tout sommeille,
Toi-même, aussi, perds ton émoi...
Dors, endors-toi!

Perds le souci de tes pensées,
Foules pressées
Qui, tour à tour,
Ont jeté dans ta vie ardente,
Prompte, imprudente,
Colère, amour !

Laisse fuir au-devant des ombres,
Doucement sombres,
Voiles caressants du repos,
Ton âme écoutant sans l'entendre
Le songe heureux, à la voix tendre,
Aux doux propos !

Quitte les images confuses,
Souvenirs du jour qui finit...
Le Philistin avec ses ruses. .
Et Dalila dont tu t'amuses...
Et tes amis et leurs excuses,
Le méchant que ton bras punit...
Secouant ta peine dernière
Dans son oubli, dans sa poussière,
Dors dans ton nid !

Silence. Dalila se penche sur la couche...
Et contemple Samson pleinement endormi,
La tête abandonnée et le rire à la bouche...

Les yeux clos... Elle ouvre à demi
La porte, et, d'un pas vif, assoupli de mystère,
Elle entre chez son oncle.

DALILA.

O frère de ma mère,
Tu n'auras plus sujet de douter de l'amour
Que Samson a pour moi. J'en jure par sa vie,
Je connais le secret de sa force à mon tour!

L'ONCLE.

C'est impossible!

DALILA.

Allons! Qu'une femme ait envie
De nier mon bonheur, je le comprends, mais toi?

L'ONCLE.

Je dis ce que je pense et sais ce que je voi!
Samson n'est pas si fou que de livrer sa tête!

DALILA.

Par dieu! fais-en l'épreuve à l'instant, je suis prête!
Il dort, suis-moi! Je vais promptement l'attacher
De sept cordes de chanvre, humides au toucher,

Neuves et n'ayant point servi. Prends tes esclaves,
Je vais le maîtriser comme un faible garçon!
Et tu verras tomber au milieu des entraves
La force sans pareille accordée à Samson!

L'ONCLE.

Il te trompe! Il saura briser tout d'un seul geste!

DALILA.

Non, non, non! Je me fie au moyen que j'atteste!
Viens et vois!

Dalila tient des cordes; sans bruit
Elle entre dans la chambre où son oncle la suit.
Elle attache Samson. La troupe vient, s'apprête,
Puis Dalila s'écrie en frappant dans ses mains:

DALILA.

Éveille-toi, Samson! Voilà les Philistins!

L'Hébreu, saisi, pressé, lève à l'instant la tête;
On le met sur ses pieds, on le pousse; il s'arrête,

Brise d'un faible effort les nœuds sur lui serrés,
Et renverse en sortant les valets effarés.

Le lendemain, Samson sur le bord de sa couche :

SAMSON.

Pourquoi ce fier maintien et ce regard farouche ?

DALILA.

Tu m'as jouée.

SAMSON.

Eh quoi ! voulais-tu me trahir ?

DALILA.

Tu voulais m'abuser !

SAMSON.

Faut-il donc t'obéir
En tout ce qu'il te plaît d'inventer d'impossible ?

DALILA.

Tu m'as rendue aux miens méprisable et risible.
Je n'ose plus sortir dans la rue, où l'on voit
Que chacun se prépare à me montrer au doigt.

SAMSON.

Dalila, Dalila, sois raisonnable, écoute!

DALILA.

Raisonnable? Et quand donc, où donc, sur quelle route,
As-tu su rencontrer, marchant à l'unisson,
Le cœur chaud d'une femme et l'inerte raison?
Qu'avons-nous de commun, nous autres, je te prie,
Avec votre sagesse ? Eh, non! chacun nous crie,
Du matin jusqu'au soir, que nous ne savons rien,
Que nous sommes enfants jusqu'à la mort; eh bien!
Traitez-nous, s'il vous plaît, vous, hommes que vous êtes,
Comme des nourrissons aux âmes incomplètes,
Et ne demandez pas, plus fous que nous cent fois,
Que du juste et du vrai nous connaissions les lois!
Vivez entre vous seuls, si vous avez envie
De suivre sans broncher le chemin de la vie,
Mais gardez-vous, alors, croyez-moi, gardez-vous
De risquer votre tête entre nos deux genoux.
Qui poursuit une femme est plus insensé qu'elle!
Celui qui veut l'aimer est lâche et sans cervelle;
Mais celui-là qui tombe à s'en laisser ravir,
Et pourtant n'ose pas à ses pieds s'asservir,
Oh! celui-là, Samson, ne sait ce qu'il demande!

Il se conduit si mal, en son erreur si grande,
Qu'il perdra, sois-en sûr, avec sa volonté,
Le trésor qu'il convoite et n'a pas acheté!
Samson! Ou quitte-moi pour jamais, ou me livre
Ce qu'il me faut savoir pour t'aimer et pour vivre!
Ton secret! ton secret! Je n'attends rien de toi
Que ton secret!

SAMSON.

Tu veux ma perte, je le voi!
Je ne te dirai rien!

DALILA.

Cède!

SAMSON.

Non!

DALILA.

Cède! cède!

SAMSON.

Eh bien, puisqu'à mon sort il n'est pas de remède,
Je vais te dévoiler ce mystère si grand :
En prenant une ensouple à quelque tisserand
Et tournant à l'entour sept tresses de ma tête,

Je deviendrais sans force et serais la conquête
Du premier qui voudrait m'avoir!

DALILA.

Assurément?

SAMSON.

Sur tes yeux!

DALILA.

Sur mes yeux? c'est un mauvais serment!

SAMSON.

Je n'en sais de meilleur. Apaise-toi, mon âme!

DALILA.

Puisque j'ai maintenant l'aveu que je réclame,
Que tu ne caches plus ton cœur à mon regard...
Tu ne le caches plus?... Viens dormir; il est tard!

SAMSON.

Je t'adore, ma vie! et tu le crois sans peine?

DALILA.

Du juge d'Israël je suis la souveraine;

Je le sais, j'en suis fière, et je garde ton corps
Comme ton âme!... Allons, mon seigneur! dors... oui, dors!

Dans la chambre de l'oncle.

DALILA.

Aujourd'hui, j'en suis sûre,
Samson ne m'aime pas, et venger mon injure,
C'est là tout mon désir, toute ma volonté!
Mais j'obtiendrai demain l'entière vérité.
Je ne laisserai pas ce soir de le confondre,
Afin que justement je lui puisse répondre
Quand il voudra nier son crime. Nous viendrons
Avec nos serviteurs, et nous le manquerons;
Mais demain je saurai le secret véritable!
Il ose se jouer d'un amour irritable!...
Il verra! Je t'annonce un triomphe certain!
Je jetterai Samson aux pieds du Philistin.
Alors, qu'on s'en empare et le mette à la chaîne!
Je vous le livre, oui, sans regret et sans peine!
Et pour que l'univers comprenne, cette fois,
Comme je tenais bien cet homme sous mes lois,
Je prétends sa rançon, j'exige qu'on me donne
Sept cents pièces d'argent pour prix de sa personne,
Et qu'il soit proclamé, de maison en maison,

Que c'est moi, Dalila, qui fis tomber Samson !
Et, maintenant, suis-moi !

La chambre du prophète.
On a lié l'ensouple aux tresses de sa tête.
Chacun des serviteurs s'empresse à le tenir.

DALILA.

Samson ! les Philistins ont osé revenir !
Samson, comme la veille, incontinent se dresse,
Saute en bas de son lit, tend les bras, fend la presse
Et s'éloigne en brisant l'ensouple.

DALILA.

Il faut finir !

Troisième nuit. Samson est sur sa couche. Il pense.

DALILA.

Mon amour a reçu sa juste récompense.
Tu m'as deux fois trompée, et c'est assez. Adieu !
Je te laisse à toi-même et te rends à ton dieu.

Je m'étais exaltée, et ce fut par ma faute.
Je voulais un époux, et je n'avais qu'un hôte.
Je comprends que l'on m'ait raillée... Eh bien! Voilà !
Je comprends que Samson ce n'est pas Dalila.
Je t'aimais trop. J'ai cru, par un rêve impossible,
Que tout, dans ton esprit, devait m'être accessible...

SAMSON.

Je vois que jusqu'au bout je ne lutterai pas.
Il faudra me trahir, apporter mes deux bras
Aux liens meurtriers que tu tends, et moi-même,
Déposant à tes pieds mon puissant diadème,
M'agenouiller! Eh bien! c'en est fait, et je sens
Que ma force s'en va... Je tombe... J'y consens!
Femme, tu me fais cheoir, mais sans le bien comprendre!
Et ce n'est pas à toi que je m'en vais me rendre ;
C'est au dieu que tu sers... Il lutte avec le mien...
Celui-ci m'abandonne et je suis sans soutien !
Les dieux, ma Dalila, sont incompréhensibles!
Ils s'attaquent entre eux en des combats horribles,
Et, se roulant sur nous, sous leurs puissants talons
Ils nous broient sans voir jamais si nous râlons!
Nous sommes si petits, à côté de leurs tailles!
Leurs yeux ne tombent pas sur nous dans leurs batailles ;
Chacun d'eux fit son peuple afin de s'en servir,
Et, quoi qu'il nous arrive, il nous faut obéir.

Sans comprendre pourquoi, je déplais à mon maitre.
J'ai voulu, cependant, le servir, me soumettre
A tout ce qu'il pourrait ordonner; rien n'a fait,
Et je vais expier quelque secret forfait.
Je me doute, pourtant, de ce qu'il me reproche :
Il est jaloux! J'aurais évité ton approche
Et réservé mon cœur à lui seul, qu'à coup sûr
Envers son serviteur il eût été moins dur.
Il veut qu'on soit à lui sans se laisser distraire;
En ce cas, j'ai dûment mérité sa colère.
Ainsi donc, je me laisse aller, fermant les yeux,
Ne me défendant plus, aux haines de tes dieux!
Comme ils vont m'écraser! Tes discours, qu'ils dirigent,
Sont armés contre moi, me garrottent, m'obligent
A leur livrer ma force, afin que, dès demain,
Leur peuple, délivré, s'échappe de ma main!
Eh bien soit! trompe-moi, brise-moi ma pauvre âme!
Jéhova tient l'amant, et Dagon tient la femme.
Je te dis maintenant ce que tu veux savoir :
Coupe mes longs cheveux, je serai sans pouvoir.

DALILA.

Il ne faut pas céder au dépit qui t'agite!
Dagon est un grand dieu, si Jéhova te quitte!
Il te couvre déjà de son bras tout-puissant.

SAMSON.

Femme! qu'il soit maudit! je suis d'un autre sang
Que le sien, et je vins au monde pour sa perte!
Oui, tant que je pourrai lever un doigt, oui, certe,
Tant que j'aurai le souffle en ma poitrine, croi
Que des camps philistins je resterai l'effroi.

DALILA.

Que m'importe? C'est toi que je sers, que j'adore!
Les dieux ne sont pas faits pour les femmes! J'ignore
S'ils combattent entre eux ou s'accordent. D'ailleurs,
Quels sont les plus méchants et quels sont les meilleurs?
Il faudrait trop songer pour creuser ce mystère;
Je n'y pense jamais, et je suis sur la terre
Sans avoir recherché ni par qui, ni comment,
Uniquement pour plaire aux yeux de mon amant!

SAMSON.

Tu connais ton pouvoir, rusée enchanteresse!

DALILA.

Puisque l'amour me sert, qu'ai-je besoin d'adresse?

SAMSON.

Sans doute, aucun besoin. Pourtant, tu penses bien
Que cette ruse-là ne te fait tort en rien.

DALILA, *chantant.*

Quand j'étais une pauvre fille,
Seule, assise au pied du buisson,
Que sans raison
J'avais quitté mère et famille
Pour aller chercher quelque part,
En plein hasard,
Cet époux qui devait me prendre...
J'étais bienheureuse d'entendre,
Dans ce cœur lassé de t'attendre,
Que vers toi je devais me rendre
Et sans retard !

Dans mon espérance infinie,
Je riais, au travers des pleurs,
De mes malheurs!
Je les sentais... Mais quoi! la vie
Bouillonnait pourtant à plein bord,
Et son transport
Me jetait, malgré ma détresse,
Dans un tel tourbillon d'ivresse

Que j'avançais, fendant la presse
De mes tourments, vers ta caresse...
Avais-je tort?

Et, maintenant, vagues rêveuses,
Apaisez-vous, tombez, dormez !
Caressez les âmes heureuses...
Vagues autrefois furieuses...
Les vents sont doux, les flots calmés,
Les cœurs d'accord, les sens charmés ..
Apaisez-vous, âmes heureuses !

SAMSON.

Tu me fais éprouver un engourdissement
Qui brise ma vigueur de moment en moment;
D'où vient que je ne fais aucune résistance ?

DALILA.

L'oiseau chantait dans la distance
Si doucement, si doucement!
Il gazouillait dans le silence
Si faiblement, si faiblement!
Il se cachait sous le feuillage,
Sous le feuillage ou sur le toit.
Pour ne rien perdre du ramage,

Il fallait pencher le visage
Et sur la bouche avoir le doigt.

Il dort! Nous saurons bien si je suis la maîtresse!
Des ciseaux!... Les voici! Tombez, cheveux sacrés!
Ah! si tu m'as trahie!... Il faut que je me presse,
Afin que promptement mes sens soient rassurés!
Terre et cieux! à l'instant vous saurez, vous verrez!

L'oncle de Dalila, suivi par le grand-prêtre,
Confident de Dagon; les princes Philistins
Et de nombreux soldats commencent à paraître;
Ils sont contre la porte, excités, incertains.

DALILA.

Entrez! approchez-vous! emparez-vous du traître!
Samson! les Philistins sont sur toi!

SAMSON.

Que dis-tu?
Le monstre, quand je frappe, est d'abord abattu!

DALILA.

Il m'a trompée encor!

Les Philistins reculent,
En voyant le prophète allant tout droit sur eux.
Cependant, quelques-uns tiennent, s'arrêtent, hurlent,
Et, sans grande espérance, ouvrent leurs bras nerveux.
Lui, frappe... Cette fois, comme un homme ordinaire,
Il ne fait pas tomber le premier qu'il atteint;
On s'encourage, on lutte, on le renverse à terre,
On crie alors : Victoire ! et plus d'un bras l'étreint...
C'est un flambeau brûlé qui fume et qui s'éteint.

UN DES CHEFS PHILISTINS.

Il est pris ! Traînez-le dans la cour ! Et toi, femme,
Prends l'argent bien gagné que tu reçois de nous !

La bourse tombe aux pieds de Dalila. La flamme
D'un fourneau qu'établit un esclave à genoux
S'allume. On fait rougir des aiguillons. La foule
Monte autour de Samson étendu sur le dos,
Et Dalila voit tout... L'air, ouvrant ses échos,
Répand :

Samson est pris !

Il se tord, il se roule,
Mais il est contenu d'un effort vigoureux.
Il crie, on l'injurie, on le bat.

UN CHEF.

Malheureux !
N'allez pas le tuer!

Quand les stylets sont rouges
Deux hommes, les portant avec précautions,
S'approchent du captif.

UN DES HOMMES.

Prends garde ! Si tu bouges
Et ne renonces pas à tes contorsions,
Nous allons te brûler par toute la figure !

SAMSON.

Que voulez-vous de moi?

UN DES HOMMES.

Quoi ! te crever les yeux !

SAMSON.

Arrière ! non ! Arrière !

L'AUTRE HOMME.

Étreins ce furieux !
Toi, serre-lui la gorge ! Attachez ma ceinture

A son front! Tenez bon!

Et Dalila voit tout!
Tandis qu'un peuple entier rugit, s'amasse, bout,
Escalade les toits, s'amoncelle et se pousse.

SAMSON.

Laissez-moi! Lâchez-moi!

Deux fois il réussit,
D'un bras désespéré, d'une horrible secousse,
A vaincre le bourreau, qui sur lui rebondit,
Le cloue au sol .. Il crie .. Un cri qu'une poitrine
N'eût pas semblé pouvoir contenir!... — Dalila
L'entend bien! Elle écoute, elle voit, elle est là!
Les vainqueurs, grimaçant une rage féline,
Hurlent tout d'une voix :

Défaite à Jéhova!

On entraîne Samson par la route voisine.

LE PRÊTRE DE DAGON.

Devant les Philistins délivrés, te voilà,

O Dalila! ma fille, auguste entre les femmes,
Sage libératrice immortel instrument
Du Dieu conservateur de nos corps, de nos âmes!
Tu nous a secourus dans nos malheurs! Vraiment,
Marque-nous désormais, comme ton cœur le pense,
A quel prix nous devons hausser la récompense,
Et nous sommes tout prêts à payer richement!

DALILA.

Vous me paîrez?

LE PRÊTRE.

De suite! Et sans perdre un moment!
Parle, demande, exige, et nous donnons sur l'heure!

DALILA.

Vous ne direz jamais de parole meilleure:
Qu'on m'enferme au cachot où l'on conduit Samson!
Et, comprenez-moi bien! je renonce à Dagon!
Je le hais, je vous hais! Je cherche en vain l'injure
Assez avilissante, orde, poignante et dure,
Que je voudrais, pourtant, jeter sur votre nom!
Nation que j'exècre et qui n'est plus la mienne,
Je crie à Jéhova qu'il sache et se souvienne
Que j'appartiens à lui! J'insulte votre autel!
Puissé-je l'abolir! De ma main, de la mienne,

Je viendrai souffleter votre idole! Israël!
Dans ta rébellion que ma voix te soutienne,
Et livre aux Philistins un combat éternel!
Marchons!

LES PHILISTINS.

L'entendez-vous? Elle est folle! Sa face
Étincelle de feux sinistres! Elle passe,
Elle vole à travers le peuple! Suivez-la!

DALILA.

Puisse le châtiment sortir de Dalila!

Silo. Le tabernacle où l'Éternel réside.
Le grand-prêtre est assis à la porte.

UN LÉVITE.

Décide
Qui devra s'enfermer et coucher cette nuit
Auprès du Saint des Saints pour le garder.

LE GRAND-PRÊTRE.

Appelle
Cet enfant qui là-bas joue et qu'un faon poursuit.

LE LÉVITE.

Enfant!

L'ENFANT.

Que me veux-tu?

LE LÉVITE.

Tais-toi, petit rebelle!
Aux pieds de ton Seigneur prosterne-toi d'abord.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'est toi qui dormiras cette nuit sous la tente
Où l'Arche est conservée avec les vases d'or.
Si dans le sanctuaire un sacrilége tente
De s'introduire, il faut crier pour m'avertir!

LE LÉVITE.

As-tu soupé?

L'ENFANT.

Oui.

LE LÉVITE

Viens, maintenant! Prends ma natte,
Avec ma couverture ourlée en écarlate;
Jusqu'à demain matin garde-toi de sortir.

L'enfant près du rideau du sombre sanctuaire

Étend son lit, se couche. Un flambeau qui l'éclaire
Vacille sous le vent et jette un pâle éclat...
Du bruit?... Non! Grand silence!
Le voile du lieu saint tristement se balance
Et se rabat.
Le jeune surveillant, par quelque inquiétude,
Lutte avec le sommeil trop lourd...
Incertain d'être seul dans cette solitude
Son esprit court...
Pourtant, il se dérobe enfin, et tout se mêle
Sous le regard qui s'assoupit.

Voilà que, tout à coup, un souffle se révèle!...
L'enfant ouvre en sursaut les yeux... Quelqu'un l'appelle?
Il s'épouvante! Il est minuit.

PREMIÈRE VOIX.

O malheur! ô malheur! malheur aux trois montagnes!
Malheur au Sinaï dans la fange abaissé!
Malheur au grand sommet qui tenait les campagnes
Sous l'Horeb fièrement dressé!
Malheur au Garizim, compagnon du nuage!
Ces géants ont subi l'outrage
De cet inconcevable orage
Dont sur eux le vol a passé!

DEUXIÈME VOIX.

A quoi bon les serments, piliers d'une puissance
Qui s'écroule à tous les instants?
« Ils seront grands, heureux! Le fer des combattants
« Leur sera dévolu du jour de leur naissance!
« Ils seront si nombreux que les sables de mer,
« Les poissons de l'abîme et les oiseaux de l'air,
« Ne multiplieront pas à ce point leur essence! »
Voilà ce qu'on jurait; et, maintenant, hélas!
Hélas! hélas! Succombe, engeance détrompée,
Tu ne brandiras plus la lance ni l'épée,
Car tes membres meurtris sont devenus trop las.
Il t'aurait mieux valu garder ton esclavage
Que de venir ici, de rivage en rivage,
Tomber comme le cerf étranglé dans des lacs!

TROISIÈME VOIX.

Jéhova nous disait jadis : « Je fais la guerre!
« Les dieux des nations succombent devant moi! »
Ces paroles de feu ne s'exécutent guère!
Baal règne sans peur et Dagon sans émoi!
Des peuples ennemis montre-nous la détresse!
L'univers en riant te jette un démenti;
L'honneur, mal retenu, de tes mains est sorti,
Et c'est l'incirconcis qui cueille ta promesse!

L'enfant, paralysé, sur sa couche restait
Sans mouvement; la peur lui brisait chaque membre.
Les cheveux hérissés d'horreur, il écoutait
Le bruit qui grondait dans la chambre.
Un frisson partout s'agitait
Sous l'air obscur, sur les murailles,
Et lui retournait les entrailles;
Il haletait.

Il n'essayait pas de comprendre;
Mais il voulait, voulait entendre,
Espérant de tout son pouvoir
Qu'il s'était trompé... Sa paupière
Se soulevant enfin, dans ce lieu de lumière,
A son œil fit apercevoir
Quelque chose de lourd, de sinistre, d'énorme,
Qui remuait, passait sans forme,
Tantôt lucide et tantôt noir.

Alors il entendit un bruit épouvantable
Qui tomba sur sa vie et l'écrasa d'un coup.

LA VOIX.

Je suis le maître saint! Je suis invulnérable!
Et vous, mes Élohims, vous gémissez beaucoup!
Ce que j'ai prononcé, je le ferai, j'en jure!
Je ferai, sans manquer d'un point à mon serment,

Dussé-je pour cela repétrir la nature,
Tout ce que j'ai promis ! Le temps n'est qu'un moment !
Un monde ne m'est rien ! Je ne veux pas qu'on dise :
Adonaï n'est fort que par son instrument !
J'ai façonné, grandi, puis abaissé Moïse.
Un plus sage que moi se trouve-t-il ? Comment ?
Où ?... Taisez-vous ! Mon heure attend que je la mande ;
Quand je l'appellerai, vous l'entendrez venir ;
Vous la verrez ! Je sais m'y prendre pour punir.
Ma vengeance a le bras pesant et la main grande,
Et tous les univers s'y laissent contenir.
Que je brise en marchant les nations, qu'importe ?
Qui les créa ?... Je sais disposer de mon bien !
Il faut, à travers tout, que ma volonté sorte
En écrasant l'impie, et le reste n'est rien !
Laissez mes ennemis tendre leur main joyeuse
Vers le succès menteur qui rampe sous leurs pas ;
Laissez-les le montrer en agitant les bras
A leur engeance curieuse :
Leur proie est un aspic ! Ils ne le savent pas !
Ils sentiront la dent pointue et venimeuse !
Pour vous, silence !

Un bruit humain
S'entend au seuil du sanctuaire.
Le soleil est levé. L'intérieur s'éclaire ;
La vie a repris son chemin.

Le lévite est entré sous la tente divine;
Il marche vers l'enfant, le regarde, s'incline,
Tressaille, se recule, et, faisant un effort,
Le pousse de son doigt :

— Par le ciel ! il est mort !

Le coucher du soleil. La campagne est déserte.
La maison de Samson. La porte est grande ouverte;
Dalila, pauvrement vêtue, et dans sa main
Tenant un long bâton, va montant le chemin.

DALILA.

Je me suis égarée et de poudre couverte,
Je pense, cependant, que j'arrive à la fin.
La plaine, la colline et la vigne encor verte...
C'est ici ! Respirons avant d'entrer. Mon Dieu !
Que vais-je entendre, hélas ! dans ce terrible lieu ?
Mais Samson a voulu que j'apprisse à sa mère
Comment il soutenait le poids de sa misère,
Et ne fléchissait pas sous l'écrasant fardeau.
Je devais obéir... C'est bien le moins ! La femme
Que je vais contempler m'épouvante. Son âme
Est la sœur de la mienne et contre moi réclame...
C'est mon juge, elle va devenir mon bourreau.

Son amour de Samson aurait gardé la vie,
Que le mien a ravie,
Pour latraîner, souillée, aux portes du tombeau.
Quand je m'inclinerai sous ses mains vénérables,
Que dira-t-elle?.. « Arrière ! Est-ce donc toi, serpent,
« Toi qui l'enveloppas de piéges exécrables
« En lui versant l'erreur que ta langue répand,
« L'énervas, le jetas aux crocs de misérables
« Que ta perversité surprend? »

Je suis glacée... Eh bien! que faudra-t-il répondre?
J'abaisserai mon front plus bas que ses genoux;
Je lui dirai : « Ma mère, à quoi bon me confondre?
« Je flagelle mon cœur encor plus fort que vous.
« J'ai fait ce que j'ai fait; mais tout ce qui me reste
« De force et de pouvoir appartient à Samson.
« Si vous me détestez, c'est bien! je me déteste;
« Mais songez qu'il m'accepte au fond de sa prison. »
Je lui dirai... Non, non ! Sans vouloir me comprendre,
Ni me laisser le temps même de me défendre,
Elle refusera de me voir ou m'entendre,
Et cette porte-ci va se fermer sur moi!
Voilà ce qui m'attend!... Cette femme est si douce,
Pourtant!... Allons, d'ailleurs, où mon devoir me pousse,
Il m'est bon de plier sous une rude loi!

Écoute, chevrier, qui descends vers la plaine!

Où puis-je rencontrer la mère de Samson?

LE CHEVRIER.

Non pas à sa maison!

DALILA.

Est-elle allée à la fontaine
Ou bien préparer la moisson?

LE CHEVRIER.

Elle est ici près sous le chêne.

DALILA.

Assise?

LE CHEVRIER.

Non, couchée... On ne la verra plus!

DALILA.

Puisse-t-elle, endormie au giron de ses pères,
Y trouver des bonheurs qu'elle n'a pas connus!
Parmi les conviés du festin des misères,
La plupart, dès l'abord, fatigués et repus,
S'éloignent; moi, je suis parmi le petit nombre
Qui mord jusqu'à la fin au terrible repas.

Tant que mon compagnon restera dans cette ombre,
Mangeant du même pain, je ne m'en irai pas!

Une cour de prison. Samson tourne la meule.

SAMSON.

Depuis que, hors de tout, et se contemplant seule,
Mon âme ne voit plus les clartés du dehors,
Elle découvre en soi, non sans de vrais transports,
Un monde dont jadis, aveugle véritable,
Je n'apercevais rien! Comme il est admirable!
J'y trouve clairement, libre, heureux, sans pareil,
Et buvant les rayons d'un éternel soleil,
Mon être, que toujours j'ignorai! Dans ma joie,
Avec le sens nouveau qu'à présent je déploie,
Je parcours, éblouis les méandres d'un lieu
Qui m'apparaît brillant des bontés de mon Dieu!
Ceux que je commandais, tous les miens, j'imagine,
Me plaignent et s'en vont déplorant ma ruine...
Et si je leur disais que, de l'autre côté
Du moment de douleur qui m'ôta la clarté,
J'ai saisi les splendeurs où désormais je nage;
Que, sous ce corps maigri, ce lugubre visage,
Sans yeux, malgré les coups et les méchants propos,
Qui de ces cachots noirs effrayent les échos,

Existe une constante et ravissante ivresse,
Qui d'en haut m'est versée, et m'enlace, et me presse,
Et m'entraîne aux plus beaux des songes, qui pour moi
Sont des réalités que je touche et je voi,
Ils ne me croiraient pas! Et cependant, mon âme,
Tu sais que c'est bien vrai! Mon Dieu! je te proclame
Le meilleur, le plus juste et le plus généreux
Des maîtres! Et de tout tu fais ce que tu veux!
Tu tires du rocher l'eau pure et tu la donnes!
Tu changes les horreurs des combats en couronnes,
Et tandis que souvent le méchant, pour chacun,
Marche vêtu de pourpre et baigné de parfum,
Toi, tu lui fais sentir, au profond de son être,
Les douleurs que tu veux qu'il apprenne à connaître,
Et combles tes enfants, rampants sur des fumiers,
De dons qui des humains les placent les premiers!

DALILA.

Salut! Je n'ai pu voir ta mère!

SAMSON.

Elle est heureuse...
Je t'entends! J'aurais dû prévoir... Dieu l'a voulu,
Et j'adore en mon cœur ce qu'il a résolu!

DALILA.

Repose-toi.

SAMSON.

Je suis reposé.

DALILA.

J'examine
Que ta force renaît dans sa grandeur divine...
Tes cheveux ont poussé!

SAMSON.

Tu peux avoir raison.

DALILA.

Parlons bas.

SAMSON.

Quel motif?...

DALILA.

Tu redeviens Samson !

SAMSON.

Samson n'existe plus... Un aveugle t'écoute.

DALILA.

Le vengeur du Très-Haut n'existe plus? J'en doute!
Tant qu'un souffle de vie est encor dans ton sein,
Tu serviras ton Dieu!

SAMSON.

C'est bien là mon dessein !
Et si j'avais, enfin, moyen de lui complaire,
Comblé comme je suis des biens qu'il me confère,
Pense avec quelle joie et quel ravissement
J'en voudrais rechercher et saisir le moment !

DALILA.

Il faut frapper Dagon de façon qu'il en meure !

SAMSON.

Frapper Dagon ? Oui, bien ! Je le veux ! Tout à l'heure !
Mais comment ?

DALILA.

Je ne sais, mais il me vient au cœur
Une ferme espérance en voyant ta vigueur.
Attends-toi que bientôt l'occasion se montre !

SAMSON.

Dalila ! faisons mieux ! Courons à sa rencontre !

DALILA.

Le Dieu que nous servons a certes le pouvoir

De mettre sous nos mains ce qu'il nous faut avoir !...
On vient ! reprends ta meule !

LE GEOLIER.

Écoute, pauvre esclave !
Les seigneurs philistins ordonnent qu'aujourd'hui
Tu visites Dagon et danses devant lui.
Je reviendrai bientôt t'enlever ton entrave.

(Il sort.)

DALILA.

Comprends-tu ?

SAMSON.

J'ai compris !... Mon cœur,
Ne te brise pas, je t'en prie,
Sous le poids d'un pareil bonheur !

DALILA.

O quel triomphe ! Une voix crie
Au dedans de mon sein brûlant
Nous relevons la fleur flétrie,
Nous ranimons la chair pourrie.
L'incendie est trop violent

Que tant de joie excite, allume!
Je me sens noyer sous l'écume
Que le fleuve de mon plaisir
Fait bouillonner et rejaillir!
Nous frapperons?

SAMSON.

Ma main est sûre !

DALILA.

Nous détruirons?

SAMSON.

Je te le jure!

DALI A.

Et nous mourrons?

SAMSON.

Tous deux?

DALILA.

Tous deux!

Le temple de Dagon. Salle vaste et superbe

Que portent, accouplés, deux piliers vigoureux.
Foule immense ; au travers passe un vieillard imberbe,
Vêtu de violet, marchant d'un pas pompeux ;
Derrière lui, joueurs de flûte et de cymbales ;
Ensuite des danseurs ; après eux, des soldats.
Des filles aux yeux peints, figures virginales,
Lancent des encensoirs en élevant leurs bras ;
Porteurs de dons sacrés, en robes triomphales,
Les princes réunis, maîtres des sept États,
Et, sur un palanquin doré, vingt-quatre prêtres
Exposent aux regards l'Idole des ancêtres,
Et chacun se prosterne à terre, le front bas.

Dagon est rayonnant. Sa vitreuse prunelle
D'une ironique joie, à coup sûr, étincelle ;
La tunique est d'argent tout entière, où ruisselle
Un semis de saphirs et de rubis. Son col
Montre au bout d'une chaîne un vautour en grand vol,
Et son bonnet pointu, parure solennelle,
L'ombrage sous le dais d'un royal parasol.
Dagon est sur l'autel, et la fête commence.

LE CHEF DES PRINCES.

Qu'on amène Samson ! Allez !

Profond silence.

Samson est amené, suivi de Dalila.

VOIX DANS LA FOULE.

Laissez-moi voir! C'est lui! C'est elle! Les voilà!

On place les captifs au milieu de la salle.

DALILA, *bas à Samson.*

Allonge un peu le bras et touche les piliers!

SAMSON, *de même.*

C'est bon! Encor deux mots... Ce seront les derniers :
Va-t'en!

DALILA.

Ma destinée à ta vertu s'égale;
Mon âme est dans la tienne et n'en sortira plus!

SAMSON.

Viens donc prendre ta place au milieu des Élus!

LE CHEF DES PRINCES.

Nous t'avons appelé pour danser! Allons! danse!

SAMSON.

Je vais vous obéir, seigneurs ! Mais la cadence,
Il vous faut me l'apprendre ! Allez donc la chercher !

Il ne dit que ces mots ; il pousse d'un bras raide
Chacun des deux piliers, qui par le milieu cède ;
Et des pierres d'en haut pleuvent sur le plancher !
La multitude, émue, éclate en cris sauvages ;
Mais le plafond s'écroule, et, dans d'épais nuages
De poussière, et, soudain, dans des mares de sang,
Dagon casse et s'abat comme un bloc impuissant.

FIN.

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338

A Paris

DU MÊME AUTEUR :

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES. In-8°, 4 vol. — Didot.

TRAITÉ DES ÉCRITURES CUNÉIFORMES. In-8°, 2 vol. — Didot.

L'ABBAYE DE TYPHAINES. In-12. — Maillet.

TROIS ANS EN ASIE. In-8°. — Hachette.

RELIGIONS ET PHILOSOPHIES dans l'Asie Centrale. In-12, deuxième édition. — Didier.

VOYAGE A TERRE-NEUVE. In-12. — Hachette.

COMTE DE GOBINEAU

L'APHROESSA

PRIX : 5 FR.

E. MAILLET
ÉDITEUR

186[illegible]

DU MÊME AUTEUR :

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES. In-8°, 4 vol. — Didot.

TRAITÉ DES ÉCRITURES CUNÉIFORMES. In-8°, 2 vol. — Didot.

L'ABBAYE DE TYPHAINES. In-12. — Maillet.

TROIS ANS EN ASIE. In-8°. — Hachette.

RELIGIONS ET PHILOSOPHIES dans l'Asie Centrale. In-12, deuxième édition. — Didier.

VOYAGE A TERRE-NEUVE. In-12. — Hachette.

COMTE DE GOBINEAU

L'APHROESSA

PRIX : 5 FR.

É. MAILLET
ÉDITEUR

1869

